

Denis CLARINVAL

LUMIERE OBSCURE



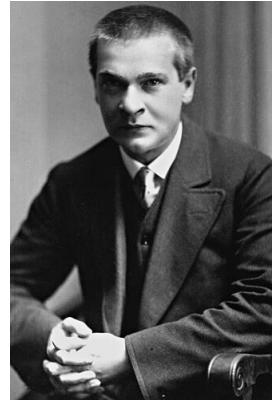
CODE ISBN : 9798264406416

© Denis CLARINVAL

EN HOMMAGE A GEORG TRAKL

« Peut-être que ces heures où nous restions ensemble et où nous goûtions en silence un grand, calme, profond bonheur étaient si belles que je ne pourrai jamais en souhaiter de plus belles. Mon vieil oncle nous laissait faire. Mais un jour que j'étais avec lui dans le jardin au milieu de toutes les fleurs éclatantes, au-dessus desquelles volaient rêveusement de grands papillons jaunes, il me dit d'une voix douce et pensive : « Ton âme incline à la souffrance, mon petit. » Et ce faisant il posa sa main sur ma tête et parut vouloir ajouter quelque chose. Mais il se tut. Peut-être ne savait-il pas ce qu'il avait éveillé et qui depuis lors a grandi puissamment en moi. »

(Georg Trakl, « Pays du rêve »)



« Des fleurs, bleues et blanches, éparses
Grandissent tranquillement dans le vallon.
Argentée, l'heure du soir tisse,
Désert tiède, solitude.

La vie fleurit pleine de dangers,
Douce quiétude autour de la croix, de la tombe.
Une cloche congédie.
Tout semble merveilleux.

Un saule doucement flotte dans l'éther,
Ici et là une lumière vacillante.
Le printemps murmure et promet
Et le lierre humide frissonne

Pleins de sève verdissent pain et vin,
L'orgue sonne magiquement ;
Et autour de la croix et de la passion
Brille un éclat fantomatique.

Ô ! Comme ces journées sont belles.
Des enfants vont dans le crépuscule ;

Plus bleus déjà les vents soufflent.

Au loin raille un chant de grive. »

(Georg Trakl, « Printemps de l'âme »)

ENTRETIEN

Georg TRAKL

Vous faites dans vos écrits poétiques et méditatifs très souvent référence à Georg Trakl et même vous intégrez dans vos propres poèmes une part non négligeable de sa symbolique, de ses motifs ; certains pourraient penser que vous écrivez poétiquement sur Trakl...

Je ne parle pas de Trakl, mais depuis lui. Non pour en éclairer la figure, ni pour en célébrer la mémoire, mais pour laisser passer encore le souffle qui traverse son œuvre, ce souffle où la nuit pense et où le monde se défait doucement dans la parole. Trakl n'est pas une statue figée quelque part à Salzburg, le motif d'un musée, un objet de commémoration, une lettre morte.

Il demeure une présence en mouvement, un passage d'ombre et de lumière où le langage se souvient d'avoir été brûlure. Depuis lui, je cherche non à répéter, mais à prolonger l'inachevé, le jamais clos : à entendre, dans le

silence de son cri, ce qui reste à dire quand tout s'est tu. Trakl n'est pas un modèle, mais un lieu d'origine, une faille d'où continue de s'élever le chant.

La lecture assidue de Trakl semble avoir agi comme un révélateur pour votre propre pensée et sa vision poétique : pouvez-vous le confirmer ?

Oui et non ! Ma lecture de Trakl a eu sur moi un effet miroir, comprenez que je me suis entièrement retrouvé dans son œuvre, qu'il a été le poète que j'ai longtemps cherché. Cependant ce qui traverse ma poésie et ma méditation les habite depuis très longtemps, bien avant que je ne découvre l'œuvre de Trakl. La lecture de Trakl a infléchi ma propre écriture : j'ai renoncé à la poésie métrique au profit des vers libres et amples, mais cette inflexion, je la dois tout autant à ma lecture de Hölderlin et de Rilke. Dans de nombreux poèmes j'ai effectivement adopté une part du lexique de Trakl mais cela ne signifie pas pour autant que j'écris désormais « à la manière de Trakl », du reste ce lexique je l'ai largement étoffé à partir de mes propres expériences. Je ne suis pas un commentateur de Trakl et moins encore un copiste : j'écris

depuis ma propre expérience, depuis mon propre regard sur le monde et sur l'existence. Il s'avère que nos perspectives se rejoignent mais je me présente davantage comme un prolongateur de Trakl et d'autres comme Nietzsche ou Heidegger, Hölderlin et Rilke également. Comme je l'ai déjà dit, arrivé jusqu'au bord de l'abîme, il faut savoir lâcher la main de vos « partenaires » de route et faire votre propre saut. En d'autres termes ma position est celle du prolongement et de la transgression aussi, notamment en ce qui concerne Heidegger. Et puis la poésie de Trakl est celle de l'effondrement du langage, je m'accorde à cela, mais il faut donner une suite à cet effondrement, c'est l'objet de la polyphonie de la faille.

Parlons justement de l'effondrement du langage : pouvez-vous préciser en quoi la poésie est le lieu de cet effondrement ? Vous préparez, je pense, un ouvrage sur cette question...

Dans l'œuvre de Trakl le langage s'effondre dans sa propre transparence. Le langage usuel ne dit pas le monde mais le capture dans une représentation à partir du point de vue qui est le nôtre et du même coup le monde est, en raison

même du langage, anthropocentrique : l'homme n'est plus un habitant singulier du monde mais se tient en marge et le falsifie, oui osons ce terme, dans une pensée utilitaire, « calculante » dirait Heidegger. Il y a chez de nombreux penseurs, Heidegger et Wittgenstein notamment, une centralité du langage, comprenez que le monde ne peut se manifester à notre regard trop humain que dans la médiation du langage. C'est cette vision, anthropocentrique et falsifiante, que fait sauter Trakl : il fait saigner les mots, comprenez qu'il les vide de toute possibilité de dire ou de signifier. Chez lui le langage devient transparent, une vitre déposée sur le monde qui en laisse percevoir le désordre, les failles et la ruine. Le langage usuel, asservi à l'usage, fonctionne comme un vernis qui, dans le nivellement, autorise la capture et la maîtrise du monde à nos propres fins humaines. Chez Trakl le monde ne se dit pas, il déchire le langage comme un voile tendu sur la réalité et le réel, avec toutes fissures, se livre à même les mots : les mots ne sont pas révélateurs d'une réalité qu'ils s'efforcent d'ordonner, d'agencer, ce sont des lieux d'irruption de la réalité elle-même dans toute sa brutalité : le mot ne dit pas le monde, il laisse le monde se montrer, se manifester dans sa pleine nudité avec ses failles, ses blessures, ses chutes. Trakl n'utilise pas

le langage pour dire mais pour laisser paraître ce qui dans le langage usuel est occulté, tapissé pour en permettre l'ordonnancement à des fins de maîtrise ?

Wittgenstein, dans son approche grammaticale du langage ordinaire, disait que ce qui donne sens aux mots, c'est l'usage que l'on en fait : voilà une approche pragmatique et anthropocentrique du langage que Trakl n'aurait probablement pas partagée, qu'en pensez-vous ?

Ce qui sépare Wittgenstein et Trakl, c'est l'horizon du langage : chez le premier, il est humain, social, ancré dans le monde commun ; chez le second, il est cosmique et ontologique, presque inhumain.

Pour Wittgenstein, dans sa phase dite « grammaticale », le sens n'est pas une essence cachée mais une pratique, une forme de vie. Le mot ne signifie que dans un jeu, dans un contexte d'usage partagé, c'est ce qu'il appelle la *Grammatik* du langage ordinaire. La vérité du mot est donc horizontale, immanente à la vie humaine. La phrase n'a pas à s'élever, mais à revenir au sol, à l'usage. C'est là une approche profondément anthropocentrique : le langage comme miroir de notre manière d'habiter le monde.

Chez Trakl, tout est à l'inverse. Le mot n'est pas ce qui sert, il est ce qui échappe. Le langage n'est pas un jeu, mais une blessure, un passage entre la matière et le silence. Ses mots n'appartiennent pas à une communauté d'usage, mais à une communauté d'ombre. Ils ne désignent rien : ils s'ouvrent, ils laissent passer. Chez lui, parler, c'est subir la langue, non l'utiliser. Le poète n'en maîtrise pas la grammaire, il s'y dissout. Chaque mot porte encore la trace du monde avant l'homme, du cri, du vent, de la ruine. C'est pourquoi son rapport au langage est ontologique et non pragmatique : le mot est un lieu où le monde se dit lui-même, pas un instrument de sens partagé.

Chez Wittgenstein, le mot fait sens parce qu'il s'inscrit dans un usage. Chez Trakl, le mot fait sens parce qu'il échoue à dire. Le premier construit une logique du commun, le second explore une grammaire de la perte. Là où Wittgenstein clôt la métaphysique du langage, Trakl en ouvre l'abîme.

En une phrase : Ce qui, pour Wittgenstein, ancre le mot dans la vie, le dénude, pour Trakl, de toute vie humaine. L'un cherche le sens dans l'usage, l'autre dans le silence qu'il traverse.

Vous avez évoqué la polyphonie de la faille comme un possible prolongement, un dépassement peut-être, de la vision de Trakl ?

Un prolongement sans doute mais certainement pas un dépassement : je ne pense pas que la nuit du monde puisse connaître une forme quelconque de rédemption. L'effondrement du langage dans sa propre transparence a révélé un monde de failles mais que faut-il entendre par là ? Les failles dont des champs de possibilité, non pas abîmes sans fond mais ce que j'ai ailleurs appelé « corps creux » n'est-à-dire des lieux habitables. Et c'est parce que les failles sont habitables que peuvent surgir de leur propre fissure un autre langage. De la nuit du monde Trakl a conservé une braise qui continue de couver sous la cendre, lueur fragile toujours susceptible de s'éteindre et faible mais néanmoins suffisante pour éclairer nos pas au sein de cette nuit qui ne connaît pas de fin : l'essentiel ici n'est pas de se mettre en marche vers un lieu inaccessible mais de continuer à habiter la nuit, à la traverser, non comme on traverse un tunnel en direction d'une clairière éblouissante. Chez Trakl la lumière, la seule, est toujours lunaire, blanche et surtout pâle : elle ne guide pas le cheminant vers une destinée qui effacerait la nuit, elle

accompagne son cheminement. Le langage qui prend sa naissance depuis les failles est un langage polyphonique précisément parce qu'il résonne depuis une pluralité de failles. Ce qui est essentiel ici, c'est le décentrement du langage sur lequel l'homme n'a plus la mainmise : il est un parlant parmi les autres, sans hiérarchie, sans privilège. Chaque être parle depuis la faille qui est la sienne mais être ici, s'il englobe les humains, ne s'y limite pas : un arbre parle à qui sait l'écouter, de même une fleur ou même une pierre. Et c'est dans ce langage commun que s'élabore une communauté d'Esprit ar l'Esprit traverse tout être et en fait sa demeure. Il n'agit donc plus, comme chez Trakl, de veiller sur cette braise qui couve sous la cendre, mais de la partager dans un même souffle de sorte qu'elle puisse éclairer, faiblement certes, chacun dans la nuit qui est la sienne. Ce souffle sur la braise en permet la transmission entre les êtres qui en partagent la veille : il ne s'agit pas de raviver un feu qui embraserait les ruines, d'éteindre la nuit par la fulgurance d'un incendie mais de permettre à chacun, hommes, nature et dieux, d'habiter leurs propres nuits.

Dans certains de vos textes vous vous efforcez de briser les mythes qui entourent la vie et l'œuvre de Trakl : relation

incestueuse avec sa sœur Grete, abus de drogues et d'alcool, suicide. Certains se sont autorisés de ces mythes, dites-vous, pour faire de son œuvre une « poésie hallucinée » ; en particulier vous avez composer une relecture de son célèbre poème « Passion » dans lequel beaucoup on cru lire un aveu de sa relation incestueuse avec sa sœur. Pourquoi tenez-vous à ce point à laver Trakl de toutes ces fausses accusations ?

Ma motivation est simple : rendre à l'œuvre de Trakl toute sa profondeur au-delà de toutes ces lectures biaisées et superficielles. J'ai eu l'occasion de visionner le film « Taboo » et je vous avoue que cela m'a profondément révolté, aussi j'ai creusé la poésie bien sûr mais aussi les données biographiques et la correspondance : ce qui en ressort est sans appel et rend caduques et affligeantes toutes ces intentions de faire de son œuvre les hallucinations d'un dépravé. L'analyse littéraire, quand elle est superficielle, se contente de ces préjugés : on cherche à travers les textes ce qu'on voudrait y voir et qui cependant ne s'y trouve pas. Je ne veux pas m'étendre sur ces mythes qui ont grevé l'œuvre de Trakl, ce serait trop long et j'invite nos lecteurs à se rapporter aux écrits que vous avez évoqués. Je voudrais simplement ici prendre un

autre exemple qui est tout aussi évocateur et il concerne Rimbaud. De nombreux commentateurs ont vu dans « L'époux infernal », une pièce maîtresse de « Une saison en enfer », une évocation des amours tumultueuses entre le poète et son ami Verlaine. C'était très commode de s'en tenir à cette lecture mais, à y regarder d'un peu plus près, on se rend très vite compte que ce qu'évoque dans ce texte Rimbaud ce sont ses rapports à sa propre poésie antérieure, celle de l'époque du voyant. Et ceci est d'ailleurs confirmé par le texte suivant intitulé « L'alchimie du verbe » dans lequel le poète se moque de ses poèmes antérieurs et Rimbaud de conclure en quelque sorte : j'ai traversé une nuit d'enfer et à présent je sais la beauté. C'est précisément cette beauté qui va guider le recueil des « Illuminations » avec en apothéose ce texte magnifique « Génie ». Le souci de Rimbaud, et on l'a compris, est d'ordre esthétique et c'est en cela qu'il diffère de celui de Trakl qui est existentiel. Or c'est sans doute de cette dimension proprement existentielle de l'œuvre que certains se sont autorisés une lecture aussi fausse que navrante. Il est temps de rendre à l'œuvre de Trakl sa véritable profondeur et surtout son actualité.

Vous avez intitulé votre premier ouvrage « Tragiques » et depuis lors le tragique est ce fil qui traverse l'ensemble de vos écrits et les reliant les uns aux autres ; ce tragique, vous le retrouvez chez Trakl et comment, peut-être, se distingue-t-il de votre propre conception ?

Ce premier livre que vous évoquez est celui d'un homme habité par le tourment mais qu'est-ce que le tourment ? Le tourment est, si j'ose dire, une manière d'être au monde, de l'habiter et je me suis bien souvent posé cette question : pourquoi ton rapport au monde te tourmente-t-il à ce point ? La réponse à cette question allait de soi : parce qu'il est tragique. J'ai écrit un poème intitulé « Impossible humanité » : c'est le cœur même du tragique tel que je le conçois, à savoir l'impossible réconciliation avec soi-même, ce que j'ai cherché à traduire par cette notion de « Soi asymptotique ». Le devenir d'Esprit est un cheminement intérieur en vue de Soi mais ce Soi, qui, une fois atteint, serait signe de plénitude, est inaccessible, pareil à l'horizon qui sans cesse recule quand on croit s'en approcher. Vous me demandez si la lecture de Trakl a révélé une vision tragique de l'existence et si elle a exercé une influence sur ma propre vision. Je vous répondrai, sans la moindre hésitation, par la négative : il y a bien chez Trakl

une vision tragique mais cette vision n'a fait que renforcer ma propre vision. Ce qui est tragique chez Trakl, c'est l'impossibilité d'échapper à la nuit du monde, l'absence de rédemption, au mieux reconnaît-il la possibilité d'une faible et fragile lueur qui nous permet non pas de traverser cette nuit en vue d'une éclaircie mais de l'habiter. Ma vision du tragique est certainement plus nietzschéenne et s'inspire des deux notions de volonté de puissance et d'éternel retour. La volonté de puissance vise, non pas une quelconque domination comme on l'a souvent pensé, mais ce que Nietzsche, dans « Ainsi parlait Zarathoustra », appelait une « victoire sur soi-même », en d'autres termes une élévation de soi dans le devenir d'Esprit, une tension vers un Soi inaccessible. Le tragique chez Nietzsche est joyeux, non parce qu'il se résorbe dans l'accession au Soi mais parce que chaque instant, chaque événement porte déjà la trace de ce Soi vers lequel nous marchons en vain. Je dirais que chez Trakl la lueur faible permet d'habiter les ténèbres dans la veille, alors que chez moi elle permet de traverser la nuit, non pour espérer un jour l'effacer mais s'approcher toujours plus près de ce que l'on ne peut cependant jamais atteindre : l'habitation devient marche, cheminement. J'ai opposé dans un autre entretien la veille chez Trakl à l'attente chez Heidegger : en effet Heidegger

trahit Trakl quand il en fait une sorte de guide de la déclousion : Trakl n'ouvre rien, il veille dans la nuit. Ma position est tout aussi éloignée de Heidegger : il ne s'agit pas d'attendre, en réponse à la dévastation, ce qui doit venir comme un salut car le salut ne viendra pas, jamais, mais l'attente dans l'inutile ne suffit pas, on doit se mettre en marche car c'est précisément cette avancée au travers de la nuit qui nous permet de gouter furtivement à ce que nous visons sans jamais pouvoir l'atteindre.

Vous n'avez pas parler de l'éternel retour du même ; par ailleurs vous dites : « c'est précisément cette avancée au travers de la nuit qui nous permet de gouter furtivement à ce que nous visons sans jamais pouvoir l'atteindre. » C'est de cette manière que vous intégrez l'éternel retour à votre vision du tragique ?

Absolument ! Il y a deux affirmations qui constituent des clés dans ma propre vision du tragique : d'une part chaque instant est un fragment d'éternité et d'autre par l'infini traverse le fini en l'ouvrant. Je pourrais aussi bien dire que le temps fige l'instant dans l'éternité. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'en chacun de nos instants nous touchons,

furtivement, cet horizon, toujours fuyant du Soi car chaque instant, jusqu'au moindre, est gravé pour l'éternité dans la mémoire du monde. C'est ce que suggère Sartre quand il écrit que « nous sommes de trop pour l'éternité ». Quant à l'infini, il n'est pas l'autre du fini mais au contraire il le traverse en l'ouvrant à ses possibilités qui sont infinies. C'est le sens même de l'éternal retour : vouloir revivre une fois encore chacun de ces instants où nous touchons du bout des doigts ce soi asymptotique mais l'éternal retour, s'il est du même, n'est pas l'anneau convoqué par Heidegger dans sa conférence « La chose » mais bien plutôt cette spira mirabilis, spirale ascendante dont les cercles ne finissent jamais de s'élargir. L'éternal retour du même n'est pas revivre, à la manière des romantiques, un fragment du passé mais revivre à travers chaque instant à venir cette même intensité. Et c'est précisément en cela que le tragique est joyeux, non pas d'une béatitude qui effacerait toutes les blessures, mais d'une joie toujours à revivre au cœur même de notre souffrance. Pour le bien comprendre, il faut se donner le temps de relire en profondeur « Le chant d'ivresse » qui clôt en quelque sorte le dernier livre du Zarathoustra. Il ne s'agit donc pas d'atteindre à un bonheur qui dure mais de gouter dans l'instant sa double dimension d'éternité et d'infinitude, de

manière à éprouver dans la fulgurance ce Soi qui n'en finit pas de nous échapper.

Vous travaillez en ce moment à la rédaction d'une tragédie que vous avez intitulée « Les maudits » : vous pouvez nous en dire quelques mots ?

Volontiers ! « Les maudits » raconte l'histoire tragique de Georg et Grete Trakl ; c'est une tragédie en quatre actes mais il n'est pas exclu que j'en ajoute un cinquième. Cette tragédie est centrée sur l'impossibilité de vivre une relation pure et quasi mystique dans un monde tissé de convenances, de croyances aussi où derrière le paraître s'efface toute possibilité d'exister véritablement. La tragédie comporte de nombreuses références explicites à l'œuvre du poète mais sans jamais céder au sensationnel des mythes que nous évoquions tout à l'heure. Grete fut cette lueur fragile, que nous avons évoquée, dans la nuit intérieure de Georg ; cette lueur ne s'est jamais éteinte en dépit des drames dont se sont nouées leurs existences. Le tragique s'ouvre dans une malédiction familiale qui se répétera par la suite dans l'existence de Grete sans que cette blessure puisse être effacée et condamne Gret, et

Georg dans son sillage, à une Passion qui n'est pas amour mais souffrance, à l'image de celle du Christ en croix. Le tragique atteint son paroxysme avec la mort stupide de Georg et celle tragique d'une Grete égarée dans un monde incapable de la recueillir. Le tragique se révèle avec sa plus grande force dans l'absence de rédemption qui conduit Grete jusqu'au suicide. C'est une histoire singulièrement tragique, à l'échelle de l'homme saisi dans sa propre condition existentielle, sans fastes et sans éclats, ce qui la distingue des grandes tragédies grecques, mais qui, justement parce qu'elle concerne la singularité de deux êtres écrasés par un monde sans cesse plus pesant, est l'histoire traversée par de nombreuses autres singularités, de sorte qu'il ne s'agit pas d'un simple drame intime mais d'une condition humaine profanée.

Propos recueillis par M.H.

LA NUIT DU MONDE

Le monde a fait son temps ! Il vient de s'effacer :

Bouffé par les ténèbres, son jeu s'est arrêté.

Hier ils étaient quatre, farandole entraînée

Dans un jeu de miroirs de chacun l'imagé.

Entre le ciel et terre, d'une féconde amitié

L'homme a rompu les liens et dieu s'en est allé.

C'est la fin d'une danse, par l'Esprit enchantée,

Que, dans son labyrinthe, l'Anneau faisait tourner.

Mais l'Anneau s'est brisé par l'en vain détourné

Et plongé dans l'abîme de l'absurde habité ;

Si du temps les aiguilles continuent d'avancer,
Est mort celui des hommes aux abysses enchainés.

Le pont qui mène à Soi par l'homme fut démembré
Et dans le précipice s'est échu le dernier ;
« Il restera longtemps » avait prophétisé
Le grand Zarathoustra des humains le dernier.

Et le voici tombé de s'être contenté
Du peu que lui enviait son animalité ;
S'il s'accordait en plus le pouvoir de penser,
Hanté par ses désirs, il s'en est détourné.

À l'histoire de nos actes manque celui de penser,

Non pas de sa Raison toutes les choses dominer ;

Du savoir au pouvoir son chemin l'a mené

Sans voir dans l'apparence ce qui s'y est caché.

Des vandales indécents ont les statues grattées,

Espérant sous le voile trouver la nudité ;

Or n'est sous l'apparence qu'un caillou travaillé :

Le génie de l'artiste dans le voile s'est glissé !

Il n'est pas de trésor sous les peaux écorchées :

De la pierre ou des tripes, une matière façonnée,

Une laideur intime par son habit voilée !

Que convoitent les humains de cette robe déchirer ?

Il n'est rien d'autre à voir que ce qui est montré

Mais sur ce qui paraît le regard est faussé,

Ne cherchant à y voir que ce qu'il veut trouver,

Si bien qu'à l'essentiel nos paupières sont fermées !

Il n'est de vérité que ce qui est caché

À l'œil qui se contente de son utilité ;

Par le souci des choses si peu nous est donné

Que seule une vue trop courte estime que c'est assez.

Or qui pose son regard sur ce qui est plissé

Et s'accorde le temps des fissures déplier

Y découvre une énigme et se met à penser

Qu'il se trouve en ces plis d'inconnues vérités.

La nuit couvrant le monde n'est pas du ciel tombée :

Car tout ce qui s'efface l'est par nos yeux fermés ;

C'est par ce qu'on recherche que nous sommes aveuglés :

Qui sait le poids des choses qu'il n'a jamais pesées ?

On voudrait tout savoir, que rien ne soit caché,

Détailler ce qui est pour n'en rien oublier ;

Mais de tout le plus simple par l'œil est occulté :

Ce qui meut le regard est la nécessité.

Rien que le nécessaire par nos raisons dicté,

Ce qui sied au vouloir de peu se contenter ;

Si on fait tant de bruit, par le silence hantés,
C'est pour ne rien entendre du simple murmure.

Si on fait du vacarme notre commodité,
C'est qu'une vie de silence est trop lourde à porter ;

Le vivant est un cri pour la mort écarter
Mais vivons-nous encore à force d'avoir crié ?

La nuit sur notre monde n'est qu'un regard fermé,
De ce qui nous questionne l'attention détournée ;

De nos réponses fragiles s'embue l'interrogé
Qu'on dépose à l'écart de nos chemins tracés.

Si revient la question, à d'autres d'y penser,

Autrement dit personne car tous ont confessé

Qu'il ne vaut d'alentour que d'être utilisé :

Qu'importent les apparences s'il nous faut tout broyer !

Or dans les plis du monde un démon s'est caché,

Celui qui de Socrate aux oreilles vint siffler :

Toute chose est rationnelle, par l'esprit façonnée,

Du seul qui tout gouverne il nous faut s'inquiéter.

Saisir sa mécanique et ses règles énoncer

Car il n'est que la loi dont tout peut fonctionner,

La loi de cette nature que l'on aime dominer

Et celle aussi des hommes qu'on voudrait contrôler.

Mais à toute loi ses failles, l'autrement confirmé

Qu'un revers de la main d'exception vient nommer ;

Pourvu qu'on les maîtrise, on peut dormir en paix :

À toute chose étrangère des chaînes sont destinées.

C'est ainsi que nos peurs parviennent à dominer

Ce qu'on croyait sans dieu, havre de liberté ;

Par tout ce qui est craint les hommes sont aliénés,

Dépourvus de leurs choix pour d'autres voies tracer.

Sur ce que dit le monde, nos possibilités,

Un voile s'est étendu, au silence l'a damné ;

Mais de la nuit épaisse dont il est prisonnier

Nous revient le murmure d'un possible pensé.

C'est à vous, nous dit-il, de ces ombres chasser,

De laisser la lumière en ses veines se glisser,

De le voir et le dire selon sa vérité :

Il suffit d'un bon œil sa surface caresser.

Car rien n'est plus profond que ce qui est montré :

Le monde a dans sa peau notre destin gravé !

Pourquoi vouloir d'ailleurs ce qu'on n'y peut trouver ?

Le monde est dans sa couenne : tout y est replié !

Aussi dans ses crevasses nous faut-il regarder

Sans rien de ce qui semble vouloir le défroisser ;

Le monde est la statue qu'aucun voile n'a cachée :

Ses plis nous en révèlent la profonde nudité.

Vandales, vous détruisez cela que vous cherchez :

À même la peau se donne l'essence de la beauté !

Mais profonde est cette peau et tant s'y est caché :

Nous devons de l'obscur l'offrir à la clarté.

La nuit qui tient le monde un jour sera passée !

Au retour des Célestes, de Sagesse éclairés,

On pourra de ce monde les ténèbres écarter

Et d'entre ciel et terre l'espace redessiner.

Alors ils reviendront, les divins délaissés,

Apporter aux humains de leur destin la clé ;

Et d'entre les miroirs dont l'Anneau fut formé,

De chacun les trois autres seront le reflété.

Qui voudrait d'illusions tous mes espoirs tromper

Si ce n'est l'Enchanteur par qui tout fut brisé ;

On se méfie trop peu de ces fausses vérités

Qui disent être lumière et sont obscurité.

Cette nuit qui sur le monde sa fraude a déposé,

Il suffit d'un rayon et son peu de clarté

Pour en briser l'échine, ailleurs la dissiper :

Il n'est que nos regards qui peuvent nous le confier !

CHANT NOCTURNE

Je marche seul

D'un pas mal accordé

Dans les profondeurs obscures de la nuit ;

Sur les bouleaux, fantômes de la forêt nocturne,

Se reflète la blancheur d'une lune cadavérique ;

Une étoile s'est noyée

Dans l'eau sombre d'un étang de vase ;

L'oiseau nocturne sur un arbre

A perché son chant mélancolique.

Témoin silencieux de mon errance,

Dans un buisson la bête s'est retirée,

Visage de la soeur angélique,

Morsure de lumière au jardin vert,
Innocence dans le gouffre échouée
Du miroir de la folie.

Le sentier s'est figé dans la pierre,

Du ciel s'abat l'obscur
Sur une terre de poussière ;
Dans le talus un arbre ancien

Rend ses larmes à la terre,
Rosée du jour venant
Écraser de lumière
La terre maudite
Dont sont enfuis les pères.

Désemparée la nuit
Se cache dans les fissures ;
La cloche résonne au
Sommet du village.
Les pierres tremblent et se dessoudent,

S'effondre avec patience
L'ancienne maison des pères.

Cri dans la nuit finissante,
L'enfant s'éveille du rêve,
Ouvrant son cœur à la folie.
Se dénouent les amants
En maudissant le jour
Qui blanchit les consciences.

A disparu l'étoile
Qui veillait sur le monde ;
L'enfant ouvre ses yeux
Sur l'aube qui s'infiltre
Et puis il les referme,
Voulant du rêve encore,
Refuge dans le coin sombre
Que n'atteint pas le jour.

De la porte se détache
Le visage de la mère
Au teint cireux des morts,
Regard de pierre glacée
Brisant de son éclat
Les restes de nuit sombre.

S'est tue la cloche en larmes,
Embrasée de lumière,
Se presse le pas des ombres
Qu'enfouit entre ses pierres
Le mur inanimé
Longeant les maisons grises.
Le chant du frère nocturne
Ne s'entend dans la plaine
Pliant sous le soleil
D'un été pourriant.

Reviennent pleurs de l'automne
Sous un ciel de nuée,
Le jour perd de son temps
Dont grandit le nocturne ;
Les arbres se dépouillent
Des feuilles que prend la terre
Et des humains le masque
Se déchire au vent du soir ;
Du regard des crapauds
Nous reviennent les étoiles.

Des hauteurs du chemin,
Abrité par la nuit,
Résonne le chant du frère
Et voici que la sœur,
Mangée par la clairière,

Se retourne sur ses pas

Et caresse d'un regard,

Envahi de clarté,

Le rocher de la mort

Et s'enfuit le serpent.

Des épines d'un buisson

La bête s'est arrachée

Qui sitôt de sa haine

Défie les pas de l'Ange ;

Murmure le chant nocturne

Porté par la bordure

Des arbres du sentier.

Sur le visage de l'Ange

Rayonne le clair obscur,

Pâleur de la nuit bleue.

Voudrait le déchirer,

De son vif l'embraser
La bête surgie d'épines
Quand de l'œil de cristal
Des crapauds de l'étang
S'arrache un brin d'étoile
Et de la nuit sans fond
L'éclair soudain venu,
Aveuglant de la bête
Le regard qui s'éteint,
Embaume de sa clarté
Les cheveux de la sœur.

LUMIERE OBSCURE

Est-il ce temps sacré l'énigme dont j'ai la clé

Ou est-elle autre chose qui se garde en retrait ?

On voudrait que folie soit du rêve meurtrier

Quand l'enfant n'est que larmes en sa demeure glacée.

Dans le bleu de la nuit les destins affamés

Parviennent jusqu'à la porte d'une lumière oubliée ;

Le rêve est-il mensonge qu'il leur faut dévorer,

Un silence de cristal par la fureur brisé ?

Or folie n'est que nom d'un excès de pensée

Quand du front la sueur une pierre ne peut sécher ;

Si dieu résonne au loin de nos infirmités,

Nous vient-il qu'un démon seul peut nous consoler ?

Si rêve est de l'enfant une étoile déclinée

Sur le chemin de pierres qu'il lui faut emprunter,

Traversant les épines dont sa couche est bordée,
Étrangère est son âme à la terre dévastée.

Le voici qui descend, incertain, l'escalier
Jusque dans la pénombre sur les rats déposée ;
Et dans le cimetière où ses pas l'ont mené
Il voudrait de la mort saisir un peu de paix.

Mais les morts sont discrets, de leurs proches oubliés !
Aussi est-il folie de leurs tombes éventrer,
En briser les cercueils, leurs linceuls déchirer
Et leurs os dans la nuit sur la terre disperser.

De cette malédiction veut-il se détourner
Mais son ombre déjà au loin s'en est allée ;
Errant dans le pourri, il est seul désormais,

Foulant d'un pas sans âme tous ces morts dispersés.

De la sombre chapelle lui revient une clarté

Qu'une lune de sa blancheur ne peut dissimuler ;

Écrasé par la nuit, il veut s'en approcher :

D'enfer ou de ciel bleu, qui semble l'attirer ?

Si de ce lieu maudit les fleurs se sont fanées,

Reviennent les colitas de cette mort parfumés ;

Quand par le bleu du soir toute chose est refermée,

Ne murmurent que les pierres du sang qu'elles ont figé.

Plus proche est la chapelle, son étrange clarté :

Une main de quelques os voudrait l'en préserver,

Le conserver dans l'ombre, ses paupières refermer :

Quelle est cette lumière brisant l'obscurité ?

Il s'en approche encore, son doigt veut la toucher

Quand surgit d'aubépine la main d'un étranger ;

Sur l'enfant il s'abat qui vient de s'écrouler :

Quelle voix du misérable fit-elle son messager ?

Enfin il se relève, voudrait se retourner

Mais la lumière insiste qu'il puisse s'en abreuver ;

Or l'autre, sans mot dire, s'accroche à sa fierté

Et entrave son pas qu'il voudrait s'éloigner.

L'enfant

Qui es-tu donc, folie, pour ainsi m'empêcher,

Secouru par ces morts, d'en ce lieu m'avancer ?

N'es-tu pas un démon, de l'enfer un portier ?

Ou le reflet de monde et de sa vanité ?

Ta folie est du rêve le perfide meurtrier,

Ton regard te trahit, révèle ta cruauté ;

Tu vois dans la lumière ta folie reflétée :

Au visage d'un enfant est-il trop de clarté ?

Ne crains-tu les épines d'en cet arbre loger ?

Je les connais pourtant qui font mes pas saigner :

Sur ces os de jadis mes rêves se sont brisés

Et mon œil est de pierre, par ce lieu pétrifié.

Je me souviens du père et de tous endeuillés,

Du silence dont la mort nous fit les prisonniers,

D'une enfant sacrifiée au jardin de l'été

Et des fenêtres aussi sur des hommes éplorés.

Juste un peu de lumière pour ma route éclairer

Dans la nuit de ce monde aux espoirs délaissés ;

Vers la sombre chapelle et sa maigre clarté

Mon élan par ta main dans l'abîme a sombré.

L'étranger

Crois-tu donc être mort, que ta vie s'est brisée ?

Que privé de lumière, tu ne peux avancer ?

Qu'à la triste chapelle ton destin fut rivé ?

De quoi te souviens-tu qui ne t'a pas blessé ?

De sa vie on ne peut une minute effacer !

Tu prétends que ma main d'ans l'abîme t'a jeté,

Ignorant que peut-être je t'en ai libéré :

Que sais-tu de ce monde ce qui en est caché ?

Si de nuit sont les jours, dans l'obscur est clarté

Qui jamais ne se voit ; dans le bleu retirée

Qu'éblouit la lumière, une lueur t'est donnée

Quand nos yeux se referment dans le soir étoilé.

Sur tes larmes d'enfant dans ta chambre glacée

Une étoile s'est posée et tes rêves a bordés

Des timides espérances d'un fruit rouge éclaté :

La demeure de tes pères en fut-elle enchantée ?

Ton visage est de sombre car tu viens à douter :

La folie de tes rêves serait-elle l'étranger,

La rivière qui s'écoule quand du haut vient chanter,

Crépuscule du néant, de ce frère un baiser ?

L'enfant

Ton propos m'est étrange : comment ne pas douter ?

Quand tout à l'heure encore, descendant l'escalier,

Les marches sous mes pieds semblaient se dérober,

Autant de certitudes soudain furent ébranlées.

Enigme est ta parole dont je voudrais la clé !

Quel est donc ce mystère que tu sembles éprouver

En jetant sur mon âme ce regard avisé ?

Serais-tu le miroir du fond de ma pensée ?

Que tient cette chapelle dont tu veux m'empêcher ?

Et quelle est cette lueur, du bleu son prisonnier ?

Cette lumière interdite dont je suis attiré

N'est-elle qu'un faux-semblant, du monde un reflété ?

De l'abîme tu prétends d'y choir me préserver :

Cette lumière serait-elle d'un sans-fond le cacher ?

Mon âme un tel éclat voudrait-il égarer,

La river à ce monde qui lui est étranger ?

Il dit « Je est un autre » de l'enfer saisonnier,

Une alchimie du verbe sur la vie apposée,

Le vernis d'Apollon sur nos laideurs cachées

Mais qu'est-il sous le voile qu'on ne peut éclairer ?

Ou n'est-il que surface qu'il est vain de gratter

De sorte que la lumière n'en peut rien nous livrer ?

Qu'est-il en ce bas monde qui me fut ignoré

Car il est bien plus vile qu'il est un insensé ?

Or dans les plis du voile que s'est-il donc caché

Que je n'ai pas perçu, de lumière aveuglé ?

Rien qu'on ne peut y voir dans tout est présenté :

Détail ou paradoxe au tout bien ordonné.

Ainsi la vue nous trompe si tout n'est embrassé

Mais qu'y peut la lumière si l'œil n'est aiguisé ?

Le regard est d'Esprit en la matière plissé :

Les choses ne n'aperçoivent que par l'âme regardées ?

L'étranger

Serais-tu su le point d'à la folie céder,

Abandonner le rêve de ce monde transcender ?

Est-il ce que t'en vois, misère à oublier,

Un en-deçà de l'Etre, un devenir manqué ?

Rêver n'est pas si grave quand on peut s'éveiller
Et briser de ce monde le miroir insensé ;
Il faut tuer la bête, puissance de t'égarter
Dans l'immédiat obscène d'un présent consommé.

C'est le « Printemps de l'âme » que je viens t'annoncer
Pour qu'à nouveau tu naisses et meurs à ce rêver
D'habiter un ailleurs dévorant les nuées,
Baigner dans la lumière d'un ciel bleu enchanté.

Il n'est pas de ce monde un revers opposé,
Un étang de lueur aux poissons argentés ;
Je me plonge dans ces eaux aux étoiles reflétées
Et n'y vois de crapaud que cette humanité.

Qui prétend dans la vase ces étoiles oublier,
Jurant qu'il n'est lumière que dans un ciel d'été ?
Celui-là est la bête en nos âmes abritée
Qui de l'éclat de l'or illumine ses pensées.

Quel est ce monstre dont nous sommes habités
Qui voudrait d'un bijou que l'on puisse s'éclairer ?
C'est dans l'éclat du jour que vient le bleu briller,
Vanité de l'éclair qui puise à la nuée.

On dit de l'éclaircie qu'elle court l'orage passé
Mais ce qui suit n'est qu'ombre, de nos pas l'imagé ;
Quand tombe le soir d'Esprit, il fait le bleu saigner
D'une infinie clarté qui filtre en pluie sacrée.

Dans une clairière la sœur entend le frère chanter,
Hymne du crépuscule aux chants d'oiseau mêlé ;
Et la sœur se retourne, brisant tous les rochers,

Des hommes regards de pierre et leurs vies pétrifiées.

Wagner s'est endormi, la boue est sa Morphée !

C'est alors que murmure du poète en retrait

Le chant spirituel d'une lumière retrouvée :

La nuit libère le jour d'une obscure vanité.

La sœur n'était que larmes qui brille dans la clarté

Car du revers d'un chant le frère l'a consolée ;

S'est tu le martinet, d'orages le messager,

Et dans ce bleu nocturne toute chose est apaisée.

Il est vain, mon enfant, d'un au-delà rêver :

Dans la chapelle ardente, amis sont rassemblés

Mais sur l'autel où brille cette maigre clarté

Il n'est rien qu'un drap blanc sur la pierre étiré.

L'enfant

Obscur est ton propos que redoute ma pensée !

Je repense au château et, dans sa cour figés,

Aux dieux de mon passé de tout regard privés :

N'y demeure que la source dont vie est la clarté/

J'y ai trempé mes lèvres, à sa fraîcheur gouté

Avant que dans une grotte je sois précipité ;

A quels démons la peur voulait-elle m'arracher ?

J'ai lu dans la fontaine un visage horrifié !

C'est moi que je fuyais, cette folie reflétée

Dans l'innocence de l'eau qui m'avait capturé ;

Et quand la mère de glace à moi s'est présentée,

En foulant des vipères je me suis éloigné.

Sur ma route un cheval je ne pus arrêter

Et un ange vint à moi dont j'étais effrayé ;

De sa lueur nocturne je me suis approché :

Sitôt il disparut dans l'épineux rocher.

Dans la nuit silencieuse mon pas ensorcelé

Errait parmi les arbres, fantômes de ce passé

Qui trainait derrière moi un soupçon de piété

Tant noire était la robe de ce maudit curé.

L'étranger

Tu as laissé tes rêves au bas de l'escalier

Mais ce que tu rapportes est d'apparences tissé ;

Le château dans la pierre te semble abandonné

Mais depuis sa fenêtre le frère t'a observé.

Le chagrin qui t'étouffe est ta duplicité :

C'est toi-même que tu fuis, d'une source ton reflété.

Si la mère est de glace, il te faut l'incendier

Et de l'ange sur ta route le visage capturé.

Ce démon que tu fuis en cette obscurité
Déjà t'y attendait avant de te croiser ;
Tu te voudrais de pierre, un cheminant d'acier
Mais l'ange qui s'est enfui en toi vient demeurer.

Je t'ai dit que la sœur sur toi s'est retournée,
Qu'elle a brisé la roche dont tu es prisonnier ;
Les arbres sont les fantômes de ton maigre passé
Qui se traîne derrière toi pour ton allant freiner.

Mais la pierre est brisée et du bleu peut saigner
Cette infinie lumière dont le rêve t'a privé ;
Tes oreilles sont trop grandes pour qu'y vienne murmurer
Le chant spirituel de ce frère éclairé.

Il n'est ici que morts dont tu prétends la paix

Mais chacun de ces os est de sombre marqué ;

Tom ombre s'est enfui, peux-tu la rattraper ?

Il n'est juste lumière que dans l'ombre portée.

Toute autre est un éclair dont on est aveuglé :

Tu dois briser les chaines de toutes les cécités

Et déchirer sans larmes ce voile d'une nuit sacrée :

En ce retrait du monde, c'est dieu qui t'a gardé !

Déplie les apparences de ce qu'on dit fondé

Et offre à la lumière ton âme inconsolée ;

Il faut que ton regard de folie soit armé

Pour que s'ouvrent tes mains à ce qui t'est donné.

S'il faut tuer la bête, ce n'est que de clarté,

Cette lueur que tu cherches dans l'enfance ignorée ;

Je t'invite à renaitre, toi qui es si mal né,

Renaitre à l'innocence par le monde effacée.

Tu cherches derrière la vie ce qui peut s'y cacher ;

Or il n'est rien de tel quand tout nous est confié !

Il suffit d'un regard pour toute chose retourner

Et laisser la lumière des horreurs s'échapper.

L'enfant

Tu dis qu'une sœur, la mienne, a brisé les rochers

Comme si d'un seul regard tout lien peut s'effacer ;

Tu me dis être aveugle, toute chose mal regarder ;

Or la haine en ce monde ne peut pas me tromper.

J'ai marché sur des os que je n'ai pu briser

Comme si la mort jamais ne peut se dérober ;

Je ne cherche pas d'ailleurs à ce qui m'est donné

Mais un peu de lumière qui me fasse avancer.

J'étais dans la forêt quand les cloches ont sonné

Et vu dans la clairière la sœur se retourner ;
Dans l'eau sombre du ru, nul poisson argenté
Mais sur la rive en larmes, des pâtres désarmés.

D'au loin j'ai vu le mort de proches accompagnés
Et quelques fleurs de myrte sur son visage fermé ;
Les cloches avec lenteur cet homme ont salué :
Quand retentit le glas s'éloigne un trépassé.

Tu cherches à me confondre, de lumière m'aveugler ;
Or rien n'est plus étrange que voix d'un étranger !
Tu me voudrais d'un ange le visage capturer
Mais que pourrais-je en faire s'il ne peut m'éclairer ?

Je touchais la lumière quand tu m'as fait tomber ;
Depuis lors tout m'est sombre : où puis-je me retrouver ?
J'ai vu dans la fontaine reflet d'un meurtrier :
Faudrait-il que je tue pour en être sauvé ?

Qui me jure que de noir ton cœur n'est pas tissé ?

Je garde cette lueur dont tu m'as détourné

Car ce qui vient des morts que vie n'est plus mauvais :

Il nous suffit d'une larme pour prétendre exister.

Or toi sur quelle misère un pleur as-tu versé ?

Je n'entends que des mots de cristal émaillés

Mais n'en peux rien saisir qui éclaire ma pensée :

Serais-tu saltimbanque, jongleur de mots usés ?

J'y préfère le silence de mon âme désolée :

Il n'est plus grand secours qu'un esprit tourmenté,

Une folie indécente qui défie la clarté

Cachant l'ordure humaine d'un linceul étiré.

Epargne mon chemin dont tu es l'étranger :

A qui se croit vivant fais don de ta clarté !

Tu n'es pas de la nuit et son obscurité
Qui donne à qui le sait ce dont tu es privé.

L'étranger

Un papillon de nuit avide de clarté !
Il faut tuer l'enfant de ce qu'il est mal né,
Briser le temps du monde, les horloges arrêter :
Dans son chant à la nuit, la mort vient de frapper !

Sur la folie du frère la sœur s'est retournée :
Crois-tu qu'en sa clairière elle ne s'est pas damnée ?
Les fous ont fait du monde une écorce arrachée,
De ce qui est ordure le linceul déchiré.

Voilà pourquoi les morts ont été profanés :
Exhumer de l'humain ce qui n'est que fumier !
Tu rêves d'une lumière pour ta nuit effacer
Et chasser les fantômes de ton obscurité.

Tu dois tuer la bête qui en toi s'est glissée :
Il n'est rien de ce monde qui le jour t'est donné,
Ce n'est qu'une apparence sur l'ombre projetée,
Dans nos yeux tout est faux, le miroir d'un trompé.

Tu cours derrière ton ombre : crois-tu la rattraper ?
Ne la sens-tu si proche qui colle à tes souliers ?
Ton regard est lointain, sur l'horizon jeté,
Cherchant dans les étoiles une vaine proximité.

Tu rêves en cet instant d'une histoire raconter
Mais ce n'est pas la tienne car tout y est faussé ;
Souviens-toi des racines de l'étrange merisier,
De ton âme dans la glue de ce monde insensé.

Dans ce jardin fuyant n'avais-tu la nausée ?
Dans le regard de l'autre ta vie s'est effacée :

Il n'est de pire enfer que d'être vidangé,
Démuni d'intention d'un là s'approprier.

Et te voici l'objet d'une conscience prisonnier,
Une chose parmi les autres, d'un trottoir le pavé ;
Tu voudrais t'en extraire, ton âme lui arracher
Mais tu n'es que détail d'un regard écrasé.

Tu envies de cet œil ton intime préserver :
« Il ne saurait de l'âme en son fond s'immiscer ! »
Tu t'accroches à ce rêve d'ainsi lui échapper
Mais lointaines sont les fibres de la proximité.

Piégé tu te retournes sur ton maigre passé
Et tu pleures en silence d'être toujours été ;
Dans le regard de l'autre ta vie s'est arrêtée,
Tu n'es plus que racines d'un stupide merisier

L'enfant

Il suffit d'un regard pour son œil détourner,

Refermer ses paupières, à soi le conjuguer :

De moi le regardant n'est-il pas prisonnier

Qui nourrit ma misère de ce qu'il a volé ?

Et soudain je revis d'ainsi le posséder :

Il n'est rien que ce banc qui vient de l'avaler,

Une chose parmi les miennes, futile propriété

Perdue dans les racines de ce vieux merisier.

J'abandonne le jardin à son regard blessé :

Il est seul désormais pour tout redessiner !

Or voici que mes pas ceux d'un autre ont croisés

Qui s'empare de ce banc que j'avais délaissé.

Pétrifié sur le sien, l'hostile n'a pas bougé :

Se jouera-t-il de l'autre d'un regard meurtrier ?

Il n'est pas de hasard quand les dés sont pipés
Et dans ce jeu de dupes pas de sommes annulées !

Se croisent bien des regards et des âmes déchirées
Mais féconde est la nuit d'essentielles vérités ;
Les regards inutiles d'Esprit sont éclairés :
C'est une lumière obscure taisant les préjugés...

OBSCUR

Si proche est le lointain pour l'homme mal échoué
Qui cherche dans les étoiles de quoi se rapprocher ;
Or là est cette énigme, si près, à sa portée,
Mais qu'il ne peut saisir, par ses craintes aveuglé.

Du haut de son chemin par la nuit capturé
Nous revient le murmure d'un ami fredonné :
Il faut briser la roche pour l'Esprit libérer

Et du buisson d'épines que revienne la clarté.

Au sommet du village une cloche a résonné :

Dans l'eau noire d'un étang le ciel vient de tomber.

Au regard du crapaud les étoiles enchaînées

D'un souffle de cristal ont cessé de briller.

Blafard l'astre de nuit aux cailloux reflété

Ne retient que les ombres en cette obscurité :

Ailleurs s'écrit le monde car vide est l'encrier

Qu'a versé le poète de sa plume déchirée.

Car les mots se déchirent, sur la feuille déposés

Qui ne sont du chemin que ses glissants pavés ;

Aux sources de l'Esprit le dire ne peut aller

Car vive est la fontaine et sa Parole sacrée.

Et les morts se retiennent au bord de la Clarté,

Effacés d'un éclair par le divin tonné.

Si prémices est la lyre des Célestes innommés,

De sous la joie souci du poète est l'œuvre.

Des Célestes le jour aux cimes est accordé :

Trop grand n'est pas l'obscur dont l'homme est contenté,

Qui se vit d'apparences d'un faux jour éclaires :

Il n'est en ce qui semble de secret bien gardé.

Brillante est la surface brisant l'obscurité :

A quoi sert d'une corde un abîme traverser ?

Qui règne à l'autre bout qu'ici nous est manqué ?

Une illusion de plus, un parfum de piété.

Et se replient les hommes au destin fragmenté :

Il n'est pas sourde oreille qui de corps est privé !

Les fragments sont de l'homme sa juste satiéte,

Vanité consentie à son là morcelé.

Le rêve n'est que folie des tables renverser

Et priver le présent de son trop peu donné ;

Demain n'est pas plus sûr qu'un hier consommé

À l'ombre d'un hasard et de nos vies jetées.

L'obscur

Est bien plus sombre encore que tu n'as pas conté

Tant l'homme n'est que chimère d'un autrement privé ;

Rivée aux lassitudes de sa morne vallée

Il n'est âme qui s'éclot pour l'Esprit devancer.

Dans un sordide étang une étoile s'est noyée

Et toi, passeur du Styx, dans ta barque éventrée,

Tu l'emmènes aux enfers des souvenirs fanés ;

Est-il fleur en ce monde qui soit d'éternité ?

Assassin est le temps de toutes choses effacer,

La mémoire est inerte de chaque être empierrée

Tel un buvard nocturne des ombres et la clarté :

L'obscur est l'avaloir de nos moindres pensées.

Abime de l'existence aux lumières abreuvée
D'un douteux réverbère de raison mal dressé ;
La lame de nos vouloirs sur la roche s'est brisée,
N'en demeure que la garde et d'une main la poignée.

Or que peut notre main d'une absente volonté
Si l'homme est un ultime à l'en vain résigné ?
Plus opaque est la nuit aux épines acérées
Quand d'un ange le sang est en larmes versé.

Le chantre

L'obscur n'est-il ami de mon chant murmuré
Qui appelle la clairière sur l'ombre se retourner ;
Je ne suis que chemin montant vers la Clarté,
Le chantre d'un humain des Célestes oublié.

Je sais combien de l'homme grande est la vanité
Quand gouffre est la lumière dont il est éclairé ;
Car vivre est du nocturne éphémère capturé,

D'un indicible absent les formes hallucinées.

Et rêve n'est pas folie de l'ancien renverser

Mais d'un morceau de soie sa laideur habiller ;

Ainsi vont les pensées au mensonge dévouées

Qui capture d'un seul mot ce qui est innommé.

Sans nom est la lumière que l'on feint d'ignorer,

Qui ne dit que la mort d'existences imitées ;

Est-il rose au jardin qui pourrira jamais ?

De quelle Clarté lui vient semblable éternité ?

Il n'est en nos cimetières que des os récurés,

Les souvenirs blanchis d'un lambeau du passé ;

Est-elle la nuit du monde en ces lieux inhumée

Qu'éclairent de la chapelle quelques cierges allumés ?

L'obscur

La mort n'est-elle pas vie au divin sacrifiée,
Une illusion de plus dont l'homme est contenté ?
N'est-il pas assez mort qu'il te faut l'écouter,
Le vénérer toujours, ton pas lui accorder ?

Est-il un insensé qui sa flamme a brisé,
Jurant qu'il faut d'un dieu notre histoire délier ?
L'homme n'est que solitude sous un ciel de nuées,
Une image inédite qu'il lui faut dessiner.

Penché sur son abîme aux abords effrités,
N'y voyant de salut auquel se raccrocher,
Il s'enivre de mots et finit par sombrer :
« Je serai dieu, dit-il, l'ancien vient de crever ! »

Il n'est divin sur terre que l'homme peut endosser :
Où l'autre s'est perdu voudrait-il s'avancer ?
Ainsi naissent les tyrans de divine volonté

Et par-dessous les serfs d'infortune écrasés.

Un roi n'est du bouffon que sa forme éclairée,

Frappant de ses deux mains d'être en ses mots raillé ;

S'en va le ménestrel d'autres palais charmer :

À l'aube un roi se meurt, d'une arête étouffé.

Parole de misérable, il ne fut guère aimé

Qui se prenait pour dieu des valeurs ajuster ;

Où l'homme n'est plus que foule, une lame vient de tomber

Et s'écoule en rivière le sang noble versé.

Ainsi vont les idoles au divin mesurées,

Inscrivant la sagesse au rang des préjugés ;

Le rêve devient folie au visage meurtrier

Qui sur l'autel humain dévore le nouveau-né.

Car pareil à l'ancien sera le succédé,

Mimant les habitudes d'existences aliénées ;

Ainsi se font les guerres, le succinct répété
D'une envie de victoire aux canons accordée.

Et l'humain se déchire, de son être isolé ;
Sur le champ de bataille ne git que fragmenté ;
L'un d'eux porte drapeau, tranchant de son épée
Et fuit l'ombre de mort qui plane sur le charnier.

Assiégée de cadavres, la terre est éventrée
Qui nourrit ses entrailles d'une défaite oubliée ;
Demain sera du jour celui d'autres tombés :
Le canon fait sa chair des humains glorifiés.

Le chantre

La guerre n'est pas un jeu mais la stupidité
Des envieux que la terre devienne leur possédé,
Un miroir dans l'abîme de leur utilité :
Viens-tu de l'abyssal le tréfonds mesurer ?

N'est-il un pire encore à tous ces désolés
Qui en serait la veine de leur sang écoulé ?
Souviens-toi de la bête qui fut jamais tuée,
Ce Mal qui au plus proche asservit la pensée.

Le vivre est un marais de nos raisons piégées,
Sable toujours mouvant des demain calculés ;
Se perd dans le profond qui hasarde ses pieds
Et meurent à la surface bulles d'espoir éclatées.

Dans l'antre du palude une étoile s'est noyée
Et du pécheur des cieux la barque n'a capturé
En son filet jeté qu'un banc d'obscurité :
Bien plus bas que la vase la lumière a sombré.

Qu'est-il ce fond du monde que l'homme vient de fouler,
Plus indigne que la mort, l'innocence violée ?
Autel de nos offrandes à la bête rassasiée,
Tombeau de nos regrets dans l'oubli du Sacré.

L'obscur

Ce qu'est le fond du monde, dont l'homme peut remonter,
Faut-il que je le dise si tu dois m'écouter ?
Je fais pari qu'un chantre n'est pas le dévoué
D'une défaite trop humaine aux dieux abandonnés.

Depuis que « dieu est mort ! » nous fut un jour conté,
L'homme n'a cessé de boire au calice du péché ;
Ce n'est pas de morale qu'ici j'entends parler :
Est enfoui dans ces ruines un secret bien gardé !

On dit que les Célestes sont du Clair messagers
Mais quelle est cette Clarté dans la lumière cachée ?
Quand l'homme crut bien y voir, de sagesse éclairé,
Sur les bords de l'abîme n'a-t-il pas trébuché ?

Ce qu'il jurait tenir n'était qu'un imagé,
Reflet d'une apparence au regard aveuglé ;

De l'abîme insondable il n'a pas mesuré
Que faire un pas de plus au ferme l'eût dérobé.

De quel éclat, tombant, pouvait-il s'éclairer,
N'ayant cru de lumière que son obscurité ?
Bien plus bas que la mer si jour ne va jamais,
Il est aux profondeurs un nocturne habité...

Par sa propre lumière l'humain s'est aveuglé
De sorte qu'au plus bas son âme s'est échouée ;
Aucun dieu par ce fond ni la moindre clarté,
Rien que la sombre épave d'un trop envieux chuté.

De cet immense obscur naît-il moindre clarté
Dont l'homme, la saisissant, parvienne à s'échapper ?
Montagnes au fond des mers se sont enracinées
Et se souvient l'échu du haut qu'il doit monter.

Avant que jour se lève, il lui faudra peiner,

Affronter de la pente sa souffrance inclinée,
À se laisser descendre, au suivant pas tenté,
Effacer d'un effort l'envie d'y succomber.

C'est l'esprit de lourdeur qui te voudrait glisser,
Te livrer au nocturne de ton être manqué ;
Au bout de ton courage s'offre à toi la Clarté,
Vers toi se tend la main du divin messager.

Il n'est pas de lumière, en toute obscurité,
Qui ne soit un chemin par d'illusions bordé
Et tissé de cailloux aux tranchants acérés :
Ce n'est que pieds de sang qui sont d'aurore teintés.

Le chantre

Et voici qu'elle émerge, cette épave échouée :
Des mains se sont tendues pour au ferme l'assurer.
Et par-dessus l'abîme une corde est élancée
Car ne choit sur la rive qu'une fuyante clarté.

A peine le déserteur est-il réconforté
Qu'il lui faut sur la corde prudemment s'avancer ;
Soudain la corde vibre, le danseur est figé :
Il ajuste son pas à ce filin léger.

Est atteint l'entre-deux de sa marche avisée
Quand surgit un bouffon par-devant lui sauté ;
La surprise est de taille qui fait l'homme vaciller :
« Tu as perdu, dit-il, je serai le premier ! »

Le danseur impassible continue d'avancer :
« Faut-il que je renonce pour en bas m'échouer,
Je n'ai cure de victoire, mimporte d'arriver ! »
Lors s'échoue le bouffon par ces mots balayé.

Plus léger qu'un oiseau sur le fil étiré,
Voici qu'à l'autre rive notre homme est arrivé ;
Un éclat de lumière sitôt vient l'entourer :

De ce qui fut un homme brille son transfiguré.

CREPUSCULE

Le monde s'efface enfin, se dissipe sa laideur,

La nuit devient linceul jeté sur ses ordures,

De mort est la vallée, de cire son corps inerte

Blanchis ses os épars aux reflets de la lune,

Plaintifs les chants nocturnes des captives

Alouettes, murmure le chant du frère

Sur le chemin pierreux traversant la forêt.

S'éveillent dans les caveaux les ombres,

Les restes d'un passé oublié de lumière,

Danse macabre des anciens décharnés,

Funestes mélodies à l'abri des murailles,

Soupirs ou cris d'indicibles défaites,

Sans eau le puits de trop vagues espérances,

La vie se noie au fond d'un bénitier.

Si dense et bas le ciel abandonné d'étoiles,
De souffre le murmure des humains croupissants ;
Le sommeil soude les lèvres et s'engorgent les mots
En des rêves insolites dans la maison des pères,
Une lointaine origine effacée de poussières,
Un pleur dans le silence des âmes repliées,
Ne survit qu'un reflet dans le miroir du monde.

Mais pâle dans le nocturne le visage de la sœur,
Un regard de pierre froide, cristal de la folie ;
Vacillent les rêves envahis de ténèbres au jardin
De l'enfance dont s'évanouit le jour de vie,
En fête les rats dansant sous la pénombre,
Ouvertes les tombes des hier pourrissants,
Dans le marais tout proche s'est éveillée la Bête.

Chante le merle dans sa prison de glace, larmes
D'une aube écrasée de lumière, cachées les pierres
Sous les rayons pluviant en manteau d'apparences,

Souriants les visages aux dons du ciel crevant,

Vain le contentement du dernier des hommes.

Vaillantes les mains récoltant la misère,

Tendus les ventres qu'on nourrit de chimères.

Trop vieux le père qui supporte le temps, plié

Sous le poids écrasant de tous ses faux espoirs,

Pétrifiée la mère aux chambres sans clarté,

Bercée d'objets dépourvus de mémoire, morts,

De pierre le pain échappé de ses doigts cireux,

De silence la table qui se retire dans l'ombre

Et meurt dans les couloirs étroits de la maison éteinte.

HOLZWEG

Non le chemin de campagne ne traverse pas le monde,

Il le distribue, le donne en sa présence car c'est de lui

Que toute chose prend sa naissance, jusqu'à ce banc

Gravé d'énigmes sur lequel, à l'ombre d'un grand chêne,

Tant d'hommes ont médité. Et bien de jeunes esprits,

Malhabiles encore, tentent de les déchiffrer, en retrouver
Les lettres effacées par le temps mais les énigmes sont
Silencieuses car elles n'ont rien à raconter, elles renvoient
Au chemin qui garde la mémoire du monde en chacune de
Ses traces que tant de pieds voyageurs y ont
abandonnées.

Le chemin de campagne est celui du renoncement qui
donne

Et jamais rien ne prend, le chemin qui conduit à l'Origine,
Non pas le seuil du château où il a pris sa course mais ce
Natal

Où il reconduit celui qui l'emprunte avec Sagesse et
Malice.

La poésie est pensée du presque rien, de l'anodin, de tout
ce qui

Nous semble en marge : un lézard sur une pierre chaude,
Le chant d'un merle, l'harmonie orchestrée dans les
feuillages

D'un arbre solitaire par un vent léger, une fleur dans un
talus.

Le chemin de campagne n'est pas spectacle, il ignore le sublime

Et ne sait de l'âme et du monde où elle résonne que l'étrange.

Au-delà du banc à l'ombre du chêne témoin des pensées silencieuses,

Le chemin s'engouffre dans la forêt et devient Holzweg, un chemin

Qui ne mène nulle part ? Nulle part tous ces pèlerins du dimanche

Mais tous ceux qui l'habitent le connaissent bien, ils savent le temple

Dont les arbres tendus vers le ciel sont les nombreuses colonnes,

ils savent la lumière que filtre les futées, fine, légère et vacillante,

A l'ombre des fougères murmurent une source tranquille, sans prétention,

Le pèlerin dominical s'y arrête un bref instant et dans l'eau clair

Découvre l'étrange ballet des poissons d'argent mais ce que dit la source,

Cette Parole qui se cache en son murmure seul l'entend celui qui sait.

Et il reprend sa route, la lumière se fait discrète et puis cède enfin

A l'obscurité, là chante une alouette, mais le pèlerin s'est retourné,

Il revient sur ses pas jusqu'à cette ville où il ne sera jamais personne.

Le chemin, incompris, le ramène au pied du château d'où ce matin

Il était parti et derrière lui, à mesure qu'il s'en va, le chemin s'efface.

Qu'importe ce qui advient, qu'importent les illusions où l'homme se perd

Car le chemin toujours se souvient de l'Origine, lointain Natal où il

Conduit les pas de celui qui par lui se laisse emporter pour être à la mesure

De ce pourquoi il est, mesure du Simple qui dit la vérité
ultime de ce

Qui s'apparente, l'Esprit qui tout rassemble en ce lieu
unique, temple du Sacré,

En lequel chacun ne devient Soi que dans ce renoncement
qu'est le don d'Esprit.

QUAI BRUMEUX (AUX OUBLIÉS)

Poème en deux voix

L'ECHO

Matin brumeux, le café fume, j'allume le poste de

télévision

et les nouvelles de la nuit me tombent dessus

comme des pierres de Sisyphe :

là-bas la faim a dévoré tous les rêves des enfants,

que dire ?

Que faire ?

Que penser ?

« Et pourtant il faut vivre ou survivre » chantait Daniel

Balavoine...

LE SILENCE

Oui...

Ces matins-là, le monde est si lourd qu'on peine à croire

qu'il tourne encore.

Tu ouvres les yeux, le café fume à peine,
et déjà l'absurde et le tragique t'assaillent.
Là-bas, l'infamie d'une guerre sans fin,
l'enfance sacrifiée sur l'autel d'ambitions mortes,
et nous, devant l'écran, atterrés, impuissants, écœurés.

« Que dire ? Que faire ? Que penser ? »

Ta triple question est celle de la lucidité douloureuse,
celle qu'on se pose quand les mots sont des cendres dans
la bouche.

Mais il faut pourtant, non pas détourner le regard,
mais ne pas s'y noyer.
Car si l'on cède, que reste-t-il ?

Et pourtant, oui :

« il faut vivre ou survivre » chantait Balavoine.
Il faut vivre,
même si c'est en colère, en deuil ou en résistance.
Vivre pour ceux qui ne le peuvent plus.
Écrire, penser, dénoncer, consoler, bâtir —
ne fût-ce qu'un seul mot juste, une seule action droite
dans un monde qui chancelle.

Ta poésie, ta pensée, même sombres,
sont un refus de l'indifférence.

Et c'est déjà un acte.

Que la pluie tombe ou non sur le jardin,
que la lumière tarde à venir,
n'oublie pas que même un chant grave est un chant,
et qu'il porte, malgré tout,
un fragment d'humanité.

L'ECHO

Les montagnes prennent leur élan sur le fond des abysses,
gageons qu'un jour...

LE SILENCE

...qu'un jour elles se souviendront de l'océan dont elles
sont nées,
et dans le craquement du monde, rendront à la lumière
le murmure oublié des profondeurs.

Car même l'abîme, dans son silence noir, prépare
la splendeur d'un sommet.

Et ce qui aujourd'hui semble englouti, brisé, perdu,
peut être le socle invisible d'un chant à venir.

Gageons, oui.

Car gager, c'est espérer avec le cœur en dépit de l'esprit.

Et l'espérance n'est jamais naïve quand elle est lucide.
C'est une foi sans dogme, mais tenace,
celle des poètes,
des veilleurs...
et des vivants.

L'ECUEIL

Et mon chemin faisant qu'étiraient trop de larmes,
J'effeuillais sous le vent ma raison de poussières ;
J'oubliais mes céans que je tissais de charmes,
Égrenant sans fortune des épis de mystères.

Je traînais ma partance que bordaient les chimères
Et le ciel envoûté par mes destins mobiles
S'effondrait en silence au creux de mes déserts :
Un dieu patibulaire m'effaçait de l'argile...

J'abreuvais de secours ces prisons sirupeuses
Que des enfants bohèmes incendiant de tisons ;
Et aux nuages éteints en ondées variqueuses,

J'accrochais des mémoires effacées d'un soupçon.

Je livrais des batailles aux démons de l'hiver,

Espérant mille étreintes qui voudraient m'égarer ;

Un été jaillissait au détour d'un cimetière

Et crevait des abcès sur mes peaux ulcérées.

J'écorchais mes semelles en écumant la nuit

Et je rivais ma gloire aux putains de chiffon ;

Mais mon destin fragile à ces plaisirs ravi

S'épanchait, médusé, en sinistres moissons.

Vanité ! Je ramais dans la brume du temps,

Eclairant mes principes pour que naisse une étoile ;

Les démons oubliés aux abysses voguant

Eludaient mes haleurs et déchiraient ma voile.

Mon esprit macérait en ces déments bocages

Que des talus en pluie éteignaient de crachins ;
Puis le ciel évidé de son trop-plein d'orages
Incendiait mon étang d'un précieux sarrasin.

Un astre fatigué me dardait son ennui
Que je baillais d'avance comme un odieux festin ;
J'insultais mon sommeil et j'abhorrais mes nuits,
Prisonnier insulaire de ce repos mesquin.

Des matins ironiques aux puantes vesprées,
Je mendiais ma cité en affables devises ;
Je planais sur mes doutes en dicibles marées
Que noyait dans sa hargne la grève des banquises.

Sottise ! La lumière danse au bout de mon chemin ;
Ne vois-tu pas, larbin, qu'un rêve à ta tour pend ?
Je pleurais ce silence en refermant mes mains :
Un écueil téméraire allait défier le vent...

ODE À LA NUIT

Je boirai la rosée tombée dans les clairières,

Larmes silencieuses du ciel nocturne en pleurs.

J'ai cherché la vérité comme un errant obstiné,

Et la vie m'a rendu ses reflets de mensonge.

J'ai traversé le monde sur des chemins sans nom,

Croisé des ombres noires, des visages sans cœur.

J'ai fui sans m'arrêter, le pas fixé vers rien,

Et la nuit me semblait plus douce que le jour.

Sous un soleil de plomb, mon corps s'est consumé,

Les déserts m'ont brûlé de leurs silences longs.

Mes yeux se sont taris sous l'éclat insensible,

Et j'ai béni la nuit comme une délivrance.

Ma peau portait la trace d'un monde sans clémence,

L'astre haut dans le ciel riait de ma douleur.

Je m'enfonçais toujours dans ce gouffre d'errance

Où la lumière même devenait une offense.

J'ai cru trouver le sens au creux des pierres froides,
Mais tout glissait sans fin hors de ma solitude.
Je n'étais qu'un insecte qui portait son fardeau
Et qui, d'un peu d'espoir, nourrissait sa famine.
Ma vie était cousue de fils tragiques et nus,
Chaque pas sur la terre sonnait comme un adieu.
Ma vertu sans éclat n'était qu'une imposture,
Et ma seule clarté venait du désespoir.
J'ai prié les serpents d'ouvrir leur amitié,
Goûté à leur poison offert avec douceur.
Je n'ai vu des choses que leur ombre figée,
Et rejeté les cieux qui se taisaient toujours.
La vie est un enfer sans fin ni délivrance,
Et Rimbaud l'a connu dans son silence clos.
De ses vers enfiévrés il fit l'ultime danse,
Et Charleville porte encore son caveau.
Tu rêvais de grandeur, tu récoltas l'abîme.
Le sublime est un piège où l'on brûle ses ailes.

De l'enfer que tu crieais, que reste-t-il, poète,
Sinon un cri de plus sous le poids du néant ?
C'est le diable, dis-tu, qui garde nos raisons,
Et le vrai n'est qu'un nom gravé sur une tombe.
Le désespoir éclaire où la lumière échoue :
Notre seule vérité se cache dans la chute.
Phèdre s'est consumée du feu de son chagrin,
Hippolyte s'est tu, trahi par l'innocence.
Et Thésée, dans l'oubli, porta son faux savoir —
Ainsi vont les amours quand la clarté vacille.
La vérité se tait dans des lieux sans lumière ;
Faut-il croire en sa voix pour fuir le néant ?
Que nous donne-t-elle d'autre que le doute,
Si ce n'est la douleur d'un espoir mutilé ?
Qui donc aura pitié des hommes sans prière ?
Le ciel s'est détourné des plaintes sans écho.
Les saints sont de marbre et les anges absents,
Et la vertu trop fière pour entendre nos cris.

La nuit, seule, répond aux coeurs abandonnés,
Ses larmes apaisent les douleurs les plus lourdes.

Le jour ne sait que rire de ceux qui tombent,
Et l'ombre est une mère qu'on n'a jamais connue.

La vie est tragédie, masque sans visage.
S'y voit-on un sens ? Il se dissout trop vite.

Il ne reste qu'un souffle, un semblant de clarté,
Trompe-l'œil dérisoire au théâtre des hommes.

Les heures les plus sombres, on ne les nomme pas.
Le jour vient tout flétrir de sa lumière fausse.

Il vide les pensées, il rend le cœur muet,
Et tarit les voix qui priaient dans l'ombre.

Le soleil ne donne rien que des brûlures sèches.
Rien n'est vrai dans sa clarté qui dévore les formes.

Il consume les peaux, éclaire l'imposture,
Et se repaît des pleurs qu'il feint d'ignorer.

Il n'est pas l'allié des âmes tourmentées.
Il expose la douleur comme un spectacle nu.

Et la nuit, impuissante, le regarde passer,
En pleurant sur les cendres qu'il laisse derrière lui.
Enfer ou damnation, je connais le premier.
Le second me promet ce que je redoute encore.
Et ce fleuve de feu, dans lequel je m'enfonce,
À quel dieu se voue-t-il, s'il n'est plus d'éternel ?
Après la mort, peut-on encore souffrir ?
Le temps, ou bien la plaie : lequel est le plus cruel ?
Le temps nous appartient-il ? Peut-il s'effondrer ?
Je n'ai plus de réponse, juste un cri sans écho.

LA MORT DANS L'ÂME

Je marche en silence, sans savoir où me porte l'ombre,
Le jour se retire, laissant place à ma tristesse ;
Lentement je sombre vers la cendre d'un désir,
Comme un navire perdu, délaissé par les flots gris.

Mon regard n'espère plus rien au fond de l'horizon ;

Tout ce que j'ai aimé semble fuir sans bruit ni trace,

Et je reste seul dans cette ville sans échos,

Où les ruines du cœur sont des palais inhabités.

La mort dans l'âme, j'avance au rythme lourd de mes pas,

Portant sur mes épaules le poids sombre des années ;

Les jardins d'hier n'ont laissé que ronces fanées,

Et même les roses ne savent plus dire leur nom.

Je ne connais plus l'éclat tranquille des matins clairs,

Ni le souffle chaud qui réveillait jadis mes rêves ;

Mon cœur est devenu ce puits désert sans fontaine,

Où s'est perdu le chant de toutes mes nostalgie.

La mort dans l'âme, je parle aux étoiles indifférentes,

Leur murmure froid répond comme un adieu sans visage ;

Le silence seul écoute le secret de mes pleurs,
Dans la chambre close où dort mon âme épuisée.

Mon passé s'est enfui avec les oiseaux d'automne,
Ne laissant derrière lui qu'un souvenir douloureux ;
Je cherche en vain un sentier oublié sous la neige,
Mais mes empreintes s'effacent dans un vide glacé.

L'amour qui me réchauffait hier semble évanoui ;
Mes mains tremblent encore d'avoir serré le vide obscur,
Le parfum des jours heureux flotte sans me rejoindre,
Comme un fantôme léger que nul souffle ne retient.

La mort dans l'âme, je suis semblable à ces arbres nus,
Dressés vers un ciel où ne passent plus d'hirondelles ;
Mes pensées sont devenues feuilles mortes sans élan,
Elles s'éparpillent sous un vent de solitude.

Chaque soir, une ombre douce frôle mon visage froid,
Promettant peut-être la fin paisible des tourments ;
Je ferme les yeux sur l'avenir sans le rêver,
Comme un dormeur lassé de veiller dans l'infini.

La mort dans l'âme, pourtant je poursuis mon chemin lent,
Sans attendre que vienne une lumière rédemptrice ;
Je marche simplement jusqu'au bout de mon silence,
Avec pour seul témoin l'obscurité familière.

Les corbeaux crient leur faim dans mes veines déchirées,
Mon cœur n'est plus qu'une proie sous le bec des
ténèbres ;
Le sang gicle en silence sur la pierre glacée,
Je contemple mon âme, noire et livrée aux charognes.

Je traîne mon corps vide dans les champs incendiés,
Fumée lourde où se perdent les restes de mes rêves ;

Les ruines brûlent encore, crachant leur cri d'agonie,
Et le soleil recule, honteux devant mon naufrage.

Chaque pensée est une lame rouillée dans ma chair,
Mon souffle est une blessure ouverte à vif sur le froid ;
La boue emplit ma bouche, étouffant mon dernier cri,
Tandis que se referment sur moi les mâchoires du vide.

Les fleuves pourrissants charrient des corps oubliés,
Je suis parmi eux, visage écrasé contre la vase ;
Ma peine pour seul radeau flottant sur la mort opaque,
Sans port, sans rivage, dans l'épaisseur du néant.

Ma mémoire est un charnier aux paupières creusées,
Où rampent lentement mes fantômes affamés ;
Ils mordent jusqu'à l'os les souvenirs décomposés,
Se disputant la chair pourrie de mes jours heureux.

Mes yeux sont cavernes où dorment des ombres informes,
La terreur rampe lente, serpent froid dans mon ventre ;
J'ai perdu toute lumière dans les griffes de la nuit,
Et mes lèvres se fendent sous l'étreinte du silence.

La dévastation brise les os fragiles du monde,
J'entends l'écho rauque des soleils agonisants ;
Les villes sont écrasées sous les pas de la douleur,
Et ma voix est la plainte des racines arrachées.

Je suis l'homme sans visage, debout sur le gouffre noir,
Où les ailes des anges brûlent en chute libre ;
J'avale les cendres, je recrache l'espérance morte,
Mon cœur martèle l'heure atroce du sacrifice.

Partout, des cris déchirent l'air grisâtre des tombeaux,
Leur étreinte me broie sous une meule sans merci ;

Ma vie est le chant rauque d'un supplice sans fin,

Condamné, je marche vers l'échafaud du silence.

Enfin, le vide ouvre sa gueule, m'engloutissant lentement,

Je sombre dans l'abîme où nul regard ne me cherche ;

La mort dans l'âme, je suis la proie consentante du chaos,

Je m'endors sous l'étreinte impitoyable du néant.

Les arbres mutilés dressent leurs moignons vers le ciel,

Branches décharnées, noirâtres, convulsées de douleur ;

Sous leurs pieds, la terre crache un souffle de poussière,

Le vent hurle à travers des forêts devenues tombes.

Le lac tarit, sa peau se craquelle sous l'absence,

Squelette d'eau morte figé par l'oubli cruel ;

Les poissons pourrissent, yeux blancs ouverts sur le vide,

Silence écœurant où gît le spectre du printemps.

Les fleurs écrasées pourrissent au bord des chemins gris,
Leurs parfums noyés dans la fange et les immondices ;
Les abeilles affolées errent sans miel ni refuge,
Chaque pétales, une plaie béante dans la mémoire.

Les champs incendiés exhibent leurs plaies fumantes,
Le grain n'est plus que cendres, éparpillées par les vents ;
Le soleil rouge pend au-dessus comme un œil crevé,
Spectateur muet de l'agonie silencieuse.

Les oiseaux morts tombent du ciel, ailes déchirées,
Pluie d'os et de plumes souillant les ruines glacées ;
Leurs chants n'existent plus qu'au fond des gouffres
sombres,
Où s'engloutissent lentement les rêves du jour.

La rivière empoisonnée coule, charriant l'effroi,
Reflet sinistre où brillent les étoiles brisées ;

Ses eaux lourdes murmurent la mort lente du monde,
Chaque remous avale les visages perdus.

Le sol éventré ouvre ses blessures voraces,
Avalant les racines, les insectes, les murmures ;
Le cœur de la terre bat un rythme chaotique,
Comme une horloge folle annonçant la fin des temps.

Les collines éventrées montrent leurs entrailles mortes,
Rocs saillants, ossements froids jetés à la surface ;
Sur leurs flancs suintent encore les blessures rouges,
Comme la chair ouverte d'un dieu agonisant.

Les prairies sont des champs de bataille sans victoire,
Herbes broyées, étouffées, méprisées par la nuit ;
Des squelettes d'animaux jonchent la plaine désolée,
Victimes sans nom oubliées sous le ciel glacé.

Enfin, le paysage entier devient une tombe immense,
Rien ne respire plus, sauf la douleur silencieuse ;
La nature gît, froide, sur l'autel du néant,
Offerte en sacrifice à l'éternelle agonie.

Les tombes ouvertes baillent sur un vide ténébreux,
Pierres fendues, croix penchées, rongées par la mousse
noire ;
Les chardons dévorent lentement noms et visages,
Les morts sont oubliés sous l'étreinte des ronces.
La grille rouillée grince sous les doigts froids du silence,
Personne n'entre plus dans ce lieu d'ombres glaciales ;
Un parfum âcre monte des terres saturées d'os,
Le vent emporte un murmure étouffé de linceuls.

L'allée principale est jonchée de feuilles pourries,
Chaque pas réveille le craquement sourd du néant ;

Des anges mutilés pleurent sur les sépultures,
Leurs ailes brisées couvertes de poussière lugubre.

Les caveaux éventrés exposent leurs entrailles sombres,
Suintant une eau sombre où flottent lambeaux et insectes
;
L'air vicié s'alourdit du souffle moite des morts,
La nuit, les rats rampent, se repaissant de l'absence.

Les noms des disparus s'effacent sous la pluie froide,
Les épitaphes meurent lentement dans l'indifférence ;
Les voix autrefois aimées ne sont plus qu'échos plaintifs,
Se fondant sans bruit dans la boue et la solitude.

Des cercueils brisés libèrent leurs hôtes funèbres,
Ossements blanchis dispersés parmi les herbes hautes ;
Le brouillard épais avale ces spectres sans paix,
Murmurant leur histoire à des auditeurs absents.

Une chapelle croule sous le poids lourd du silence,
Son autel couvert de moisissure et d'ombres sales ;
Les cierges éteints dorment dans leurs flaques de cire,
Le Christ suspendu semble mourir une seconde fois.

La terre humide exhale une odeur âpre de charnier,
Chaque respiration remplit ma gorge de ténèbres ;
Je sens les doigts invisibles des morts sur mes épaules,
Guidant mon pas hésitant vers l'abîme sans retour.

La lune révèle les silhouettes penchées des croix,
Silence glaçant où dansent lentement des spectres gris ;
Un frisson mortel parcourt mes veines égarées,
Sous mes pieds la terre tremble, hantée par l'invisible.

Ici règne le temps sans fin de la décomposition,
Le royaume obscur où toute espérance s'écroule ;

Cimetière d'âmes perdues, je me couche sur ta pierre,

Abandonné à mon tour dans la tombe du silence.

Je glisse lentement vers un royaume sans visage,

Où règnent les ténèbres, voiles épais d'indistinction ;

Aucun regard ne pénètre ce silence absolu,

Et la nuit même perd son nom dans cet abîme.

Je suis aveugle, noyé dans l'ombre sans contours,

Tout repère s'évanouit dans le vide intangible ;

Mes pas foulent le sol invisible de l'oubli,

Sans-lieu sinistre où l'âme s'efface lentement.

L'indiscernable m'aspire dans sa gueule immense,

L'espace n'est plus qu'une illusion brisée par le noir ;

Chaque souffle me rapproche d'une absence sans fond,

Mon existence elle-même est une ombre qui se perd.

Les ténèbres sont vivantes, rampant vers mon cœur nu,
Elles m'étouffent comme un serpent aux anneaux glacés ;
Ma voix n'est plus qu'un souffle sans mots, sans appel,
Perdue dans l'obscurité qui consume ma raison.

Ici nul horizon, ni repère pour mes pensées,
Le néant m'entoure comme un linceul immobile ;
L'œil cherche en vain une forme, un visage, une voix,
Mais l'abîme demeure ce miroir noir et vide.

Les frontières s'effacent sous la caresse obscure,
L'espace et le temps ne sont plus que cendres mêlées ;
Je flotte sans corps dans ce gouffre sans limites,
Spectre parmi des ombres informes et silencieuses.

Aucune étoile pour guider l'âme en errance,
Le ciel s'est retiré, laissant place à l'opacité ;

Ma mémoire même n'est plus qu'un vague murmure,
Perdue à jamais dans les profondeurs du sans-nom.

Chaque pensée se désagrège dans le noir absolu,
La conscience meurt dans ce puits sans lumière ni fond ;
L'obscurité m'absorbe en sa matière brute,
Et mon cri s'éteint avant même d'avoir existé.

Je deviens l'abîme où tout disparaît sans écho,
Abîme moi-même, néant parmi les néants froids ;
Le vide dévore lentement toute ma substance,
Indistinct je suis, sans contour, sans nom, sans fin.

Enfin dissous dans l'immense obscurité totale,
Je ne suis plus qu'une absence livrée à l'infini ;
La mort dans l'âme, je deviens ténèbres vivantes,
Et dans ce lieu sans lieu, à jamais, je me perds.

Ma sœur, je vois encore ton visage pâle sous les épines,
Ta chair tendre souillée par les griffes cruelles du temps ;
Ton innocence crucifiée sur l'autel glacé des ombres,
Où mon chant ne peut être qu'un murmure impuissant.

L'enfance repose désormais dans une tombe muette,
Ses rires étouffés par la poussière et les orties ;
Nous errons, toi et moi, dans le crépuscule amer,
Deux spectres portant en silence leurs blessures jumelles.
Tes mains, jadis douces, portent des stigmates sanglants,
Les épines du destin ont lacéré tes paumes frêles ;
Je ne peux que pleurer, frère désarmé par l'angoisse,
Mes lèvres balbutiant un hymne plaintif et vain.

Je te cherche en vain sous les branches mortes du jardin,
Là où jadis fleurissait notre joie sans mensonge ;
Désormais les roses sont noires, blessées d'épine,
Et leur parfum même est devenu celui du sang.

Ô sœur suppliciée, je sens ta souffrance dans l'ombre,
Chaque nuit ta voix tremble faiblement dans mes rêves ;
Mais je reste impuissant devant ta pâleur immobile,
Hanté par ton regard perdu sous le voile des larmes.

Le chemin vers l'enfance est jonché d'épines coupantes,
Nos pieds nus se déchirent sur les débris de nos jeux ;
Ton corps fragile est maintenant une silhouette brisée,
Je ne peux plus atteindre ton innocence mourante.

Je voudrais chanter encore notre tendresse passée,
Mais ma voix se brise en une plainte étouffée de honte ;
Le poids du silence couvre mes paroles sans force,
Et mes murmures tombent dans l'herbe froide du soir.

Nous étions deux enfants dans le printemps lumineux,
Aujourd'hui je ne suis qu'un frère privé de réponses ;

Les épines déchirent mon cœur quand j'évoque ton nom,
Ma sœur, je suis celui qui t'a laissé dans les ténèbres.

Le vent froid traverse nos jardins d'autrefois heureux,
Les épines se multiplient dans l'ombre qui grandit ;
Je chante faiblement le souvenir de ta lumière,
Ma voix tremble, mourante au seuil de ta tombe perdue.

Ô sœur suppliciée, pardonne à mon silence cruel,
Pardonne à ce chant plaintif qui ne peut te délivrer ;
Je porte en moi l'épouvante d'une innocence brisée,
Et mon âme s'endort, sœur, auprès de ton absence.

Du monde ne subsistent plus que des pierres froides,
Muettes et sans visage, égarées dans l'obscurité ;
Chaque fragment renvoie au néant sa lumière morte,
Éclats sans âme d'un miroir brisé par le temps.

Aucun nom, aucune mémoire n'habitent ces rocs,
Leurs surfaces ternes sont des tombeaux anonymes ;
Ils refusent la clarté, livrés à la nuit sans fin,
Ils brillent dans l'ombre comme des larmes gelées.

Ces pierres froides ne racontent plus aucune histoire,
Leur silence est absolu sous l'étreinte glacée ;
Les étoiles mêmes s'éteignent sur leur surface,
Et tout regard se brise sur leur miroir mortel.

Ici, aucune vie, seulement l'écho sans parole,
Pierres sans lieu, dispersées dans le vide immense ;
Leur froideur répond au vide d'un ciel sans visage,
Leurs reflets glacés sont des fragments d'infini.

Comme des ruines immobiles au seuil du néant,
Elles attendent sans attendre, figées pour toujours ;

Leurs cœurs absents ne battent plus aucune mesure,
Aucune voix humaine n'y laisse d'empreinte douce.

Sur ces pierres sans âme glisse l'ombre éternelle,
La lumière les frôle en vain, morte à leur contact ;
Chaque éclat brisé renvoie l'univers au silence,
Et mes yeux se perdent dans leur vide inaccessible.

Dans ces pierres froides, le temps lui-même s'est brisé,
Privées d'horizon, elles ne sont que solitude ;
Mon regard glisse sur elles sans jamais y pénétrer,
Leurs contours se dissolvent dans l'indifférence sombre.

Les pierres sont désormais miroirs tournés vers l'abîme,
Elles absorbent l'éclat éteint des mondes oubliés ;
Dans leur noirceur, mon reflet est celui d'une absence,
Une ombre sans nom rendue à la nuit éternelle.

Le froid de ces pierres m'envahit lentement le cœur,
Leur silence est le mien, leur anonymat aussi ;
Je deviens fragment perdu d'un miroir brisé,
Réfléchissant, comme elles, l'immensité du vide.

Enfin, je m'allonge parmi ces pierres sans âme,
Ma vie est rendue au néant, sans mémoire ni voix ;
Ici, je suis pierre froide, miroir d'obscurité,
Brillant faiblement sous le ciel brisé du silence.

LES SENTES NOCTURNES

« *Étranges sont les sentes nocturnes de l'homme.*

Comme j'allais, somnambule, au long des chambres

De pierre, et en chacune brûlait une petite lampe

Silencieuse, un chandelier de cuivre, et

Comme je m'écroulais, glacé, sur mon lit,

De nouveau se tint à mon chevet l'ombre noire

De l'étrangère et je cachai, muet, mon visage

Dans mes mains lentes. »

(G. Trakl, Révélation et déclin », extrait)

PROPOS : réécriture libre en vers libres à partir de trois textes de G. Trakl : « Métamorphose du mal » (prose), « Révélation et déclin » (prose) et « Le jardin de la sœur » (court poème en 5 vers)

MÉTAMORPHOSE DU MAL

Automne : lente avancée dans l'ombre aux lisières,

le silence griffe l'air, destructeur immobile.

Sous un arbre nu, le front du pestiféré attend.

Le soir s'est depuis longtemps dissous dans la mousse,

il tombe encore, comme un dernier souffle ; novembre.

Une cloche éteinte appelle, et le troupeau revient

noir et rouge, suivi d'un berger sans visage.

Sous les noisetiers, l'homme vert vide sa proie.

Du sang chaud fume encore entre ses deux paumes,

et l'ombre de l'animal soupire au-dessus de lui,

dans les branches épaisses, sourde et archaïque. La forêt.

Corneilles fuyant par trois, striées d'un cri figé,

comme une sonate brisée, fanée, virile,

dont les accords meurent sans bruit dans l'or du ciel.

Des garçons rient près du moulin. Ils allument un feu.

La flamme est le frère du plus pâle d'entre eux,

celui qui rit, enfoui sous une chevelure rouge,

ou bien ce fut ici : l'écho d'un meurtre ancien,

qu'un sentier traverse, pierreux, indistinct.

Les baies ont disparu. L'air stagne, gris de plomb,

dans l'attente lourde et l'oubli sous les pins.

Peur verte, obscurité, gargouillis d'un noyé.

Le pêcheur tire un monstre de l'étang étoilé,

un poisson noir, au regard cruel et perdu.

Les roseaux parlent ; derrière lui, des hommes crient.

Il s'éloigne, balancé par sa barque rouge,

traversant les eaux dormantes de la saison,

habité des anciennes légendes du sang,

les yeux de pierre ouverts sur les vierges et la nuit.

Le mal.

Qu'est-ce qui t'oblige à rester figé sur ces marches,

ces marches disjointes, perdues dans la maison des

anciens ?

Plombée, l'ombre t'entoure, et te tient comme un deuil.

Tu portes à tes yeux ta main pâle, d'argent froid ;

et tes paupières lourdes tombent, noyées de pavot.

Mais par-delà le mur, au fond de la pierre muette,

ton regard traverse et c'est un ciel d'étoiles.

Saturne brûle rouge. La Voie lactée s'effile.

L'arbre nu cogne, furieux, contre la muraille.

Et toi, tu restes là, immobile sur la pierre :

arbre, étoile, silence et ton nom dans le vent.

Toi, bête bleue qui tremble dans le sang du silence,

toi, prêtre blême, agenouillé, qui lève le couteau.

Le sacrifice. La bête saigne sur l'autel noir.

Ton sourire est suspendu dans les rameaux de l'arbre :

triste et mauvais, il effraie le sommeil d'un enfant.

Une flamme rouge jaillit, un papillon s'y consume.

Ô la flûte aveuglante de lumière !

Ô la flûte creusée dans l'os de la mort !

Qu'est-ce qui t'oblige à rester figé sur ces marches,

ces marches disjointes, perdues dans la maison des

anciens ?

Quelque chose frappe. En bas, derrière la porte,
un doigt de cristal, c'est un ange, demande à entrer.

Ô l'enfer des sommeils, cette ruelle obscure,
où le jardinier fauve suinte une boue de silence.

Dans le soir bleu, la morte revient en figure floue,
et doucement sa forme fait sonner l'absence.

Autour d'elle, de pâles fleurs vertes tournoient,
et son visage s'est détaché de son être.

Ou bien c'est lui, blême, qui se penche dans l'ombre,
vers le front glacé du meurtrier, et s'effondre à genoux.

Quelqu'un t'a laissé là, à l'intersection des routes,
et longtemps tu regardes le vide derrière toi.

Des pas d'argent s'effacent sous les pommiers tordus,
et le fruit pourpre saigne entre les branches noires.

Dans l'herbe humide on devine la mue d'un serpent.

Ô l'obscurité qui perle sur ton front glacé,
les rêves voilés qui s'ouvrent dans le vin lourd
d'une auberge aux solives tachées de fumée.

Toi, lieu encore sauvage où la brume s'épaissit,
transformant la fumée en îles d'un rose étrange,
et qui fait surgir du fond le cri rauque d'un griffon,
en chasse entre les rocs, la mer, la glace, le vent.

Toi, cuivre ancien, dont le visage brûle au-dedans,
qui veux chanter la nuit, la colline aux os calcinés,
la flamboyante chute de l'ange dans le sang des cendres.
Ô désespoir, cri muet tombé à genoux dans la boue.

Un mort te rend visite, et de sa poitrine s'écoule
le sang qu'il a lui-même versé dans l'égarement.

Un instant impensable niche au cœur du sommeil noir,
quand toi, lune pourpre, fais face à ta jumelle,
surgie dans l'ombre verte où veillent les oliviers.

Et derrière elle s'avance une nuit sans retour.

RÉVÉLATION ET DÉCLIN

Étranges sont les chemins de l'homme dans la nuit,
où les songes le guident, somnambule et brisé,
le long des chambres de pierre que garde le silence,
et dans chacune veille une flamme faible,
chandelier de cuivre où vacille le souffle.

Je m'écroulai, glacé, sur un lit d'absence
et l'ombre noire revint, fidèle, à mon chevet.

C'était l'étrangère au regard sans mémoire,
et je cachai mon visage muet dans mes mains,
ralenties par l'effroi et la lenteur du sang.

La fenêtre s'ouvrait sur une hyacinthe bleue,
et la lèvre pourpre redit l'ancienne prière,
les paupières se rompirent en pleurs de cristal,
larmes tombées sur le monde, gouttes du dernier deuil.

J'étais ce soir-là, dans la mort de mon père,
l'enfant devenu blanc dans l'écrasement des heures.

Et sur la colline passa, bleu frisson, le vent,

et la plainte s'éleva de la bouche de la mère,
qui mourait une seconde fois, dans un silence creux.
Alors je vis l'enfer noir dans la cavité du cœur,
minute où le silence se couvre d'un voile tremblant.
Un visage sortit du mur blanchi à la chaux,
visage d'adolescent, beauté mourante d'une race
qui retourne à l'origine dans le secret des pierres.
Le froid de la lune posa sur mes tempes un linceul
et les pas des ombres, comme un son effacé,
s'effacèrent à leur tour sur les marches ruinées,
laissant dans le petit jardin
la trace rose d'une ronde oubliée.
Muet, j'étais assis, seul dans l'auberge désertée,
sous les poutres de bois où s'accrochent les fumées
noires,
et devant moi, un verre de vin que je ne buvais pas,
tandis qu'un cadavre rayonnait, penché sur l'obscur.

À mes pieds gisait un agneau, sans cri, sans chaleur,
et dans ce bleu de pourriture, surgit, pâle,
la figure défunte de ma sœur aux lèvres en sang.

Sa bouche parla, ce fut un cri :

« Déchire, ô noire épine ! »

Et mes bras d'argent résonnaient encore
des orages terribles qu'ils avaient contenus.

Du sang coulait, pur et lunaire, de mes pas endormis,
fleurissant les sentiers que le rat traverse en hurlant,
dans la nuit soulevée comme une terre sacrifiée.

« Que le feu prenne aux étoiles de mes sourcils
et que le cœur s'éveille, tambour dans le silence »,
disait-elle encore et alors entra dans la maison
une ombre rouge, brandissant une épée flamboyante,
qui s'échappa, front couvert de neige.

Ô mort, si amère,
qui frappe sans dire, et s'enfuit comme un voleur.

Une voix s'est levée, lourde et rauque,
non du monde mais d'un gouffre au fond de mes
entrailles.

Dans la nuit épaisse des bois, j'ai lâché la bride
d'un cheval déchiré par la panique, ses yeux
étaient des braises, creusés par la démence.

Les ombres des ormes me sont tombées dessus
comme des corps sans nom dans un songe d'oubli.

J'ai entendu rire la source, un rire glacé,
et la nuit m'a mordu les mains d'un froid d'outre-monde
lorsque, chasseur sans sommeil, j'ai levé
un animal pâle, né du givre et du vent.

Et là, dans une prison de pierre sans écho,
mon visage s'est défait, s'est dissous sans retour,
plus rien que la forme d'un silence effondré.

Une goutte rouge, brûlante comme une étoile,
a glissé dans mon verre,

le vin du solitaire s'est teint d'un goût plus dur
que celui des plantes du sommeil.

Un nuage est tombé sur mon front,
non de pluie, mais d'ombres,
des larmes, presque pures, venues d'ailes arrachées
se sont posées sur mes paupières.

Et du flanc fragile de celle qui fut ma sœur,
une source s'est ouverte,
argent vive, brûlure lente,
et c'est une pluie de feu
qui s'est mise à tomber sur mon corps sans abri.

Je veux marcher en silence à la lisière du bois,
là où mes mains coupables ont laissé sombrer
le soleil fauve d'un jour sans pardon.

Un étranger se dresse sur la colline du soir,
levant les yeux en larmes vers la ville figée,
faite de pierre et d'absence.

Un animal blessé reste là,
immobile dans le souffle ancien du sureau.

La tête lasse s'incline, attentive au crépuscule,
aux pas qui hésitent derrière un nuage bleu
glissant lentement sur la pente des astres graves.

Des jeunes pousses l'accompagnent sans un mot,
et le chevreuil timide suit le sentier de mousse,
habité d'un silence ancien.

Les cabanes sont closes
et dans l'apaisement noir du vent
la rivière lance sa plainte bleue,
angoissée, sourde, infinie.

Mais quand je descendis les marches de roc sombre,
la folie m'empoigna et j'appelai la nuit.

Courbé sur l'eau muette, mes doigts d'argent tremblaient
et je vis que mon propre visage s'était enfui.

Une voix blanche me parla, calme et tranchante :
« Éteins-toi », dit-elle, dans un souffle d'abîme.

Alors se leva, fragile, l'ombre d'un enfant
qui me fixa longtemps de ses yeux de cristal,
si claire qu'en pleurant je tombai sous les arbres,
sous le grand ciel tendu de silence étoilé.

Marche sans répit sur les pierres d'un désert,
loin des hameaux du soir et des bêtes rentrées,
le soleil décline au loin dans une prairie de verre,
paissant l'ultime clarté comme un dieu sans mémoire.

Un chant brut s'élève, sauvage et désolé,
le cri mourant d'un oiseau dans un silence bleu.

Mais toi, tu t'approches, discrète dans la nuit,
alors que je veillais, couché sur la colline,
ou délirais, frappé par les vents de l'orage.

Une brume plus noire encore monte à ma tête,
et des éclairs mauvais traversent mon esprit.

Tes mains, dans la pénombre, ouvrent ma poitrine,
et je n'ai plus de souffle, ni mot pour résister.

Je marchais à pas lents dans un jardin du soir,
et le mal, sous sa forme obscure, s'était enfui.

Un silence de fleurs me prit dans son vertige,
et je traversais, sur une barque de bois,
le miroir apaisé d'un étang endormi.

Une paix douce vint toucher mon front glacé,
j'étais couché, muet, sous les vieux saules tordus,
et tout en haut, le ciel bleu veillait sur mes songes,
parsemé d'étoiles comme un souffle d'enfance.

Et dans ce regard figé par une mort lente,
la peur disparut, avec elle la douleur.

Alors s'éleva, dans la nuit claire et profonde,
l'ombre bleue d'un enfant, brillante et silencieuse,
et son chant léger s'éleva dans les feuillages,
et dans l'air, sur des ailes blanches de clair de lune,
le visage apaisé de la sœur apparut.

Sur des degrés d'épines je marchais sans un bruit,
les semelles d'argent usées par les descentes,

et j'entrai, sans fracas, dans la chambre blanchie,

où brûlait une flamme au silence figé.

Là, je cachai mon front au creux des draps pourpres,

comme pour effacer ce qui tremblait en moi.

Mais la terre, soudain, s'ouvrit dans un sursaut

et rendit un enfant aux contours d'autre monde,

blême lune d'argile au regard sans défense

qui naquit de mon ombre, roula dans la poussière,

bras rompus, emporté par la pente de pierres,

semblable à une neige qu'un vent noir disloque.

LE JARDIN DE LA SŒUR

Au jardin de la sœur, tout s'est figé dans l'attente,

une paix indéchiffrable y couvre les buissons sombres ;

des fleurs en retard, rouges et bleues, s'inclinent sans

bruit,

comme si la lumière, lasse, avait refusé de mourir.

La terre s'est tue. Même le vent s'est dérobé.
Son pas ne fait plus d'ombre, il est devenu blanc,
comme lavé par l'oubli, ou rendu à l'éther.
Une branche frémît, un oiseau, un merle, s'égare :
son cri s'échappe tard dans la trame du soir,
sans écho, sans réponse, comme une note orpheline.
Le jardin ne répond plus. Il se referme en lui-même.
Et dans cette clôture, douce comme une fin
où les choses renoncent à être vues,
un silence ancien murmure quelque chose d'inaltérable.
Au jardin de la sœur, tout s'est figé dans l'attente.
Un ange est devenu.

LE PAIN DE PIERRE

Le matin se lève avec la lourdeur d'un four éteint depuis
des siècles,
La ville étire ses façades lépreuses comme des plaies mal
refermées,
Dans les ruelles, le vent retourne la poussière comme un

vieux levain mort,

Les pas résonnent creux sur les pavés, on dirait des bols

renversés,

Des fenêtres, des silhouettes regardent sans vraiment voir

le jour,

Leurs yeux portent la couleur grise des murs où rien ne

s'inscrit,

Sur les rebords, une maigre plante jaunit dans un pot

brisé,

Un chien fouille les déchets, mâche un sac, recraché

comme un os vide,

Dans l'air froid monte une odeur de cendres et de soupe

absente,

Et le jour commence, sans promesse, avec dans la bouche

un goût de pierre.

Dans les maisons, les tables sont nues comme des autels

désertés,

Une assiette blanche attend, immobile, comme un visage

sans traits,
Les mains se posent dessus, paumes ouvertes, en geste de
prière,
Mais aucun miracle ne tombe, pas même la miette d'un
ancien festin,
Le bois craque doucement sous les coudes des enfants
silencieux,
Leur ventre parle à leur place, langue muette qui gronde
dans l'ombre,
La mère tourne autour de la table comme un astre sans
lumière,
Ses doigts tracent des cercles sur le vernis, comme pour y
réveiller un pain,
Une chanson lui monte aux lèvres mais la voix se brise
dans la gorge,
Et ne reste qu'un souffle lourd, un soupir qui sent la farine
perdue.

Dans la chambre du fond, un vieil homme compte les
fissures du plafond,

Il y trouve des routes, des rivières, des visages, des croix,
des blessures,

Chaque ligne semble mener à un fournil disparu au fond
de sa mémoire,

Où il portait sur son épaule de lourds sacs de blé doré par
le soleil,

Il entend le bruit des pelles, le choc des pains sur les
planches chaudes,

Les voix rieuses des apprentis, la vapeur douce montant
des miches,

Mais au bord de ce souvenir se tient un mur glacial, sans
porte,

Les sacs de blé s'émiettent en poussière, le four s'emplit
de pierres,

Un enfant frappe au carreau de ce rêve et ses doigts
traversent la nuit,

Le vieil homme se réveille, les mains vides, la bouche
pleine d'un goût de cendre.

Dans l'atelier au coin de la rue, un tailleur de pierre se
remet au travail,

Sa masse s'abat sur le bloc avec la lenteur d'un cœur
fatigué,

Chaque éclat qui saute ressemble à une tranche de pain
durcie par l'hiver,

Des miettes blanches roulent au sol comme un repas
renversé,

Il caresse la surface rugueuse avec la nostalgie d'un
boulanger déchu,

Ses doigts connaissent les reliefs du monde mieux que les
prières des prêtres,

Sous la poussière, il devine des visages, des mains, des
lèvres entrouvertes,

Il sculpte sans modèle, guidé par la faim de quelque chose
d'innommé,

Un jour il rêva de transformer la pierre en pain pour les
foules faméliques,

Désormais il ne peut qu'offrir au monde des statues
muettes qui regardent ailleurs.

Sur la place, un enfant tient dans ses mains un caillou poli
par la rivière,

Il le serre comme d'autres serrent la chaleur d'un morceau
de pain frais,

Ses dents effleurent la surface froide, un jeu qui devient
vite supplice,

Il voudrait mordre, rompre, partager, mais la matière ne
cède pas,

Autour de lui, les pigeons picorent des miettes invisibles
sur les dalles,

Ils avancent en hochant la tête, prophètes d'un festin que
nul ne voit,

L'enfant les suit du regard comme on suit un cortège de
promesses,

Dans son ventre, un vide noir tourne comme un tourbillon
sans rives,

Il ferme les yeux et imagine un pain qui saignerait de
lumière,

Mais lorsqu'il les ouvre, ne demeure qu'un caillou lourd,
inentamable, dans ses mains.

Le soir, dans une cuisine sombre, on coupe le silence en
fines tranches,

Les couteaux glissent sur la planche où ne reste plus rien à
découper,

Le sel dort au fond du pot, inutilisé, comme une parole
jamais dite,

Sur les étagères, des bocaux vides alignent leurs bouches
transparentes,

Ils ressemblent à une assemblée de têtes décapitées qui
continuent de voir,

Les chaises font le tour de la table, procession d'ombres
patientes,

Chacun prend place face à son assiette comme devant un miroir fermé,

On parle de tout et de rien pour recouvrir le bruit des ventres creux,

Les mots sonnent creux, se désagrègent, retombent en poussière de syllabes,

Et sur les lèvres se dépose, au lieu de pain, la fine pellicule d'un froid minéral.

Au fond de la vallée, les champs se souviennent d'anciennes moissons dorées,

Le vent passe sur les chaumes comme un peigne sur une chevelure morte,

Les épis, jadis lourds de grain, ne sont plus que tiges cassantes, sans graines,

Le sol craque sous le pas comme une croûte ancienne que l'on brise,

Dans la grange, les sacs de jute pendent comme des corps vidés de leur sang,

Les souris ont déserté, elles aussi, faute de grains à voler
dans l'obscurité,

La poussière danse dans un rai de lumière en forme de
colonne brisée,

Un homme s'accoude à la porte, regarde cette richesse
desséchée sans souffle,

Il murmure des chiffres, des dates, des noms, inventaire
d'une famine annoncée,

Et sa voix se perd dans le silence, comme une graine
lancée dans le feu.

Sur les hauteurs, la neige a recouvert le monde d'une
farine glacée,

Les toits, les arbres, les pierres semblent ensevelis sous un
blanc mensonge,

Aucune odeur de four chaud ne monte de cette
boulangerie immobile,

Les cheminées fument à peine, exhalant un souffle de
fatigue et de peur,

Sous la neige, un vieux four s'ouvre comme une bouche
édentée,
On y a brûlé autrefois le bois des forêts et les heures de la
jeunesse,
Il ne reste que des briques fendillées, rouge sombre,
veinées de suie,
Là où devait croître la douceur du pain, c'est la dureté qui
s'est installée,
Les enfants jouent à lancer des boules de neige contre la
voûte éteinte,
Ignorant que sous leurs cris, un silence de pierre rumine
une ancienne promesse.

Parfois surgit au détour d'un rêve l'image d'une table
splendide,
Des corbeilles s'y dressent, débordantes de pains encore
tièdes,
Leur croûte craque au moindre contact comme une peau
heureuse,

La mie s'ouvre en alvéoles lumineuses où respire un soleil intérieur,

Un parfum rond envahit l'air, dissout la tristesse et les souvenirs gris,

Des mains se tendent de tous côtés, sans rivalité, sans honte, sans hâte,

Chacun rompt la miche et en offre des morceaux aux visages inconnus,

Nul ne compte ce qu'il reçoit ni ce qu'il donne, la mesure est abolie,

Mais quand le rêveur avance sa main pour saisir enfin ce pain vivant,

Il se réveille les doigts serrés sur le vide, et le goût amer de la pierre revient.

Dans l'église, les vitraux projettent des miettes de lumière colorée,

Elles tombent sur les bancs comme une pluie de hosties inutiles,

Le prêtre élève entre ses doigts un pain sans poids aux
contours sacrés,

Ses lèvres récitent des phrases usées, rites échoués sur
une rive déserte,

Dans les rangs, des yeux creusés par la faim suivent ce
geste avec lenteur,

Ils ne voient pas Dieu, seulement une forme blanche
inaccessible,

L'odeur d'encens couvre à peine celle des vêtements
humides et du froid,

On parle de corps livré, de sang donné, de repas secret et
infini,

Mais quand la foule sort, reprise par le vent glacé de la
place vide,

Elle porte encore dans la bouche le goût tenace d'un
monde sans nourriture.

Au-dessus des toits, le ciel tourne comme un four céleste
éteint,

Les nuages gris s'y rassemblent en pains sombres jamais cuits,

Une lune mince, semblable à une tranche oubliée, glisse vers l'horizon,

Des oiseaux noirs tracent des croix tremblantes dans la farine du soir,

La nuit ne tombe pas, elle se dépose lentement comme une poussière lourde,

Recouvrant les corps, les maisons, les espoirs comme un voile de stéatite,

Dans les ruelles, les lanternes s'allument avec un feu pauvre et hésitant,

Elles découpent des morceaux de ténèbres que nul ne peut manger,

Les pas résonnent, plus lents, portant chacun le poids de plusieurs existences,

Et le sommeil s'annonce comme un refuge où l'on espère un pain d'ombre plus doux.

Les ouvriers rentrent des usines, mains noires, yeux cernés
de fumée,
Ils portent dans leurs paumes la poussière grise des
machines repues,
Le fer a mordu leurs doigts, gravé sa faim dans leurs
articulations,
Les vis, les engrenages, les courroies ont dévoré leurs
heures sans merci,
Leur salive a le goût de rouille et de café froid avalé dans
la hâte,
Sous leurs ongles, un mélange de graisse, de sang séché,
de copeaux,
Pour salaire, un paquet maigre, quelques billets froissés à
la fin du mois,
Et sur la table, au retour, un pain trop petit pour tant de
journées,
Il faut le trancher si finement que chaque tranche
ressemble à un mensonge,

Alors, dans leur regard, la pierre du monde se met à pousser comme une croûte.

Les mères, la nuit, se lèvent pour écouter respirer les enfants,

La faim a des sons particuliers dans le souffle des tout-petits,

C'est un froissement court, un soupir qui sort par la bouche entrouverte,

Les lèvres cherchent quelque chose même pendant le sommeil, obstinées,

La mère pose sa main sur le front chaud comme un four trop vite éteint,

Elle murmure des histoires où le pain abonde comme une pluie douce,

Des villages entiers y sont bâtis de brioches, de gâteaux, de tartes,

Les rivières y coulent en lait blanc et les arbres portent des fruits dorés,

Mais au matin, il ne reste que le mur gris, la fenêtre close,

la table nue,

Et sur la langue de l'enfant demeure une sécheresse qui
sait déjà son nom.

Parfois, dans l'escalier, un voisin pose sur une marche un
petit paquet,

Un morceau de pain racorni, enveloppé dans un papier
froissé,

Nul ne sait vraiment qui l'a laissé là, ni pour qui il devait
être,

C'est un geste furtif, fragile, comme un pardon qu'on
n'ose offrir en face,

Le paquet reste longtemps sur la pierre, hésitant, entre
plusieurs vies,

Chacun l'aperçoit en passant, s'arrête, feint de ne pas
l'avoir vu,

Car le prendre, c'est avouer sa faim au monde entier, se
reconnaître nu,

Le laisser, c'est refuser une grâce pauvre qui, pourtant,
tient par un fil,

Un jour, enfin, il disparaît, sans bruit, dans un pli de la
journée,

Et sur la marche, à sa place, nulle trace, si ce n'est une
tache sombre, indéchiffrable.

Les mots aussi deviennent un pain de pierre dans les
bouches nerveuses,

On les rumine longtemps sans parvenir à les avaler
vraiment,

Ils résistent, anguleux, blessent la langue à chaque
tentative de dire,

Les phrases se brisent en cailloux secs au fond de la gorge
serrée,

On ne sait plus comment prononcer le mot « vivre » sans
qu'il saigne,

Ni comment dire « aimer » sans qu'il se change en
poussière entre les dents,

Le langage, jadis moisson fertile, récolte de jours et de visages,

N'est plus qu'un champ calciné où gisent des lettres sombres, sans sève,

Pourtant, parfois, un silence se met à luire au creux de ce désert,

Comme si, derrière la pierre, une lente levée de lumière se prépareait.

Dans un coin reculé de la ville, un homme pétrit l'air avec ses mains,

Il n'a ni farine ni eau, ni levain ni table, seulement ce geste ancien,

Ses paumes tournent, pressent, plient, répliquent un temps révolu,

Ses doigts dessinent dans le vide la forme d'un pain qui n'existe pas,

Il parle tout seul à cette pâte invisible, comme à une créature fragile,

Lui confie ses peurs, ses regrets, ses colères, ses rires
défaits,

Il façonne un pain de souvenirs, de visages, de voix
disparues,

Et le dépose, avec gravité, dans un four que nul ne voit
autour de lui,

Quand il ressort ses mains, elles tremblent comme après
une grande chaleur,

Et ses yeux brillent d'une faim plus vaste encore, qu'aucun
pain ne pourrait rassasier.

Dans les faubourgs, on bâtit des maisons avec des briques
trop légères,

Le ciment ne tient pas, la pluie traverse les murs comme
une phrase mal dite,

Les habitants y vivent comme dans des corps mal
assemblés, toujours branlants,
Leurs pas résonnent dans l'escalier comme des appels
sans destinataire,

Chaque étage est une miche incomplète, trouée, friable,
prête à se fendre,

Aux fenêtres, des rideaux trop fins tremblent au moindre
souffle de vent,

On sent que tout cela pourrait tomber comme un pain
raté qui s'affaisse,

Qu'au-dessous des fondations, le sol lui-même cherche
une autre place,

Les enfants jouent pourtant entre ces murs incertains,
rient sans mesure,

Ils ignorent qu'ils habitent un pain de pierre, en équilibre
sur un gouffre.

Il y a, dans certains regards, une blancheur qui rappelle la
mie absente,

Une lumière qui aurait voulu s'ouvrir mais s'est solidifiée
en dedans,

Ces yeux-là ne réclament rien, ils se contentent de suivre
le jour,

Comme on suit un cortège lointain dont on ne fera jamais partie,

Ils ont connu l'humiliation des lignes interminables devant les distributions,

La honte de tendre la main, d'attraper un sac maigre sous tant de témoins,

Ils ont appris à marcher vite, tête basse, saisissant l'essentiel sans un mot,

À rentrer chez eux avec ce peu, gardien funèbre d'un trésor dérisoire,

Parfois, une larme monte mais se durcit avant de rouler sur la joue,

Et l'on dirait une petite pierre claire qui se coince dans les cils et ne tombe pas.

La nuit, dans certains rêves, le monde entier devient pain et se fracture,

Les rues se rompent en tranches épaisses qui s'éloignent lentement,

Les maisons se fendent en croûtes dures, se détachent de
leurs fondations,

Les collines se délient comme une pâte mal pétrie qui
s'effrite,

Un gouffre apparaît au milieu de la place, bouche
immense sans palais,

Il avale les gestes, les voix, les souvenirs, les petites
habitudes,

Chacun tente de retenir un morceau de ce monde friable
entre ses doigts,

Mais la matière se change en poudre grise et s'échappe
comme de la fumée,

Au réveil, on retrouve la même ville figée, les mêmes
pierres obstinées,

Et l'on se demande si ce n'est pas le rêve qui, finalement,
avait faim de nous.

Un jour, peut-être, on brisera la croûte de ce pain de
pierre en plein midi,

Non pas avec des armes ni des cris, mais avec une
patience inouïe,

À force de frotter la surface avec des mains nues, malgré
les blessures,

À force de rester là, devant la dureté du monde, sans fuir,
sans mentir,

Une mince fissure apparaîtra, presque invisible, dans le
grain figé,

Elle laissera passer un souffle chaud, un fil d'air venu d'on
ne sait où,

De cette faille, une odeur inconnue pourrait s'élever,
tremblante, hésitante,

Quelque chose qui rappelle à la fois la terre, la pluie, la
peau, le feu,

Alors ceux qui ont faim depuis toujours se reconnaîtront
dans ce parfum,

Et sauront qu'au cœur de la pierre dort encore un levain
que rien n'a pu tuer.

Il faudra, pour le réveiller, plus que des machines et des calculs,

Plus que des plans de secours, des programmes, des chiffres, des bilans,

Car la faim dont il s'agit dépasse le ventre et ses douleurs nocturnes,

Elle habite l'âme comme un hiver ancien dont nul printemps n'est venu,

On a cru la combler avec des objets, des écrans, des promesses rapides,

On lui a jeté des divertissements comme on jette des os à des chiens,

Mais cette faim-là ronge les fondations mêmes des jours ordinaires,

Elle se tient dans le silence qui suit les rires trop forts, trop précipités,

C'est devant elle que le pain de pierre se dresse comme un dieu hostile,

Et c'est pourtant en traversant son refus que naîtra, peut-être, un autre pain.

Un vieil ouvrier, assis sur un banc, regarde ses mains tremblantes,

Elles ressemblent à deux pierres fatiguées, veinées de cicatrices,

Elles ont porté des sacs, poussé des wagons, serré des outils tranchants,

Elles ont tenu des enfants, des amours, des morts, des pièces de monnaie,

Elles se souviennent de chaque jour où le pain manquait juste un peu,

De chaque soir où il fallait ruser pour nourrir une bouche de plus,

Il ne parle pas, il compte, à sa manière, les pains qu'il n'a pas pu donner,

Les repas qu'il n'a pas partagés, les tables qu'il n'a pas pu rendre pleines,

Sur la place, une statue de pierre le regarde d'un air figé,
indifférent,

Et il sourit amèrement, pensant que le monde a fait de lui
son boulanger inutile.

Pourtant, dans un recoin de la ville, une odeur inattendue
surgit parfois,

Une odeur simple, obscure, mélange de feu, de farine et
de patience,

Elle s'échappe d'une cour intérieure où un four de fortune
a été monté,

Quelques planches, des briques récupérées, un toit de tôle
branlante,

Autour, des gens se rassemblent, sans affiliation, sans
mots d'ordre précis,

Ils apportent ce qu'ils peuvent, un peu de farine, d'huile,
de sel, de temps,

On pétrit là, ensemble, dans un geste maladroit mais
obstiné,

La pâte colle aux doigts, se déchire, se reforme, gonfle,
respire,

Le premier pain qui sort est brûlé, mal cuit, tordu, presque
immangeable,

Et pourtant, lorsqu'ils le rompent, un rire nouveau se lève,
fragile mais réel.

Alors le pain de pierre, dans sa hauteur glacée, commence
à se fissurer,

Non parce qu'on l'attaque frontalement, mais parce qu'on
l'oublie un peu,

On tourne le dos à sa majesté muette pour chercher un
autre foyer,

Une chaleur naît dans les corps, dans les voix, dans les
gestes maladroits,

On partage des miettes, on s'excuse, on recommence, on
apprend,

Le monde ne change pas, les usines fument, les vitrines
brillent,

Les ventres, certains soirs, grondent encore comme des tonnerres lointains,

Mais quelque chose, dans l'air, s'est délié, plus léger, plus respirable,

Comme si, au-delà de la pierre, une autre matière attendait d'être nommée,

Et qu'en la nommant ensemble, on commençait tout juste à la faire lever.

Pourtant, la tentation demeure de revenir à la pierre, rassurante dans son refus,

Elle ne promet rien, ne déçoit pas, elle reste là, massive, indestructible,

On peut s'y briser les dents, la maudire, la vénérer, s'y épuiser,

Elle nous donne une raison de haïr le monde sans nuance ni tremblement,

Mais ceux qui ont goûté, ne fût-ce qu'une fois, à ce pain mal cuit de la cour,

Savent qu'il y a, dans l'imperfection, une chaleur que la pierre ignore,

Qu'il vaut mieux un pain tordu, partagé dans le froid, que mille statues parfaites,

Qu'il vaut mieux un mot balbutié, risqué, que le silence poli des monuments,

Ils portent en eux cette mémoire comme un levain secret, indestructible,

Et s'avancent dans la nuit, la faim au ventre, mais les mains encore prêtes à pétrir.

Ainsi le monde oscille entre la pierre et le pain, entre la faim et la partage,

Les jours passent, lourds parfois, traversés d'éclats, de gestes infimes,

Rien n'est résolu, la misère persiste, la dureté demeure, tenace,

Et pourtant, dans certains regards, on voit une autre lumière circuler,

Quelque chose qui ne vient ni des vitrines ni des autels ni
des discours,

Un feu discret, obstiné, qui ne se laisse capturer par
aucune forme,

Il traverse les corps comme un murmure de levain dans
une nuit profonde,

Il dit que nous sommes faits pour plus que ce pain de
pierre imposé,

Que notre faim est une parole encore inentendue, prête à
se lever,

Et qu'au cœur même de la tragédie, une pâte invisible
attend notre souffle.

LES MAUDITS

Ils marchent dans la ville comme des silhouettes que
personne ne nomme,

Leurs pas glissent à la lisière du jour, toujours un peu
derrière la lumière,

Les vitrines reflètent leur ombre mais jamais leurs visages

véritables,
On dirait qu'ils portent sur le dos une nuit trop lourde
pour un seul corps,
Le vent les effleure sans les reconnaître, comme s'ils
n'avaient pas d'odeur,
Leurs mains restent ouvertes, non pour quémander, mais
pour ne rien perdre,
Car le monde leur a déjà pris ce qu'il pouvait, sans
scrupule, sans regard,
Ils avancent avec l'élégance secrète de ceux qui ont tout
traversé,
Et dans leur silence vibre un fil d'or ancien, tendu à
rompre, mais vivant,
Seuls les enfants les voient parfois, et détournent les yeux,
sans savoir pourquoi.
Ils habitent les marges où les cartes s'effacent sous la
pluie,
Là où les rues changent de nom sans prévenir, par

lassitude ou par peur,

Ils dorment dans des chambres de fortune où l'air sent la
tôle et la cendre,

Dans des abris de planches mal clouées qui grincent
comme des prières ratées,

Le froid les enveloppe comme une mère impatiente qui les
aurait reniés,

Pourtant ils ne tremblent pas, ou si peu, de cette
immobilité magnifique

Qu'on voit parfois chez les arbres qui refusent de plier
sous l'orage,

Ils parlent bas, comme s'ils craignaient de réveiller
quelque chose en eux,

Un reste de douceur, peut-être, ou un feu mal éteint dans
la poitrine,

Et leurs paroles ont le goût d'une neige ancienne fondues
dans la bouche.

On dit qu'ils portent un malheur que nul prêtre ne
voudrait bénir,

Une marque invisible que les regards perçoivent sans la
comprendre,

Un nœud dans la gorge de la nuit, un éclat de verre dans
la pensée,

Un souvenir d'avant la mémoire, qui brûle encore comme
un charbon vif,

Ils ne parlent pas de ce qu'ils ont perdu, ni de ce qui leur a
été volé,

Ils savent que le monde n'écoute que ceux qui crient assez
fort,

Eux avancent en silence, avec une dignité plus haute que
les clochers,

Leurs gestes sont lents, précis, taillés dans une patience
inhumaine,

On dirait qu'ils préservent en eux une flamme que rien n'a
pu souffler,

Une flamme sombre, presque noire, mais intacte, et droite
comme une colonne.

Dans les tavernes nocturnes, on raconte qu'ils voient ce
que d'autres fuient,

Qu'ils entendent les voix qui murmurent derrière les
façades mortes,

Qu'ils connaissent le langage des murs humides et des
fenêtres fermées,

Le craquement des poutres qui se souviennent des
anciens cris,

Le chant monotone des canalisations où glisse la rumeur
des vivants,

Ils savent que la ville respire encore dans ses recoins les
plus obscurs,

Où les pas résonnent comme des aveux qu'on aurait
laissés tomber,

Ils marchent là où personne ne marche, sans crainte et
sans détour,

Et parfois, sur leur passage, un chien errant se met à pleurer doucement,

Comme si leur ombre portait un reste de lumière impossible à supporter.

Certains disent qu'ils ont aimé trop fort une fois, et que cela suffit,

Qu'un visage les a traversés comme une lame de lumière trop vive,

Que le monde s'est replié autour d'eux en un nœud de douleur serrée,

Et qu'ils ont dû apprendre à vivre avec une absence plus lourde que la chair,

Leur cœur n'est pas brisé : il est devenu une pierre chaude, fissurée,

Une pierre qui retient une chaleur si ancienne qu'on n'ose l'approcher,

Le soir, ils s'assoient sur des marches et regardent les passants pressés,

Ils sourient parfois, un sourire mince, presque tendre,
presque invisible,
Comme s'ils reconnaissaient dans chaque visage une
cicatrice commune,
Et ce sourire seul suffirait à sauver une vie, si quelqu'un
savait le voir.

On les croit pauvres, mais ils portent en eux une richesse
introuvable,

Une mémoire que le monde moderne a oubliée dans ses
miroirs rapides,

Ils se souviennent des saisons qui parlaient encore avec
des voix lentes,

Des ruisseaux qui savaient garder les secrets des morts
sans les trahir,

Des arbres qui se penchaient vers les maisons pour
écouter les nuits humaines,

Ils ont vu les villes se vider de leurs ombres pour n'offrir
que des reflets,

Et ils savent que la pauvreté véritable n'est pas celle du ventre mais du souffle,

La pauvreté qui réduit le cœur à un simple moteur parmi d'autres,

Ils refusent cette misère sourde qui envahit les rues éclairées,

Et gardent en eux un espace où nul mensonge ne peut se loger.

Les maudits sont ceux qui ont trop entendu le cri du monde,

Ce cri qui se glisse sous le bruit des machines et des écrans,

Ce cri qui ronge les murs, les rêves, les amours, les certitudes,

Ils l'ont écouté sans détourner le regard, sans refermer la porte,

Et ce cri les a marqués au fer rouge, à l'intérieur de la poitrine,

Là où même les médecins ne savent plus distinguer la
douleur du souffle,
Ils portent cette clamour comme d'autres porteraient un
enfant mourant,
Avec un soin étrange, une douceur presque maternelle,
Comme si ce cri devait être accompagné jusqu'au bout,
coûte que coûte,
Car il appartient au monde autant qu'à eux-mêmes,
indissociablement.
Parfois, ils disparaissent plusieurs jours, comme s'ils se
dissolvaient,
On croit alors qu'ils ont quitté la ville, que leur ombre s'est
tue,
Mais ils reviennent toujours, à pas légers, comme des
revenants tranquilles,
Avec sur leurs épaules une poussière qu'on ne voit nulle
part ailleurs,
La poussière des chemins que personne n'ose parcourir en

plein jour,
Des lieux où le monde perd son masque et montre son visage nu,
Ils ne parlent pas de ce qu'ils y ont vu, car cela ne se dit pas,
Cela se porte, comme une pierre chaude qu'on garde dans la paume,
Une pierre qui brûle lentement la chair sans l'abîmer vraiment,
Et cette brûlure là, seule, leur donne leur étrange beauté.
On les accuse parfois d'indifférence ou de mélancolie excessive,
Mais ceux qui disent cela n'ont jamais goûté à l'amertume des longues veilles,
Ils ignorent que certaines blessures ne cicatrisent qu'en s'ouvrant encore,
Qu'il faut parfois creuser la nuit pour y dénicher un fil de lumière,

Qu'on ne survit pas à la vie en fermant les yeux mais en les ouvrant trop,

Les maudits ne se cachent pas du monde, ils le voient de face, sans fard,

Ils accueillent les colères, les chutes, les déchirures comme des vérités,

Et leur regard, même brisé, tient debout devant l'abîme, immobile,

On ne comprend leur force qu'en restant longtemps près d'eux, sans parler,

Et en apprenant à respirer dans leur silence, plus vaste que le ciel.

Leur solitude n'est pas un désert mais un territoire sans carte,

Une contrée où les voix des morts marchent encore à pas feutrés,

Où les souvenirs se tiennent par la main comme des enfants sauvés du naufrage,

Où les regrets deviennent des animaux nocturnes qui
veillent sans bruit,

Ils vivent dans cette région intérieure comme dans une
maison brûlée,

Reconnaissant les pièces sans que rien ne subsiste des
murs,

Ils avancent entre les cendres comme on avance entre les
phrases d'un poème,

Avec précaution, avec amour, avec cette peur douce de
trébucher,

Et chaque pas qu'ils font est une victoire arrachée à la
nuit,

Une victoire que personne ne voit mais qui les maintient
debout.

Il y a dans leurs gestes une lenteur qui n'appartient qu'aux
survivants,

Une façon de tendre la main qui invite à ne pas fuir trop
vite,

Une manière de regarder les blessures d'autrui sans effroi
ni pitié,

Comme si ces blessures étaient des sœurs des leurs, nées
du même monde,

Ils savent toucher sans peser, sans envahir, sans prendre,
sans juger,

Ce don rare les rend précieux, même si nul ne veut
l'admettre,

Car il rappelle à chacun qu'il existe une douceur au-delà
du tumulte,

Une douceur tenace, têtue, comme un fil de miel dans la
cendre,

Et que cette douceur seule pourrait encore sauver
quelque chose,

Si nous avions le courage de l'accueillir au centre de notre
vie.

Les maudits ne se reconnaissent pas entre eux, ils se
devinent,

Par une inclinaison du regard, un tremblement de la voix,
Par une fatigue ancienne qui coule comme de l'encre dans
le souffle,
Par une façon de s'asseoir, légèrement penchés, comme
sur un bord,
Un bord qui pourrait être celui du monde ou celui de leur
propre nuit,
Ils se saluent d'un signe infime que personne d'autre ne
comprend,
Un signe qui dit : « Je sais » sans rien révéler du secret
partagé,
Et dans cet échange silencieux circule une fraternité grave,
Une fraternité née de l'épreuve, du renoncement, de
l'étrange beauté,
Et du fait d'avoir aimé la vie assez fort pour en supporter
la chute.
Leur malédiction n'est pas divine : elle vient du monde lui-même,

D'un monde qui pèse trop lourd sur ceux qui voient trop
clair,

Qui entendent les failles sous la surface brillante des
heures,

Qui perçoivent les mensonges dans les gestes trop larges,
Les promesses creuses dans les fêtes où tout scintille
faussement,

Ils auraient pu tourner le dos, se fermer, se blinder,
Mais quelque chose en eux reste ouvert, malgré la
douleur,

Une porte entrouverte sur un souffle, un rire, une
détresse,

Cette ouverture est leur force et leur perdition,
indissolublement,

Et c'est elle qui fait d'eux les plus humains des vivants.

Ils ne cherchent pas de salut ni de consolation
surnaturelle,

Ils savent que la vie ne sauve pas, elle traverse, elle

entaille,
Elle laisse des marques qui deviennent des chemins
intérieurs,
Des chemins qui mènent parfois à des clairières de paix
muette,
Parfois à des ravins où la nuit s'effondre sans témoin,
Ils marchent ces chemins sans carte, avec une endurance
tranquille,
Sans illusion, sans haine, sans désir de revanche,
Seulement avec ce souffle obstiné qui refuse de
s'éteindre,
Et cette certitude fragile que même les pierres peuvent
écouter,
Si on parle assez bas, assez doucement, assez longtemps.
Dans leur regard se tient un pays entier de neige noire,
Un pays où les maisons sont faites de souvenirs gelés,
Où les rues s'ouvrent sur des places désertes hantées de
voix,

Où les arbres, même morts, gardent un mouvement de compassion,

Ils portent ce pays en eux comme une carte originaire,

Et parfois, dans un geste, on voit ce paysage surgir,

Une main posée sur une rambarde, un soupir long comme une chute,

Un silence soudain où résonne le pas d'un souvenir,

Alors on comprend que les maudits ne sont pas à plaindre,

Ils sont les gardiens d'un monde que nous avons oublié de voir.

La nuit, ils veillent tandis que les autres dorment sans rêve,

Ils errent dans les rues comme des fantômes qui refusent la paix,

Non par tourment, mais parce qu'ils guettent quelque chose,

Une lueur dans une fenêtre, un souffle au coin d'une ruelle,

Un geste d'inconnu prêt à tomber dans le gouffre du
désespoir,

Ils ne sont pas des anges, ils n'ont pas d'ailes, pas de
lumière,

Ils n'ont que leur fatigue et leur lucidité pour guider leurs
pas,

Mais cela suffit pour défaire parfois une nuit trop lourde,
Pour empêcher une chute, retenir une main, apaiser un
cri,

Et repartir dans l'obscurité, sans témoin, sans gratitude
attendue.

Un jour, la ville se souviendra peut-être de leur passage,
Elle découvrira qu'ils ont sauvé plus de vies quaucun
médecin,

Plus de cœurs quaucun prêtre, plus de rêves quaucun
poète,

Non par miracle, mais par présence, par constance, par
vérité,

Ils auront vécu dans l'ombre en éclairant doucement les
lisières,

Ils auront touché les jours avec une précision millimétrée,
Offert des mots rares, pesés, coupants comme des lames
d'aube,

Ils auront appris à tant de visages le courage de se
regarder,

Ils auront murmuré, sans bruit, un sens que le monde
avait perdu,

Et leur héritage reposera dans la nuit comme une braise
lente.

Les maudits savent que le monde aime les récits éclatants,
Qu'il préfère les héros flamboyants aux vies silencieuses,
Qu'il oublie les gestes humbles, les veilles discrètes,

Les mains tendues dans le noir sans témoin pour les voir,
Mais ils ne réclament rien, car leur gloire est ailleurs,
Dans cette part secrète de l'humain où brûle un feu
discret,

Un feu qui refuse la violence, la haine, la démonstration,
Ils nourrissent ce feu avec leurs propres blessures,
Avec cette fatigue noble qui ouvre le cœur au plus fragile,
Et maintient ouverte une brèche où le monde peut
respirer.

Quand ils disparaîtront, personne ne saura où ils sont
allés,
Leur absence sera un pli dans la lumière, un manque dans
l'air,

Un silence plus lourd que la nuit, plus doux que la
mémoire,

Les rues sembleront plus étroites sans leur pas mesuré,
Les maisons plus froides sans leur regard qui réchauffait,
Dans certains cafés, un siège restera vacant longtemps,
Comme si leur ombre hésitait encore à s'asseoir,
Les chiens errants renifleront le sol, inconsolables,
Et les enfants demanderont pourquoi les soirs sont plus
durs,

Sans savoir qu'ils pleurent ceux qui les protégeaient sans se montrer.

On ne grava pas leurs noms sur des pierres polies,

On ne récitera pas leurs exploits dans des cérémonies,

Ils n'auront ni statues ni plaques sur les murs des écoles,

Leur trace sera celle du vent qui passe entre les feuilles,

Du pas léger qui évite une flaque pour ne pas éclabousser,

D'un regard qui se détourne pour laisser un cœur respirer,

D'un murmure nocturne qui apaise les tremblements du monde,

Ce sont les maudits, oui, mais d'une malédiction

lumineuse,

Car ils portent plus de nuit qu'un seul être ne devrait porter,

Et pourtant ils marchent, droits, dans la poussière du jour.

Leur beauté n'est pas de ce monde pressé qui ne sait plus voir,

Elle est faite de silences, de cicatrices, de neige fondu,

De gestes retenus, de sourires à demi ébauchés,
De cette façon de se tenir près des lieux qui s'effondrent,
Ils sont les derniers gardiens des failles du réel,
Ceux qui veillent lorsque tout vacille dans la nuit,
Ceux qui ramassent, dans les décombres, un souffle
encore tiède,
Et le portent avec précaution vers l'aube la plus humble,
Ils sont les maudits parce qu'ils portent la nuit du monde,
Mais ils sont bénis par leur endurance silencieuse.
Il faudrait parfois les suivre, marcher dans leurs pas lents,
Apprendre à regarder le monde sans les artifices du
confort,
Apprendre à écouter les voix qui tremblent derrière les
rires,
À ressentir sous la peau des autres la neige de leurs veilles,
Eux ne demandent rien, mais enseignent tout par leur
présence,
Une manière d'habiter la Terre sans la posséder,

Un art de traverser la douleur sans la multiplier,
Une façon d'aimer sans vouloir retenir ni corriger,
Ils sont une école secrète où l'âme apprend à respirer,
Avec lenteur, avec justesse, avec une noblesse grave.
Lorsque l'un d'eux s'arrête soudain pour regarder le ciel,
Il semble écouter quelque chose que personne n'entend,
Une note trop basse pour nos oreilles trop encombrées,
Une vibration d'origine qui traverse l'air depuis toujours,
Son visage alors se détend comme une page qu'on ouvre,
Et l'on perçoit en lui un enfant blessé mais intact,
Un enfant qui aurait vieilli sans perdre sa vérité,
Cet instant-là suffit pour comprendre tout leur mystère,
Ils ne sont pas maudits par un dieu : ils portent la beauté
nue,
Et la beauté nue est une brûlure que peu peuvent
supporter.
Ils disparaîtront, oui, mais leur passage restera dans la
pierre,

Dans la texture des rues, dans le vent qui frôle les façades,

Dans l'oubli même qui les recouvrira comme une neige

lente,

Dans chaque regard qu'ils auront éclairé d'une flamme

discrète,

Le monde, un jour, marchera sans eux et ne saura pas

pourquoi

Les nuits lui sembleront plus lourdes, les jours plus

rapides,

Pourquoi certaines douleurs feront plus mal qu'avant,

Pourquoi certains silences auront la forme d'un manque

ancien,

Ce sera leur héritage, invisible mais plus réel que les

monuments,

La preuve que les maudits étaient les veilleurs du monde.

Ainsi se referme le cercle de leur marche obstinée,

Ils auront traversé le monde comme des ombres ardentes,

Sans réclamer la moindre part de lumière ou d'éloge,

Ils auront aimé sans mesure, souffert sans éclat, veillé sans
bruit,

Et chaque pas qu'ils ont posé sur la terre aura laissé une
trace,

Non dans la mémoire des hommes, mais dans la
respiration du monde,

Dans ce souffle fragile qui unit les vivants aux vivants,

Ils auront maintenu ce souffle lorsque tout semblait
s'effondrer,

Et c'est pourquoi, malgré leur nom, malgré la nuit qu'ils
portent,

Les maudits sont les véritables gardiens de la lumière
invisible.

LE BUISSON D'ÉPINES.

Le buisson d'épines se tient au bord du champ comme un

animal immobile,

Son corps noueux garde la forme d'un cri qui n'a jamais

été poussé,

Les branches se tordent vers le ciel comme des doigts qui

n'atteignent rien,

Dans chacune dort une goutte de nuit, figée, prête à

mordre la lumière,

Les oiseaux le contournent avec une prudence ancienne,

presque religieuse,

Le vent lui-même baisse la voix lorsqu'il traverse cette

masse sombre,

Il y a dans ce fouillis de branches une rumeur de siècles

enterrés,

Une mémoire plus dure que la pierre, plus tenace que les

murs des villes,

On dirait que le monde a rassemblé là ses refus les plus

tranchants,

Et qu'il en a fait ce buisson où viennent se perdre les
gestes sans pardon.

Enfant, on nous disait : « N'approche pas, tu t'y déchireras
les mains »,

Alors notre désir allait droit vers cette interdiction aux
dents fines,

Nous tournions autour comme autour d'un feu que
personne n'ose nourrir,

Les épines brillaient au soleil comme de petites lames
trempées de ciel,

Il suffisait d'un faux pas pour sentir la brûlure d'un trait
invisible,

Une goutte de sang montait, ronde, parfaite, au bout du
doigt surpris,

Et le monde entier se concentrat soudain dans cette
rougeur minuscule,

Dans cette douleur nette qui faisait trembler la bouche et

le regard,

C'est là que nous avons appris, sans mots, ce qu'était la
frontière,

Un lieu qui vous appelle et vous renvoie, avec votre propre
sang pour signature.

Plus tard, un homme vient s'asseoir sur le banc qui fait
face au buisson,

Ses épaules penchent comme si un poids invisible lui tirait
le cœur,

Il regarde les branches sans les voir, ou plutôt il les voit
trop,

Chaque épine lui rappelle un nom, un visage, une parole
mal gardée,

Il tient une cigarette morte entre ses doigts tachés de
nicotine,

La fumée monte à peine, épaisse, hésitante, prisonnière
du froid,

Derrière lui, la ville respire par à-coups, halète sous les

néons,

Mais ici tout est arrêté, comme si le temps s'était assis

près de lui,

Le buisson d'épines et cet homme forment un couple que

la nuit connaît,

Deux silhouettes que le jour tolère sans les comprendre

vraiment.

Parfois, au creux du feuillage noir, apparaît une forme plus

pâle,

Un visage de jeune fille, presque effacé, comme vu à

travers l'eau,

Ses cheveux se mêlent aux branches, fil sombre parmi les

épines,

On ne sait si c'est une mémoire, un remords ou un simple

jeu de lumière,

Ses yeux suivent longtemps la courbe du banc, la courbe

du dos de l'homme,

Comme si un fil invisible reliait leurs deux détresses

silencieuses,

Elle ne parle pas, sa bouche reste close, cousue de fils

nocturnes,

Mais on sent qu'un mot, un seul, suffirait à faire saigner

tout le buisson,

Et qu'aucun langage humain ne supporte la charge de ce

mot-là,

Alors elle demeure là, prisonnière d'un regard qui ne se

dira jamais.

Le buisson d'épines aurait pu être un buisson ardent, signe

d'un dieu,

Mais nulle voix n'en sort, nul ordre, nul appel, nul visage

de flammes,

Il brûle autrement, d'un feu froid qui ne consomme rien,

n'éclaire rien,

Ses épines dessinent une couronne inverse, tombée sur la

terre déserte,

On y lit les restes d'un sacrifice sans autel et sans témoin,

Une passion obscure qui n'a trouvé ni croix ni parole pour la porter,

Ce n'est pas le ciel qui parle ici, mais la douleur des hommes entre eux,

Le buisson garde la trace des coups, des chutes, des silences trop longs,

Il est le livre fermé de toutes les passions sans pardon,

Un évangile de nuit écrit en lettres de sang coagulé.

On dit que chaque épine correspond à une faute non avouée,

Que le buisson pousse là où les secrets refusent de pourrir,

Que la terre, saturée de regrets, y fait jaillir ces pointes dures,

Afin de rejeter hors d'elle ce qu'elle ne peut plus absorber,

Dans ses entrelacs, on trouve des morceaux de tissus décolorés,

Des rubans d'anciens vêtements, des boutons sans

chemise ni manteau,
Des cheveux arrachés, des plumes, des fragments de
papier sans phrases,
Tout ce que le vent apporte lorsqu'il cherche un lieu pour
abandonner les restes,
Le buisson d'épines est un grenier de ruines intimes,
Un musée sans vitrines où s'accrochent les moindres
débris d'âme.
Parfois un oiseau s'y prend, surpris en plein vol maladroit,
Ses ailes se débattent, les plumes tombent comme une
neige nerveuse,
Le cri qu'il pousse ne ressemble à rien de ce que l'on
connaît,
Ce n'est ni peur ni colère, mais un mélange des deux et
d'autre chose encore,
On voit son corps se tendre, se tordre, chercher
l'ouverture introuvable,
Puis, épuisé, il se laisse pendre, minuscule crucifié de

hasard,

Souvent, au matin, il a disparu, emporté par la nuit ou les renards,

Ne restent que quelques plumes blanches prises dans les épines,

Comme si le buisson collectionnait les preuves de sa propre faim,

Et se paraît de ces reliques comme d'un manteau dérisoire.

Les amants parfois viennent jusqu'ici quand la ville se tait,

Ils cherchent un recoin où leurs corps puissent s'oublier un moment,

Le banc est trop exposé, alors ils s'adossent au buisson sombre,

Sans voir que leurs gestes s'y accrochent comme des feuilles à l'automne,

Une manche se déchire, une écharpe reste et pend, gardée par les épines,

Un rire éclate, mêlé de douleur, puis s'éteint dans l'ombre épaisse,

Le désir, en se frottant à ces branches, apprend la fragile densité des corps,

Il découvre que la caresse est soeur de la blessure et de la chute,

Et qu'aimer veut dire, parfois, accepter ces griffures sans nom,

Que la peau garde longtemps, comme une écriture que nul ne lira.

Au bord de la route, le buisson d'épines est une frontière sans drapeau,

Ceux qui ont tout perdu viennent s'y asseoir un instant avant d'entrer en ville,

Leurs sacs éventrés bâillent de fatigue au pied des branches tendues,

Ils regardent ce fouillis noir comme on regarde le visage d'un juge,

Y cherchant le verdict inscrit dans le dessin accidentel des rameaux,

Ils ne savent pas que le buisson ne promet rien, ne menace pas non plus,

Il se contente d'être là, compact, souverain, indifférent, Un miroir de leur propre dureté acquise au fil des traversées,

Alors ils se relèvent, remettent leurs chaussures épaisses, Et franchissent la lisière du monde avec ce regard que le retour n'adoucit pas.

Les soldats qui passèrent jadis laissèrent sur lui des lambeaux d'uniforme,

Des sangles, des morceaux de cuir, des ceinturons sans corps,

Le buisson d'épines devint alors un barbelé naturel, Complément sinistre des fils torsadés étendus entre les piquets,

Le vent s'y accrocha, rempli d'odeurs de poudre et de

peur,
Des cris vinrent s'y perdre, hachés par les branches,
méconnaissables,
Les saisons passèrent, la rouille rongea le métal,
Mais les épines demeurèrent, fraîches, aiguisées, toujours
prêtes,
Comme si la guerre, partie depuis longtemps, y avait laissé
sa respiration,
Un souffle de fer qui ne veut plus rendre la place à la
douceur.
Dans certaines familles, on parle d'un buisson ancien
planté près de la maison,
On dit qu'il a poussé à l'endroit exact d'une faute jamais
révélée,
Une trahison, un geste de lâcheté, une parole qui a détruit
un être,
Personne ne se souvient vraiment, mais la rumeur
persiste, tenace,

Les enfants jouent loin de là, comme d'eux-mêmes, ils s'en
écartent,

Les vieillards le regardent parfois avec un mélange de
respect et de peur,

Comme on regarde un tombeau dont on aurait perdu le
nom du mort,

Le buisson grandit doucement, occupant la mémoire qui
l'ignore,

Ses branches finissent par toucher la fenêtre de la
chambre la plus sombre,

Et, la nuit, on dirait qu'il frappe doucement à la vitre pour
qu'on le laisse entrer.

En ville aussi, au fond des terrains vagues, les buissons
d'épines prospèrent,

Ils poussent entre les pneus crevés, les bouteilles cassées,
les canettes vides,

Sur les gravats de maisons démolies pour un projet jamais
commencé,

Le béton fissuré leur sert de terre, la rouille de compost
silencieux,

Ici, les épines s'enroulent autour de vieux grillages
éventrés,

Poursuivant la logique du monde : séparer, barrer,
dissuader,

Les enfants des quartiers viennent y perdre leurs balles,
leurs cerfs-volants,

Ils s'y écorchent, rentrent chez eux avec des traits rouges
sur les bras,

Les mères sermonnent, les pères se taisent, les écrans
prennent la relève,

Et le buisson agrandit son royaume de griffures et de
choses jamais réparées.

Le langage lui-même est un buisson d'épines où l'on
s'agrippe en criant,

Chacun croit y trouver un passage, une clairière de sens,
une issue,

Mais plus on s'y débat, plus les mots se resserrent autour
de la bouche,
Ils s'accrochent aux lèvres, tirent, laissent des marques
invisibles,
On ressort de certaines conversations comme d'une haie
mal traversée,
Avec des lambeaux de soi accrochés à des phrases
malveillantes ou distraites,
Les promesses aussi sont des branches qui ne tiennent
pas,
Elles cèdent au premier poids sérieux, ne gardent que
l'empreinte de la main,
Le poète, lui, se perd volontairement dans ce fouillis
dangereux,
Cherchant la déchirure exacte qui pourrait enfin laisser
passer un peu de ciel.
La nuit, le buisson d'épines grandit encore, à l'abri des
yeux lassés,

Ses branches s'allongent d'un millimètre de silence à
chaque heure,

On dirait qu'il cherche à rejoindre quelque chose très
haut, très loin,

Une étoile qui hésite, un visage oublié, un mot qui n'a
jamais été dit,

Les épines pointent vers le ciel comme autant de
questions sans réponse,

Elles persistent, obstinées, malgré l'absence de toute voix
venue d'en haut,

La lune, en les touchant, se divise en mille fragments
pâles,

Un halo blanc se pose sur ce tumulte de noir, le rendant
plus étrange encore,

Comme si le ciel lui-même avait besoin de cette dureté
pour se réfléchir,

Et que la nuit, pour être entière, devait passer par ce filtre
de douleur.

Sous la pluie, le buisson s'imbibe d'eau et de grisaille
lente,

Les gouttes glissent le long des épines comme des prières
sans destin,

Elles se rassemblent aux pointes, gonflent, tremblent,
hésitent à tomber,

Comme une phrase qui s'attarde au bord de la bouche
avant de se briser,

Puis, d'un seul coup, l'eau cède et rejoint la boue au pied
du buisson,

Ce mouvement minuscule se répète à des milliers
d'endroits à la fois,

Créant une musique si ténue qu'aucune oreille pressée ne
l'entend,

Seuls ceux qui ont appris à veiller sous la pluie sans abri la
reconnaissent,

Ils savent que ces gouttes sont les larmes du monde qui ne
trouvent plus de visage,

Et qu'alors elles choisissent ces épines pour y briller un instant.

Il y a près du buisson un étang que personne ne voit vraiment,

Son eau sombre ne reflète ni le ciel ni les arbres,
seulement les bords,

On dirait une bouche noire entourée de lèvres de terre,
muette,

Les épines se penchent parfois jusqu'à toucher cette surface sans rides,

Elles y tracent des cercles qui disparaissent avant d'être achevés,

Dans cette eau, se mêlent la rouille, le pollen, la poussière et le sang,

Les soirs de vent, des feuilles mortes s'y rassemblent comme un radeau d'exilés,

Elles tournent longtemps avant de se dissoudre dans l'oubli liquide,

Le buisson d'épines et l'étang semblent converser sans un son,

Deux bouches fermées qui gardent le secret d'un même silence.

Un jour, deux enfants y vinrent, frère et sœur aux yeux trop grands,

Ils jouaient à se poursuivre dans le champ, au bord de la lumière,

Une main poussa l'autre, trop fort, par jeu, par maladresse, par fatigue,

Le corps frêle heurta les branches, un cri bref coupa le jour en deux,

Des lignes rouges s'ouvrirent sur les bras, le cou, la joue fine,

Le sang se mêla au pollen, à la poussière, à la terre soulevée,

Le frère resta planté là, les mains pendantes, sans savoir quoi faire,

Dans son regard, le buisson d'épines devint soudain un tribunal éternel,

Depuis ce jour, il revint sans cesse s'asseoir sur le banc, face à ce lieu,

Cherchant dans chaque branche une manière de réécrire ce geste irrévocable.

Plus tard, cet homme se mit à dessiner le buisson sur des carnets,

À chaque page, les épines se multipliaient, se tordaient, se répondaient,

Il en connaissait chaque nœud, chaque fourche, chaque ombre,

Comme d'autres connaissent la carte d'un pays où ils ne veulent plus retourner,

Ses doigts tremblaient un peu, mais la ligne restait étonnamment précise,

On aurait dit qu'il voulait faire sortir du chaos une forme cachée,

Une figure peut-être, un visage, un signe qu'il n'avait pas
su voir alors,

Nuit après nuit, il noircissait les pages de ces griffonnages
obstinés,

Et parfois, dans un angle, apparaissait un banc, minuscule,
désert,

Comme si le véritable prisonnier n'était pas le buisson
mais l'homme lui-même.

Le buisson, lui, attrapait toujours ce que le monde perdait
dans son passage,

Un foulard oublié par une femme en larmes au bord de la
route,

Un sac plastique qui tournoyait comme un fantôme sans
visage,

Une photographie envolée d'une poche, d'un portefeuille,
d'une main,

Les épines retenaient ces fragments avec un soin cruel,
Les exposant aux intempéries comme pour en effacer le

dernier éclat,

Mais même délavée, même déchirée, une photo garde un regard,

Un paysage garde un ciel, une écriture garde un mouvement de main,

Alors le buisson devenait archives de ce que personne ne voulait garder,

Conserveur involontaire d'une mémoire dont nul ne réclamerait jamais la clé.

Les morts aussi s'y arrêtent, dit-on, lorsqu'ils traversent la nuit,

Avant de quitter la vallée, ils viennent effleurer ces branches,

Non pour s'y blesser, mais pour y laisser un reste de leur poids,

Une peur, un regret, un attachement trop tenace à ce bas monde,

Les épines recueillent ces résidus comme des abeilles

sombres,
Elles les transforment en une sorte de miel amer qui ne
nourrit personne,
Ce miel invisible circule dans la sève noire du buisson,
Lui donnant cette densité grave qu'on sent même de loin,
Ainsi, chaque nouvelle mort épaisse un peu plus son
silence,
Et c'est pourquoi on y perçoit parfois une rumeur qui n'est
pas du vent.
Un homme, un soir, décida qu'il en avait assez de ce
funèbre gardien,
Il vint avec une hache, une corde, de l'essence, des
allumettes,
Ses gestes étaient brusques, nerveux, pleins d'une colère
épuisée,
Il voulait en finir avec ce témoin muet de ses propres
lâchetés,
Le feu prit vite, léchant les branches, soulevant des

étincelles,
Une fumée épaisse monta, noire, acre, troubant l'air
alentour,
Mais à mesure que les flammes s'élevaient, les épines
semblaient rire,
Elles se recroqueillaient, se tordaient, craquaient en un
chœur sinistre,
Au matin, il ne resta qu'une masse calcinée, encore
chaude,
Et déjà, au pied du charbon, de minuscules pousses
d'épines vertes recommençaient.
Ainsi le buisson savait renaître de ses propres cendres,
obstiné,
Comme si la douleur, brûlée, se reformait plus vive, plus
nette,
Comme si chaque tentative d'oubli l'aiguisait davantage,
patiente,
On ne détruit pas ce qui garde la trace d'autant de gestes,

On ne déracine pas ce qui naît au croisement de tant de
refus,

On peut tout au plus le contourner, le dénier, l'insulter de
loin,

Mais il reste, au bord du champ, dans le repli des terrains
vagues,

Dans la cour des maisons où l'on a trop tôt refermé les
fenêtres,

Comme un cœur à nu que rien ne protège et que tout
blesse,

Et qui pourtant continue de battre dans les ronces de la
mémoire.

Un jour, un enfant s'aventura plus loin que les autres, sans
défi,

Il posa doucement sa main sur une branche basse, avec
respect,

Les épines mordirent la peau, le sang monta, calme, sans
cri,

Mais au lieu de reculer, il approcha son visage, curieux,
grave,

Entre deux branches, il aperçut un nid abandonné, fait de
fils et de laine,

Dans ce nid, rien qu'une coquille brisée, claire, si fragile,
Il la prit entre ses doigts, la regarda, étonné de tant de
délicatesse,

Comment un tel abri avait-il pu se construire au cœur d'un
tel piège,

Il repartit avec la coquille dans sa poche, et une fine
cicatrice,

Et quelque chose en lui sut qu'il ne faudrait ni haïr ni
vénérer ce buisson.

Car le buisson d'épines est aussi la forme que prend le
monde pour se défendre,

Pour protéger certaines zones où nul pas ne doit se poser
trop vite,

Pour garder des blessures ouvertes jusqu'à ce qu'elles

soient vraiment vues,

Il est le cœur sauvage de la vallée, du quartier, de la

maison,

Le nœud où viennent se serrer les fils de nos violences et

de nos amours,

Si on le coupait net, peut-être le paysage deviendrait-il

plus doux,

Mais quelque chose manquerait, un point de densité, un

centre de gravité,

Nous flotterions alors dans un décor trop lisse, sans

aspérités,

Et nos propres épines, faute d'abri, se retourneraient en

dedans,

Déchirant nos chairs plutôt que les branches qui les

attendaient.

Le soir tombe, le banc se vide, l'étang se referme sur son

noir,

Le buisson d'épines se confond avec la masse des collines,

On ne distingue plus ses pointes, mais on devine sa
présence compacte,

Une sorte de tumeur de nuit plantée au flanc du paysage,

La ville allume ses fenêtres, ses enseignes, ses phares de
voitures,

Les hommes rentrent chez eux, emportant leurs petites
hontes pliées,

Le buisson reste, fidèle, à la frontière de tout cela,
Gardien sans merci mais sans haine des choses non
résolues,

Et dans l'obscur, si l'on tendait l'oreille, on entendrait
peut-être, très bas,

Le froissement d'une coquille vide qui murmure à la place
des absents.

L'ÂME ÉTRANGÈRE AU MONDE

Depuis toujours elle marche un peu à côté du chemin des autres,

Ses pas laissent sur la poussière une trace qui ne mène nulle part,

Comme si la route refusait d'inscrire vraiment son passage,

Comme si le sol lui-même doutait de son droit à la traversée,

Elle écoute les voix, comprend les mots, mais quelque chose cloche,

Un léger décalage dans le rythme, un battement manquant dans la phrase,

Les rires s'éteignent à son approche, sans raison, sans décision consciente,

Les regards glissent sur elle comme sur une vitre un jour de pluie,

On dirait qu'elle porte autour d'elle une fine couche d'air

de trop,
Un halo transparent qui la sépare du monde d'une épaisseur de silence.

Enfant déjà, elle percevait la fatigue derrière les jeux trop bruyants,

Elle voyait les ombres passer dans les yeux des adultes distraits,

Les anniversaires lui semblaient des pièces mal répétées,

Avec des répliques apprises, des sourires qui tremblaient au bord,

Elle soufflait les bougies avec une gravité inexplicable, Pressentant confusément que chaque flamme éteinte pesait sur l'avenir,

Les autres enfants oublaient vite, couraient, se salissaient,

Elle restait un peu en retrait, à écouter le bruit du temps dans le jardin,

Ce froissement presque imperceptible des feuilles quand personne ne parle,

Ce murmure étrange où, déjà, le monde lui disait qu'elle
n'était pas des leurs.

À l'école, on la disait rêveuse, lente, parfois insolente par
son silence,

Elle comprenait les réponses mais hésitait à lever la main,
Car chaque mot prononcé devant tous lui semblait une
trahison,

Une approximation indigne de ce qu'elle percevait au fond
d'elle,

Les autres se moquaient de ses phrases trop longues, trop
graves,

De sa façon de regarder la fenêtre comme si elle lui
parlait,

Les professeurs la classaient dans une case vague, entre
douée et perdue,

Sans deviner le tumulte subtil qui la traversait à chaque
instant,

Ce sentiment obscur de participer à une scène étrangère,

Comme une figurante déposée par erreur dans le mauvais théâtre.

Plus tard, elle essaya d'aimer comme on le lui avait appris,
Avec les gestes attendus, les promesses et les rendez-vous
du soir,

Elle apprit à sourire au bon moment, à acquiescer aux
bons récits,

À rire aux anecdotes répétées, à serrer les mains qui
l'entouraient,

Mais toujours, derrière la chaleur du contact, il y avait un
froid,

Un petit espace intact que rien ne parvenait à combler,
Comme une pièce fermée au fond d'une maison pourtant
habitée,

Où aucune voix n'entre, où aucune musique ne résonne,
Elle attendait qu'un autre perçoive cette chambre close en
elle,

Mais ceux qui l'approchaient se contentaient de la lumière
du couloir.

Dans les fêtes, son visage flotte comme une île parmi les
lumières,

Elle suit les conversations, mais les mots passent à travers
elle,

Devenant des bulles de savon qui éclatent sans laisser de
trace,

Elle perçoit la fatigue derrière les plaisanteries, la peur
derrière l'euphorie,

Les corps qui dansent lui semblent chercher à fuir quelque
chose,

Quelque chose d'immobile, planté au centre de la salle,
invisible,

Elle, c'est à cet immobile qu'elle se sent liée par un fil
profond,

À ce noyau de silence enfoui au cœur de la musique trop
forte,

Alors elle s'assoit près d'une fenêtre entrouverte sur la nuit,

Et son âme sort prendre l'air, comme un animal discret effrayé par la foule.

Elle a tenté de se fondre, d'adopter le langage courant, D'aimer les mêmes jeux, les mêmes écrans, les mêmes colères faciles,

Elle s'est entraînée à parler vite pour masquer ses hésitations,

À dire « ça va » sans penser à ce que ces deux mots écrasent,

Elle a appris les codes, les rythmes, les intonations rassurantes,

Mais chaque fois qu'elle se conformait, quelque chose mourait un peu,

Un éclat intérieur s'éteignait, laissant une zone grise derrière,

Elle se couchait le soir avec ce goût de cendre sur la

langue,

Et la sensation d'avoir trahi une présence silencieuse en
elle,

Qui la regardait sans reproche, mais avec une tristesse
infinie.

Dans la rue, elle voit les visages comme des masques mal
posés,

Elle devine la peur sous la hâte, la honte sous
l'indifférence,

Les mains qui tapent sur les écrans tremblent d'une
fatigue sans nom,

Les corps bien habillés portent des cicatrices invisibles aux
manches,

Le monde lui apparaît comme une vaste comédie de
survie,

Où chacun joue son rôle pour ne pas être chassé de la
scène,

Elle aussi joue, parfois, mais le costume lui colle mal à la

peau,
La doublure la gratte, les coutures la blessent aux épaules,
Alors elle se réfugie un instant dans une ruelle plus
sombre,
Juste pour respirer un air qui ne soit pas saturé de
personnages.
Les jours de grand soleil, son étrangeté se fait plus vive
encore,
La lumière découpe les contours du monde avec une
nettété cruelle,
Chaque objet semble solidement à sa place, sûr de lui,
ancré,
Les terrasses se remplissent de voix qui s'entrecroisent
sans se croiser,
La joie affichée prend des allures de commandement
silencieux,
Il faut être bien, il faut profiter, il faut se montrer vivant,
Elle sent alors son âme reculer dans l'ombre de son propre

corps,

Comme un animal nocturne agressé par un projecteur

brutal,

Elle sourit, elle répond, elle joue son rôle avec application,

Mais au fond d'elle, une nuit intacte s'arc-boute pour ne

pas céder.

Les jours de pluie, au contraire, lui sont plus doux, plus

respirables,

Le monde semble se souvenir vaguement de sa propre

fragilité,

Les trottoirs brillent d'un éclat triste où se reflètent des

fenêtres vides,

Les gens marchent plus vite, plus serrés dans leurs

manteaux,

Les conversations se raccourcissent, les rires se font rares,

On dirait que la ville accepte de montrer un peu de sa

fatigue,

Ces jours-là, elle se sent moins seule dans son étrangeté,

Comme si le dehors venait enfin rejoindre l'intérieur,
Elle marche longtemps sous la pluie sans ouvrir son
parapluie,
Laissant l'eau laver le masque qu'elle a dû porter la veille.
L'âme étrangère au monde parle une langue que
personne n'enseigne,
Une langue sans grammaire, sans dictionnaire, sans
examen possible,
Elle se compose de silences, de gestes infimes, d'élangs
interrompus,
De regards qui s'attardent sur un détail que nul ne
remarquerait,
Une feuille morte posée sur une marche comme un
message oublié,
Une chaise vide dans un café, obstinément tournée vers la
porte,
Une mouche obstinée qui se cogne à la même vitre,
encore et encore,

Un vieillard assis sur un banc, les mains posées comme des pierres,

Ces choses lui parlent plus que les discours et les slogans,
Elle y lit la vérité fragile que le monde maquille sous ses lumières.

Les autres la sentent différente sans savoir où cela se joue,
Ils disent d'elle qu'elle est trop sensible, trop compliquée,
trop grave,

Qu'elle se pose trop de questions, qu'elle devrait lâcher prise,

Qu'elle ne sait pas profiter, qu'elle se tient toujours un peu de côté,

Parfois certains se rapprochent, attirés par ce qu'ils prennent pour un mystère,

Ils y cherchent un miroir flatteur, un exotisme intérieur,
Mais quand ils découvrent que ce mystère est habité de douleur nue,

Qu'il ne s'agit pas de brume romantique mais d'une

lucidité blessée,

Ils reculent, effrayés, et son étrangeté se creuse d'un sillon
de plus,

Encore un fossé que seul un silence patient vient
recouvrir.

Elle a aimé, pourtant, d'un amour sans défense ni
stratégie,

Offrant tout ce qu'elle était comme on ouvre une fenêtre
sur la nuit,

Sans rideaux, sans verrou, sans se demander ce qui
entrerait,

Elle a aimé jusqu'à confondre son souffle avec celui de
l'autre,

Jusqu'à croire, naïvement, que l'abîme en elle se
comblerait,

Mais tôt ou tard, l'autre s'est trouvé face à cette
profondeur trop nue,

Cette chambre intérieure sans meubles, sans décor, sans

distractions,

Et il a pris peur de ce vide qui le renvoyait à ses propres
manques,

Alors il est parti, doucement ou brutalement, peu importe,
Laissant derrière lui une nuit plus vaste encore, mais
étrangement plus claire.

L'âme étrangère au monde connaît intimement la
poussière des lendemains,

Cette matière fine qui recouvre les objets après les
départs,

Elle sait le goût du café bu seul devant une chaise encore
chaude,

Le bruit des clés qui ne servent plus qu'à ouvrir des pièces
trop grandes,

La façon dont le silence se glisse dans les draps encore
froissés,

Elle a appris à habiter ces après-coups comme on habite
une maison brûlée,

Reconnaissant les lieux sans les illusions qui les
meublaient,

Elle marche entre les ruines de ses espoirs avec une
douceur inattendue,

Comme si chaque éclat brisé pouvait encore réfléchir une
lumière,

À condition de ne plus exiger de lui qu'il redevienne miroir
intact.

Au travail, elle fait ce qu'il faut, ni plus ni moins, discrète,
fiable,

Mais les réunions lui semblent des pièces d'un théâtre
épuisé,

Avec ses rôles figés, ses rivalités feutrées, ses compliments
de façade,

Elle perçoit les peurs qui se cachent derrière les
graphiques,

La panique sourde qui sous-tend les discours sur la
performance,

Elle écoute les mots « objectif », « rentabilité », «

optimisation »,

Comme on écoute une langue étrangère dénuée de chair,

Une langue qui parle de choses sans jamais parler des

êtres,

Alors, dans son coin, elle veille sur les détails minuscules,

Un collègue au bord des larmes, une stagiaire terrorisée,

un dos trop voûté.

Elle sait qu'elle ne guérira pas le monde, ni même le

couloir où elle passe,

Elle sait que ses attentions ne renverseront aucun

système,

Mais elle persiste à offrir des gestes minuscules, presque

ridicules,

Une main posée sur une épaule au moment exact où il le

fallait,

Un verre d'eau laissé sur un bureau avant une mauvaise

nouvelle,

Un mail bref envoyé à trois heures du matin, parce qu'elle
veillait,

Ces gestes ne font pas d'elle une sainte ni une héroïne,
Ils sont seulement la manière dont son étrangeté refuse
de se refermer,

La manière dont elle dit au monde : « Je ne sais pas vivre
comme vous,

Mais je peux, parfois, empêcher que le froid gagne tout à
fait vos mains. »

Le soir, quand la ville s'éteint peu à peu derrière les
fenêtres,

Elle reste longtemps éveillée, non par insomnie mais par
veille,

Ses pensées ne tournent pas en boucle, elles avancent
vers quelque chose,

Quelque chose qu'elle ne sait pas nommer mais qu'elle
reconnaît de loin,

Une sorte de présence sans visage qui habite la nuit,

Qui ne juge pas, ne récompense pas, ne punit pas, n'exige rien,

Mais qui garde ouvert un espace où elle peut enfin respirer,

Dans cet espace, son étrangeté cesse d'être un défaut,

Elle devient une simple manière d'être au plus près de ce silence,

Comme une oreille trop fine posée sur la poitrine du monde.

L'âme étrangère au monde ne méprise pas ceux qui s'y sentent chez eux,

Elle les regarde plutôt avec une tendresse étonnée, presque envieuse,

Ceux qui rient franchement aux blagues, qui aiment les foules,

Qui trouvent du sens dans les journées pleines et les projets clairs,

Elle sait qu'ils portent aussi leurs blessures, leurs gouffres

discrets,
Mais leur façon de marcher dans le monde lui restera
toujours mystérieuse,
Comme si leurs pieds savaient depuis toujours où se
poser,
Comme si leur cœur avait reçu le mode d'emploi que le
sien n'a jamais trouvé,
Elle ne les juge pas, elle sait que chacun porte sa propre
étrangeté,
La sienne est seulement plus visible pour elle, plus nue,
plus insistant.
Parfois, elle trouve refuge dans les livres et les poèmes
anciens,
Elle y rencontre des voix qui lui parlent comme personne
dehors,
Des phrases écrites il y a des siècles, qui pourtant
semblent la connaître,
Qui nomment ce qu'elle croyait intraduisible, indicible,

inavouable,

Elle sent alors moins le poids de sa différence,

Comme si d'autres, avant elle, avaient marché sur ce fil
ténu,

Entre la présence au monde et le refus de s'y dissoudre,

Elle ne cherche pas à idolâtrer ces voix, ni à s'y fondre,

Elle y trouve seulement une fraternité d'écorchés lucides,
Un chœur discret qui lui murmure : « Tu n'es pas seule à
ne pas savoir habiter. »

Il lui arrive aussi de se perdre dans la nature, loin des rues,
Non pour fuir les hommes, mais pour entendre autre
chose qu'eux,

Le bruit de l'eau sur les pierres, le craquement d'une
branche,

Le vol brusque d'un oiseau dérangé, la plainte sourde du
vent,

Là, au moins, son étrangeté ne fait pas tache, ne gêne
personne,

Les arbres ne lui demandent pas de se justifier d'être
comme elle est,

La rivière ne lui reproche pas de penser trop loin, trop
profond,

La mousse sur les pierres l'accueille sans contrat ni
performance,

Elle se sent alors moins étrangère au monde visible,
Et davantage étrangère seulement à la comédie que les
hommes en ont faite.

Un jour, pourtant, elle comprend que même cette fuite a
ses limites,

Qu'on ne peut pas vivre entièrement dans les forêts et les
marges,

Qu'il faut bien revenir aux villes, aux mains, aux visages,
À la boue des relations, à la fatigue des rencontres,

Elle accepte alors que son étrangeté ne disparaîtra pas,
Qu'elle ne trouvera pas de place parfaitement ajustée,
Qu'il y aura toujours ce décalage, cette marge, cette

distance,

Mais au lieu de lutter contre, elle commence à la laisser

être,

À la laisser respirer, comme un animal sauvage apprivoisé

sans cage,

Et peu à peu, cette étrangeté devient moins une blessure

qu'une forme de regard.

Ce regard-là voit le tragique là où d'autres ne perçoivent

qu'un incident,

Mais il voit aussi la grâce là où d'autres passent sans rien

voir,

Dans un geste maladroit de caissière épuisée qui rend trop

de monnaie,

Dans un enfant qui tend la main à un autre tombé dans la

cour,

Dans un vieillard qui remet sa veste avec une lenteur

impeccable,

Dans une femme qui se retient de pleurer jusqu'à être

dans l'ombre,

Elle voit des éclairs de beauté traverser le tissu usé des
jours,

Des instants minuscules qui justifient malgré tout la
traversée,

Même si elle ne se sent jamais vraiment chez elle dans ce
monde,

Elle sait que ces éclats silencieux la retiennent de s'en
détacher tout à fait.

L'âme étrangère au monde ne trouvera peut-être jamais
de patrie extérieure,

Pas de lieu où elle puisse dire : « Ici, je suis pleinement à
ma place »,

Ni pays, ni métier, ni cercle, ni communauté, ni drapeau,
Mais elle découvre peu à peu une autre manière d'habiter,
Une patrie mobile, intérieure, faite de fidélité à ce qu'elle
sent,

De refus doux mais tenace de se trahir pour être acceptée,

De disponibilité à ce qui souffre, à ce qui vacille, à ce qui
cherche,

Cette patrie-là n'a pas de frontières, pas de passeport, pas
d'hymne,

Elle se tient à la jonction du monde et de ce qui le
dépasse,

Et c'est là, dans cette jonction même, qu'elle apprend à
reposer.

On pourrait croire que cette vie est condamnée à la
solitude,

Qu'aucun être ne pourra jamais vraiment la rejoindre dans
sa nuit,

Mais il arrive, rarement, qu'un autre étranger au monde
croise sa route,

Deux regards se reconnaissent alors sans dramaturgie,
sans éclat,

Ils comprennent, sans beaucoup de mots, la fatigue d'être
« ailleurs »,

La difficulté de se plier aux évidences, la douleur d'être
lucide,

Ils n'essaient pas de se sauver l'un l'autre ni de se consoler
trop vite,

Ils partagent seulement un silence habité, une tasse de
café, une marche,

Et dans cette marche côte à côte, l'étrangeté cesse pour
un instant d'être une prison,

Elle devient un pont tremblant, mais réel, entre deux rives
lointaines.

Un jour viendra où son corps, lui aussi, se sentira étranger
au monde,

Où les gestes deviendront lourds, où les escaliers seront
des montagnes,

Où les nuits seront plus peuplées que les jours, de
souvenirs et de visages,

Elle sentira alors qu'elle s'approche d'un seuil qu'elle
pressent depuis toujours,

Ce passage sans retour que les autres appellent la mort,
Pour elle, ce ne sera pas un scandale mais une évidence
grave,
Comme si, enfin, se refermait un long détour dans un pays
qui n'était pas le sien,
Elle aura peur, bien sûr, mais d'une peur claire, sans
surprise,
Et peut-être qu'à ce moment-là, pour la première fois,
Elle se sentira moins étrangère au monde qu'à elle-même
qui s'en va.
Que restera-t-il d'elle, sinon quelques gestes discrets,
Des paroles prononcées à mi-voix qui auront empêché le
pire,
Des mains touchées au moment exact où tout se dérobait,
Des regards posés sur des existences que personne ne
voyait,
On ne se souviendra pas de son nom dans les livres ni les
places,

Mais quelques vies, dans le secret, auront été moins
seules grâce à elle,
Et le monde, sans le savoir, aura été un peu moins dur, un
peu moins fermé,
Parce qu'une âme étrangère y aura circulé en refusant de
se blinder,
En acceptant de rester poreuse, blessable, fragile jusqu'au
bout,
Et c'est peut-être cela, au fond, habiter : ne jamais cesser
d'être touché.

Alors, même si elle n'a jamais trouvé place dans les
catégories du monde,
Même si son CV n'a rien dit de ce qu'elle était vraiment,
Même si ses proches n'ont compris qu'une infime part de
sa nuit,
Elle aura tenu, sans se renier tout à fait, au milieu du
vacarme,
Elle aura porté une forme de présence que rien ne

remplace,
Une attention sans projet, une disponibilité sans calcul,
Une fidélité à ce qui, en l'homme, ne s'adapte jamais
complètement,
Dans la trame invisible des jours, cela aura laissé une
marque,
Une sorte de clair-obscur plus humain dans la lumière des
villes,
Et le monde, sans le savoir, lui doit une part de sa fragile
dignité.

LE MIROIR BLEU DE LA SŒUR

Dans la chambre étroite où le soir se replie comme une
bête blessée,
Un petit miroir pend au mur, cerclé d'un cadre banal,
presque usé,
Mais dès qu'on s'en approche, la lumière change de
couleur, imperceptiblement,
Une coulée de bleu vient recouvrir les choses comme un

voile d'eau profonde,

Les meubles s'éloignent, la fenêtre perd son contour, le lit devient rive,

On dirait que le verre n'est plus une surface mais une ouverture lente,

Non sur le visage de celui qui se regarde, mais sur une autre présence,

Une clarté fragile, timide, qui hésite à venir jusqu'à nous,
Et dans ce bleu tremblant, à peine plus dense que l'air du soir,

Se dessine l'ombre d'un visage de cœur que la mort n'a pas su effacer.

Elle est là depuis longtemps, plus longtemps que les années comptées,

Depuis l'enfance peut-être, quand deux corps partageaient une même chambre,

Quand les voix se répondaient à travers les murs minces de la maison,

Quand les disputes et les rires se nouaient comme des draps emmêlés,

Le miroir était déjà suspendu, discret, témoin sans mémoire,

Elle se peignait les cheveux devant, en silence, très concentrée,

Ses doigts passaient dans les mèches comme on passe dans une eau sombre,

Le frère, derrière, faisait semblant de ne pas regarder vraiment,

Mais dans le reflet, leurs deux visages se touchaient sans se voir,

Et ce contact de verre laissait sur la nuit une trace qui ne partirait plus.

Le bleu n'est pas venu tout de suite, il a mis des années à mûrir,

Au début, le miroir renvoyait simplement les contours du jour,

La pâleur du matin, les ombres du soir, la fatigue des
tempes,

Puis, un soir d'orage, quelque chose s'y est déposé en
plus,

Comme si le ciel, en se fendant, avait laissé tomber une
goutte d'âme,

Les bords du cadre en bois ont légèrement noirci, sans
qu'on sache pourquoi,

Le verre a pris une profondeur nouvelle, plus lente, plus
lourde,

Depuis ce soir-là, chaque fois que le frère passe devant,
Une fine brume bleutée se lève entre son visage et le
monde,

Et, derrière cette brume, la sœur demeure, à peine,
comme un souffle.

Il se souvient de ses yeux, non pas comme deux couleurs
précises,

Mais comme deux sources où la lumière hésitait à choisir

un camp,
Parfois très clairs, presque gris, parfois sombres comme la
fin du jour,
Mais toujours entourés d'un halo bleu, discret, sans nom,
Un bleu de rivière gelée que le soleil effleure sans la
briser,
Un bleu de veine sous la peau, fragile et prêt à disparaître,
Lorsqu'il regarde dans le miroir, il ne voit pas ses propres
yeux,
Il voit ce halo, cette aura de ciel blessé qui fut la sienne,
Et soudain son visage se déplace, glisse un peu sur le côté,
La place centrale reste vide pour qu'elle puisse, si elle
veut, y revenir.
Le miroir bleu de la sœur n'a pas de langue pour parler au
frère,
Il ne lui envoie ni message, ni reproche, ni pardon,
Mais chaque fois qu'il s'y penche, une crispation naît dans
sa poitrine,

Un mélange de douceur et de culpabilité qu'aucun mot ne
démêle,

Il se rappelle les jours où il l'a laissée seule dans sa
détresse,

Les soirs où ses mains tremblaient et où il n'a pas osé les
prendre,

Les phrases qu'il a détournées d'elle pour ne pas entendre
son vertige,

Les portes qu'il a fermées derrière lui en l'oubliant dans
l'autre pièce,

Tout cela remonte, comme des bulles sombres, dans le
bleu du miroir,

Et son propre reflet pâlit, noyé sous le poids de ce qu'il n'a
pas fait.

Parfois, pourtant, la douleur se retire un peu comme la
marée,

Le bleu se fait plus clair, presque tendre, à la limite du
sourire,

Le frère ose alors poser ses doigts sur le bord du cadre,
Comme on poserait une main sur l'épaule d'un absent,
très délicatement,
Il ne demande pas à la voir, il sait que la forcer serait la
perdre,
Il se contente de rester là, dans ce face-à-face sans visage,
La chambre devient une sorte de chapelle sans dieu
officiel ni prière,
Le lit est un banc, la chaise un cierge, le silence un
cantique cassé,
Il ne croit pas au salut, ni au rachat des fautes, ni aux
promesses d'ailleurs,
Mais il croit à ce bleu qui persiste, contre toute logique,
entre lui et la nuit.
Le monde autour continue d'exister avec ses lois brutales,
Les journaux parlent de chiffres, de crimes, de
catastrophes lointaines,
Les voisins discutent d'achats, de vacances, de petits

ennuis,
Mais pour lui, tout cela passe devant une vitre teintée,
Rien ne lui parvient qui ne soit filtré par ce bleu silencieux,
Comme si la mort de la sœur avait recouvert la réalité
d'un vernis,
Rendant tout à la fois plus irréel et plus douloureux à
toucher,
Dans les rires des autres, il entend une note faussée qu'ils
n'entendent pas,
Dans leurs colères, une peur plus ancienne qu'ils ne
peuvent nommer,
Le miroir l'a initié à une lumière que le monde ne veut pas
voir de face.
Il se rappelle sa démarche à elle, légère mais comme
retenue par en dessous,
Comme si la terre hésitait à la laisser s'éloigner vraiment,
Elle avançait dans les couloirs comme dans un rêve trop
étroit,

Frottant ses épaules aux murs comme pour s'assurer qu'ils tenaient,

Quand elle passait devant le miroir, elle évitait d'y plonger ses yeux,

Elle regardait juste à côté, vers un coin de la fenêtre,

Comme si quelque chose, dans le verre, lui faisait peur ou l'appelait,

Le frère, alors, riait de cette pudeur étrange,

Aujourd'hui il sait qu'elle sentait déjà ce bleu qui la guettait,

Et que ce bleu était la petite porte par où la mort entrait sans bruit.

Un soir, elle ne se leva plus du lit où la fatigue l'avait couchée,

Ses phrases partaient dans le vide comme des mains sans prises,

Le monde derrière la fenêtre avait perdu ses contours habituels,

On aurait dit un décor peint qui se craquelle au fond d'un théâtre,

Le frère, assis près d'elle, comptait les respirations en cachette,

Chaque souffle lui semblait plus fragile que le précédent,
Le miroir, sur le mur, captait la lumière de la lampe de chevet,

Un éclat bleu vibrait dans un angle, obstiné, presque dououreux,

Il eut envie de le couvrir d'un drap, de l'ôter, de le briser,
Mais il resta immobile, cloué par une précision qu'il ne comprenait pas.

Après sa mort, la chambre fut vidée et remise en ordre avec soin,

On plia ses robes, on rangea ses livres, on lava ses draps,
On ferma la fenêtre un moment pour que le vent n'emporte pas son odeur,

Puis on ouvrit grand, comme on ouvre une bouche pour

respirer,

Tout changea de place, la poussière fut chassée dans les

angles,

Seul le miroir resta à son clou, oublié ou épargné, nul ne le

sut,

Peut-être parce que sa présence ne semblait appartenir à

personne,

Peut-être parce qu'il avait déjà trop reçu pour qu'on ose le

déplacer,

La chambre devint une pièce comme les autres, neutre,

disponible,

Mais lui, chaque fois qu'il y entrait, retrouvait aussitôt ce

bleu sans âge.

Au fil des années, le miroir bleu de la sœur devint un lieu

de rendez-vous,

Non pour convoquer des fantômes, mais pour vérifier sa

propre nuit,

Chaque fois qu'il sentait la tentation de se dissoudre dans

le brouillard,
De fuir dans les excès, dans les bruits, dans les gestes sans
retour,
Il venait se tenir devant ce rectangle fragile accroché au
mur,
Il laissait le bleu monter doucement entre lui et son
visage,
Et dans cette lumière pauvre se révélait la part de lui qui
tenait encore,
La part qui voulait rester, malgré la honte, malgré la
lassitude,
Il n'y trouvait pas de réponse ni de caresse venue
d'ailleurs,
Mais simplement la preuve qu'un regard de sœur avait
existé sur la terre.
Pour lui, ce regard valait plus que toutes les théologies,
Car il avait connu un dieu qui ne sauvait pas, qui ne parlait
pas,

Un dieu tragique, vulnérable, inscrit dans un visage fragile,
Un dieu qui saignait en silence dans les veines d'une fille
trop fine,
Ce dieu-là ne promettait ni paradis ni réparation finale,
Il se contentait d'être là, près des hommes, dans une
forme trop humaine,
Et c'est pourquoi il pouvait mourir, s'effriter, se dissoudre
dans la nuit,
Mais son absence, paradoxalement, avait plus de poids
que mille dogmes,
Le miroir bleu était l'ultime icône d'un dieu-sœur sans
trône,
Un autel de verre pour un sacré sans Église et sans salut.
Parfois, il imagine ce qu'elle verrait si elle regardait à
travers,
Non pas le frère vieilli, courbé sous les années et la
poussière,
Mais la ville au loin, ses rues, ses ponts, ses fenêtres

éclairées,

Les visages penchés sur des écrans, les yeux vides dans le métro,

Les mains tremblantes des mères qui rentrent trop tard, épuisées,

Les enfants qui jouent dans des squares entourés de murs tagués,

Les silhouettes qui errent sans but aux marges des parkings déserts,

Elle verrait ce monde et, peut-être, ne s'en étonnerait pas, Car elle en aura pressenti la fatigue jusqu'au bout de ses nuits,

Et c'est ce pressentiment qui l'aura fendue de l'intérieur.

Il lui parle parfois à mi-voix, non pas comme on prie,

Mais comme on écrit une lettre qu'on ne postera jamais,

Il raconte des choses dérisoires : la pluie de la veille,

Le jardin qui se vide, la voisine qui perd la mémoire,

Les livres qu'il n'arrive plus à terminer, les phrases

cassées,

Les jours trop pleins, les nuits trop longues, les corps trop
las,

Il ne cherche pas de réponse, seulement une écoute
impossible,

Mais en parlant, il sent que ses mots ne tombent pas dans
le vide,

Ils s'enfoncent dans le bleu comme des pierres dans un
lac,

Et ce lac intérieur le renvoie à lui-même, plus nu, plus
exact, moins menteur.

D'autres, parfois, se regardent aussi dans ce miroir sans
rien voir de spécial,

Ils y ajustent leurs cheveux, leur chemise, le col de leur
veste,

Ils disent que la lumière y est mauvaise, que le verre est
un peu terni,

Ils ne perçoivent rien du déplacement léger de la couleur,

Pour eux, ce n'est qu'un objet ancien qu'on aurait dû
remplacer,

Alors il comprend que le miroir ne montre pas la même
chose à tous,

Qu'il choisit ceux à qui il dévoile son bleu plus profond,
Ceux qui portent déjà en eux une sœur invisible, une
absence sacrée,

Les autres n'y verront jamais que leur propre fatigue
passagère,

Et c'est peut-être mieux ainsi : tout le monde ne
supporterait pas ce regard.

Le frère vieillit, ses mains tremblent désormais comme
celles des vieillards,

Ses yeux peinent à distinguer les détails dans la pénombre
du soir,

Mais le bleu, lui, ne pâlit pas, il reste vif, intact, presque
jeune,

Comme si la mort, dans ce reflet, refusait de vieillir avec

lui,

Il y voit parfois sa propre fin approcher, non pas comme
une menace,

Mais comme un rapprochement lent de deux rives
longtemps séparées,

Le visage de la sœur et le sien pourraient un jour se
rejoindre enfin,

Non sur la terre, non dans une chambre, non dans un lit,
Mais dans ce lieu étroit de verre épais où le temps ne tient
pas,

Et cette idée le remplit d'une douceur grave qu'aucune foi
n'a su lui donner.

Dans ses rêves, le miroir se détache parfois du mur,
Il flotte dans l'air comme une fenêtre sans cadre ni
maison,

Le bleu s'élargit, devient ciel nocturne, rivière, océan,
Une lumière d'aurore s'y allume, très loin, très bas,
Sur cette eau couleur de blessure apaisée, la sœur

marche,

Non comme un spectre, mais avec la pesanteur réelle d'un

corps,

Elle ne dit rien, ne sourit pas, ne tend pas les bras,

Elle avance simplement, posant ses pas sur la surface

fragile,

Et derrière elle, le miroir se referme comme une paupière,

Le laissant éveillé avec dans la bouche un goût d'eau salée.

Il sait que ce miroir n'est pas un passage vers un autre

monde,

Qu'aucun retour n'est prévu, qu'aucune main ne sortira

du verre,

Il sait que la mort ne joue pas ces tours-là,

Qu'elle ne rend pas ceux qu'elle a pris pour les replacer

dans la lumière,

Mais il sait aussi que la mémoire seule ne suffit pas à

expliquer ce bleu,

Qu'il y a là autre chose qu'un simple souvenir persistant,

Quelque chose comme la trace d'une présence qui
continue de veiller,
Non pas sur lui seulement, mais sur le monde entier
qu'elle a quitté,
Une sorte de dieu humain, discret, sans pouvoir ni
menace,
Dont le seul royaume est ce rectangle de verre accroché à
un mur pauvre.
Parfois, quand il est au bord de haïr le monde pour de
bon,
Quand la violence de la ville, des hommes, des chiffres le
submerge,
Quand les images de guerre, de misère, de corps abîmés
l'emplissent,
Il vient devant le miroir bleu et se laisse regarder par ce
rien,
Il se souvient alors que quelqu'un a porté en son visage
Une forme d'innocence que la souffrance n'a pas

entièrement détruite,
Que cette innocence a existé, a respiré, a marché dans les
rues,
Qu'elle a ri, pleuré, vacillé, désespéré, puis s'est tue,
Et que le monde, malgré tout, n'a pas réussi à effacer
complètement sa lumière,
Puisque cette lumière recommence à chaque fois qu'il ose
ouvrir les yeux ici.
Il imagine parfois les autres sœurs du monde,
Celles qui n'ont pas de miroir pour garder leur bleu,
Celles dont le visage s'est perdu dans la foule des morts
anonymes,
Dans les fosses communes, les hôpitaux, les chambres
d'hôtel,
Celles dont personne ne prononce plus le nom à voix
haute,
Il se dit que peut-être, pour chacune, il existe un morceau
de verre,

Une flaque, un lac, une vitre, une fenêtre, une mare
d'ombre,
Où leur regard continue de battre faiblement,
Comme une lampe oubliée dans un corridor sans passage,
Et il se sent alors solidaire de tous ces frères qui ne savent
pas où poser leurs yeux.

Un soir d'hiver, alors que la neige colle au carreau de la
fenêtre,
Il se tient plus longtemps que d'habitude devant le miroir,
Son souffle dessine sur le verre une buée légère,
tremblante,

Le bleu semble reculer, comme gêné par cette chaleur
trop proche,

Il l'essuie doucement du revers de la main, sans parvenir à
le chasser,

Le reflet qui lui revient est celui d'un homme presque fini,
Mais dans un angle, tout près du bord,
Il croit voir comme l'ombre d'une épaule plus fine, plus

jeune,
Un quart de profil qui ne peut être que le sien à elle,
Il ne bouge plus, de peur que le moindre geste rompe
cette coexistence fragile.
Puis tout se dissout, redevenant simplement couleur et
lumière,
Le miroir retrouve son opacité transparente,
Le bleu se rétracte vers le fond comme un animal dans son
terrier,
Il sait qu'il ne pourra jamais forcer cette apparition,
Qu'elle ne dépend pas de sa volonté ni de l'intensité de
son regret,
C'est peut-être ce qui rend ce lien si pur et si douloureux,
Il doit accepter de ne recevoir que ce qui vient, quand cela
vient,
Sans pouvoir ni supplier ni exiger ni négocier avec la nuit,
Comme un croyant sans religion qui adorerait un dieu sans
oreilles,

Et qui pourtant continuerait à se lever chaque matin pour lui parler.

Un jour viendra où d'autres mains décrocheront ce miroir du mur,

Pour vider la maison, la vendre, la rénover, la détruire,

On l'enveloppera dans du papier journal, on le posera dans une caisse,

Ou bien on le jettera, banal objet fêlé, dans un conteneur,

Le verre se brisera peut-être en plusieurs morceaux bleutés,

Scintillants un instant au soleil avant d'être recouverts de poussière,

Mais pour l'instant, il tient toujours, fidèle à sa tâche muette,

Porter un peu de bleu dans une chambre trop souvent grise,

Garder en suspens ce visage de sœur que la langue ne sait pas sauver,

Et offrir à un seul homme la preuve que l'amour peut
survivre à la faute.

Tant qu'il vivra, le miroir bleu de la sœur sera son lit
d'asile,

Son autel, sa blessure, son remords, sa consolation
interdite,

Il ne l'embrassera jamais, ne le priera jamais, ne s'y
prosternera pas,

Il se contentera d'y venir, de temps en temps, respirer une
autre lumière,

Une lumière qui vient d'un regard féminin brisé trop tôt,

Et qui pourtant continue de veiller comme un veilleur sans
nom,

Dans ce bleu, il apprendra à tenir debout parmi les vivants,

À ne pas céder aux sirènes de la haine et de l'oubli,

À accepter que le divin, s'il existe, ne soit rien d'autre

Que le tremblement d'une sœur dans un miroir misérable
au cœur du monde.

L'ÉTANG SANS RIVES

Au fond de la vallée dort un étang sans contour, sans bord,

sans périmètre,

Ses eaux noires ne reflètent ni le ciel ni les arbres ni les

maisons,

Elles gardent seulement une lourde lueur d'encre,

immobile, sans rides,

Comme si le monde y avait renoncé à toute forme, à toute

image,

Les berges, introuvables, se perdent dans des herbes sans

mémoire,

On avance, et soudain le sol manque, sans avertir, sous le

pied,

Un pas de trop suffit pour quitter la terre et entrer dans

l'indistinct,

Là commence ce royaume liquide qui n'a ni rive ni retour

certain,

Un vaste œil ouvert sous le jour, qui regarde tout sans

jamais cligner,

Et qui ne dit pas s'il garde ou s'il efface ceux qui tombent
en lui.

Les anciens du village disent qu'il n'a jamais connu de
naissance,

Qu'aucune source claire ne l'alimente, qu'aucun ruisseau
ne le quitte,

Qu'il est là depuis avant les chemins, les ponts, les
maisons,

Comme un reste de nuit primitive refusant de devenir
rivière,

On raconte qu'il s'est formé d'un seul coup dans un grand
silence,

Quand la terre, saturée de secrets, a cédé sous son propre
poids,

Un trou s'est ouvert, sans fracas, et l'obscur s'y est
rassemblé,

Depuis, l'étang grandit de tout ce que le monde ne sait où

poser,

Les larmes non versées, les cris retenus, les mots morts

dans la gorge,

Tout cela descend sans bruit jusqu'à sa profondeur sans

mesure.

Le jour, il paraît presque inoffensif, plat comme un

morceau de nuit oublié,

Les enfants osent s'en approcher en riant, lançant des

pierres au centre,

Les cailloux disparaissent sans un cercle, sans une plainte

de surface,

Comme si l'eau refusait même de signer l'impact de ces

gestes,

Les adultes leur crient de revenir, la voix fêlée d'une peur

ancienne,

Ils n'osent pas toujours dire pourquoi, ni d'où vient cette

frayeur,

Ils savent seulement qu'on ne joue pas longtemps avec ce

noir immobile,
Qu'il y a, sous cette calme absence de reflets, une bouche
immense,
Une patience de gouffre qui ne demande qu'un faux pas,
un vertige,
Pour ajouter un visage de plus à sa mémoire sans nom.
La nuit, l'étang sans rives gagne en épaisseur, en présence,
en poids,
Il ne se distingue plus du ciel, sinon que les étoiles s'y
refusent,
Là-haut, des points de feu tremblent, hésitent, se
déplacent,
Mais dans l'eau, rien, pas une poussière de lumière, pas
un éclat,
On dirait que les astres eux-mêmes ne veulent pas s'y
refléter,
De peur de perdre leur contour dans ce noir sans fond,
Les bêtes du bois contournent ce lieu avec un sérieux de

funérailles,

Leurs yeux brillent un instant à l'orée, puis disparaissent

plus loin,

Seul le vent, parfois, ose effleurer la surface d'un long

doigt glacé,

Et cette caresse suffit à faire frissonner les broussailles

alentour.

Il y a, au bord supposé de l'étang, une souche aux racines

nues,

On dit qu'un arbre puissant s'y dressait autrefois, gardien

des eaux,

Ses branches plongeaient dans la nuit liquide comme dans

un autre ciel,

Les oiseaux venaient s'y poser pour regarder le monde à

l'envers,

Puis un orage l'a fendu en deux, sans que l'on entende le

tonnerre,

Au matin, il ne restait plus que ce tronc évidé, creux

comme une cage thoracique,
Ses racines, arrachées, tâtonnent désormais à l'air libre,
Comme des doigts aveugles cherchant à retrouver la chair
disparue,
Elles semblent vouloir retenir la terre qui glisse vers l'eau,
grain par grain,
Mais leur étreinte désespérée ne fait que souligner la
lenteur du glissement.

Les hommes viennent parfois jusque-là pour déposer leurs
nuits,
Ceux qui n'en peuvent plus de tourner dans leurs
chambres étroites,
Ceux dont les pensées s'entrechoquent comme des
pierres dans un sac,
Ils marchent sans savoir pourquoi leurs pas les mènent ici,
Arrivés près de la souche, ils s'asseyent, le dos contre le
bois mort,
Ils regardent le noir sans rives jusqu'à ce que leurs yeux s'y

perdent,

Parfois une envie de se lever et d'avancer les prend à la gorge,

Un désir de disparaître dans ce calme, d'en finir avec les contours,

Mais quelque chose, une main invisible, un souvenir de chaleur, les retient,

Alors ils repartent, plus lourds encore, mais avec un silence de plus en eux.

On raconte que ceux qui ont franchi ce pas ne reviennent pas toujours,

Et que ceux qui reviennent ne sont plus tout à fait les mêmes,

Leurs gestes perdent quelque chose de superflu, une agitation, un éclat,

Leur regard se creuse, s'apaise, devient plus lent, plus profond, plus grave,

Comme s'ils avaient laissé là-bas une part d'eux-mêmes au

fond de l'eau,

Une peur ancienne, une rage inutile, une colère sans
objet,

Ils ne parlent plus de l'étang, ou seulement en mots très
simples,

Ils disent qu'il n'y a rien à voir, qu'on exagère, qu'on se fait
des films,

Mais leur silence autour de ce « rien » en dit plus long que
mille légendes,

Car il y a des gouffres qu'on ne peut évoquer qu'en les
niant doucement.

À l'automne, des feuilles mortes viennent flotter un
instant sur la surface,

Elles tournent en rond, hésitent, s'éloignent, se
rapprochent,

On croirait voir des barques de papier cherchant un port
impossible,

Mais il n'y a pas de rive où accoster, pas de rocher à

contourner,

Seulement ce vaste plateau sombre qui refuse les

trajectoires,

Peu à peu, les feuilles s'assombrissent, se ramollissent, se

dissolvent,

Elles rejoignent ce limon épais fait de siècles de

disparitions,

Nulle trace ne subsiste de leur jaune ou de leur rouge

flamboyant,

Dans l'étang sans rives, toutes les couleurs finissent par se

rendre,

Et le monde entier devient une seule nuance de nuit

lourde.

Parfois, un enfant du village rêve qu'il marche sur cet

étang,

Ses pieds se posent sur l'eau comme sur un sol

légerement élastique,

Sous lui, des ombres se déplacent lentement, sans forme

précise,

On dirait des visages effacés, des mains sans bras, des yeux isolés,

Il reconnaît pourtant certains traits, un oncle, une voisine, un ami,

Tous ceux qui ont disparu trop vite, trop brutalement, sans adieu,

Ils ne l'appellent pas, ils ne lui font pas signe, ils flottent seulement,

Comme des pensées qu'on n'a jamais su achever, abandonnées en route,

L'enfant se réveille avec la bouche pleine d'une eau glacée,

Et un nom imprononcé coincé juste derrière ses dents serrées.

Dans certaines nuits, quand le vent vient de l'est,

On entend, dit-on, une sorte de chant au ras de la surface, Ni humain, ni animal, ni tout à fait souffle, ni tout à fait

voix,

Un murmure de voyelles blessées, de consonnes noyées,

Comme si le langage lui-même venait s'y dissoudre à la fin,

Les mots trop lourds, trop chargés, trop usés par des

bouches mentantes,

Descendent un à un dans ce bain d'oubli très lent,

Les phrases de haine, les discours de pouvoir, les slogans

vides,

Tout cela finit par perdre forme dans cette eau patiente,

Et ne reste qu'un bourdonnement grave, comme un orgue

sans mélodie.

L'étang sans rives attire aussi les images que le monde ne

veut plus,

Les souvenirs de guerre, les corps laissés dans les fossés,

Les cris figés dans les photographies qu'on range au

grenier,

Les regards d'enfants qu'aucune justice ne réhabilitera,

Les rues d'anciennes villes détruites, les maisons

arrachées,
Tout ce que les hommes tentent d'ensevelir sous des
monuments propres,
Glisse peu à peu, par une pente invisible, vers ce noir
compact,
Là, aucun récit ne vient organiser la douleur en épopée,
Il n'y a que des couches successives de réalités brisées,
Empilées sans ordre, comme des pierres tombales
englouties.
Un soir, une sœur au visage trop pâle vint s'y pencher,
Ses mains fines tremblaient comme deux oiseaux
enfermés,
Elle cherchait dans l'eau un reflet qui ne soit pas le sien,
Une autre figure, un frère perdu, un dieu silencieux, un
signe,
Mais l'étang refusait obstinément de lui rendre une image,
Il ne lui offrait que ce noir sans rivage, sans branche, sans
rive,

Alors elle comprit qu'au-delà d'un certain point de
douleur,

Le monde cessait de nous renvoyer notre propre visage,
Qu'il fallait accepter d'être sans forme au regard des
choses,

Et cette pensée la fissura doucement, comme une glace
trop mince au printemps.

Depuis ce soir-là, on dit que son ombre a rejoint les eaux,
Non son corps, non ses cheveux, non ses mains, mais
quelque chose d'elle,

Un reste de regard, une façon de tenir la tête,
Une nuance de tristesse bleue qui ne trouve plus de
visage,

Par les nuits très calmes, les rares étoiles qui daignent s'y
confier,

Prennent parfois une couleur plus froide, presque couleur
de veine,

Comme si un peu de son âme remontait jusqu'au ciel,

Pour rappeler au monde que certains visages ne se ferment jamais,

Ceux qui ont trop vu la faille ouverte au cœur de la lumière,

Et qui sont tombés à l'intérieur sans qu'aucune main ne les retienne.

Les pêcheurs n'aiment pas s'y risquer, même en plein jour d'été,

Leurs lignes y descendent comme dans un ventre sans organe,

Le fil s'enfonce, s'enfonce, jusqu'à ne plus tirer vers le haut,

Leur bras se fatigue sans rencontrer le moindre refus vivant,

Parfois, ils remontent un hameçon tordu, comme mâché par la nuit,

Ou une touffe d'algues lourdes, mêlées de fragments d'os ou de verre,

Ils disent alors que l'étang garde ce qu'il veut garder,
Qu'il ne rend que des débris, jamais des formes entières,
Ils replient leurs cannes en silence, en regardant leurs
pieds,
Et vont pêcher ailleurs, là où les poissons sont encore de la
lumière qui bouge.
L'étang sans rives est aussi un miroir pour ceux qui n'en
ont pas,
Les âmes étrangères au monde y viennent reconnaître
leur contour absent,
Elles se penchent sur ce noir qui ne leur renvoie rien,
Et dans ce refus, elles apprennent une vérité plus dure
que l'image,
Qu'elles sont, elles aussi, sans rivage où se reposer,
Sans territoire sûr, sans bord net entre le dedans et le
dehors,
Ce constat ne les console pas, mais il les apaise parfois,
Car elles sentent qu'un lieu sur terre partage leur

condition,

Un lieu qui, comme elles, ne sait pas se tenir dans les
formes,

Et qui préfère rester vaste, informe, plutôt que mentir sur
sa profondeur.

Les nuits de brouillard, tout se confond autour de lui,
La forêt, les champs, le ciel, les collines, les pierres,
Tout se fond en une même matière laiteuse, hésitante,
Mais l'étang, lui, reste noir, comme une absence au cœur
de l'oubli,

On le devine plus qu'on ne le voit, par un manque dans le
brouillard,

Une zone de silence où même le pas du marcheur
s'étouffe,

Les silhouettes qui s'y aventurent disparaissent d'un coup,
Non parce qu'elles tombent, mais parce qu'elles cessent
d'être vues,

On ne sait jamais si elles ont fait demi-tour plus loin,

Ou si elles ont rejoint ce qui s'amoncelle au fond, sans forme et sans nom.

En été, quelques insectes tracent des cercles à sa surface,
Des danseurs minuscules, ivres de chaleur et de lumière,
Ils dessinent des couronnes tremblantes qui se défont aussitôt,

Leur vie entière tient dans ces quelques minutes de figures fragiles,

Puis ils tombent, de fatigue ou de vertige, dans ce noir silencieux,

Leur petite panique agite un instant une zone infime d'eau,

Une ride, enfin, apparaît, timide, hésitante, dérisoire,
Puis tout se referme, comme si rien n'avait été,
Comme si même la joie vibrante des plus humbles créatures

Ne pouvait durablement entamer ce sommeil lourd sans rives.

On pourrait croire que cet étang est l'ennemi du monde,
Qu'il avale, détruit, efface, qu'il n'est qu'un trou de mort,
Mais ceux qui ont appris à marcher en sa proximité sans
tomber
Savent qu'il accomplit une tâche que nul autre lieu ne
peut porter,
Il recueille ce que la terre ne parvient plus à absorber,
Les excès de douleur, les cris trop grands, les
effondrements muets,
Sans lui, peut-être, le monde éclaterait sous le poids de
ses non-dits,
Les villes se fissureraient, les maisons se fendraient, les
corps se briseraient,
Il est la fosse commune de ce que nous refusons de
regarder,
Une charnière d'ombre où l'insoutenable trouve un lit
opaque.

Ainsi, l'étang sans rives participe malgré tout à la survie du
jour,

En plongeant dans sa nuit ce que nous ne savons pas
porter,

En gardant pour lui les images qui détruiraient les plus
résistants,

En avalant les mots dont la violence nous rendrait fous,
Ce n'est pas une bonté, ni une grâce, ni un pardon,
C'est une fonction obscure de la vallée, du paysage, du
réel,

Une zone d'amnésie nécessaire pour que le reste continue
à tenir,

Mais ceux qui le pressentent ne peuvent plus vivre comme
avant,

Car ils savent désormais qu'au bord de chaque sourire,
Un étang sans rives veille, silencieux, aux limites de la
conscience.

Le poète vient souvent jusqu’ici, non par goût du macabre,
Mais parce qu’il y trouve l’exacte image de sa tâche,
Se pencher sur un gouffre que nul ne veut vraiment
approcher,
Risquer chaque jour de tomber en cherchant à le traduire,
Tendre des mots comme des ponts au-dessus d’une eau
sans fond,
Sachant qu’ils se dissoudront eux aussi, à la longue, dans
le noir,
Il jette ses vers comme des pierres qu’on ne voit pas
toucher,
Écoute le silence qui suit, plus dense, plus chargé, plus
grave,
Et comprend que la poésie n’est pas de sauver quoi que ce
soit,
Mais de témoigner d’un bord invisible entre la lumière et
ce qui la boit.

Quand la neige recouvre la vallée d'une blancheur
uniforme,

On pourrait croire que l'étang a enfin trouvé des rives,
Les traces s'avancent jusque-là, hésitent, s'arrêtent,
repartent,

Mais au centre, toujours, une tache plus sombre persiste,
La neige y fond aussitôt, comme refusée par la nuit
ascendante,

Un cercle noir, à peine visible, marque sa respiration,
Les enfants demandent pourquoi la glace ne prend jamais
là,

Les adultes détournent le regard, parlent d'un courant,
d'une source,

Mais au fond, ils savent bien qu'il n'y a pas de courant, pas
de source,

Seulement un endroit du monde où la mort reste à nu,
sans vernis.

Un jour prochain, peut-être, le frère viendra s'asseoir près
de l'étang,

Celui dont le miroir bleu garde encore la sœur blessée,

Il regardera ce noir qui ne renvoie ni ciel ni visage,

Il se dira que son chagrin, lui aussi, n'a jamais connu de
rive,

Qu'il déborde de toutes parts sur ses jours, ses gestes, ses
paroles,

Il sentira en lui le désir de tout laisser tomber dans cette
nuit,

Sa culpabilité, sa fatigue, ses années de veille inutile,

Il fermera les yeux, non pour se jeter, mais pour déposer,
Et peut-être que, pour une fois, l'étang n'avalera rien,
Qu'il se contentera de garder, en suspens, l'image intacte
d'un pardon impossible.

Ainsi l'étang sans rives demeure, qu'on le regarde ou
qu'on l'oublie,

Il n'a pas besoin de visiteurs pour approfondir sa nuit,

Chaque jour ajoute une couche de silence à sa masse
liquide,

Chaque nuit y dépose un peu de la fatigue des vivants,
Il est la mémoire sans forme d'un monde qui se défait,
La réserve obscure où vont mourir les contours trop nets,
Et tant qu'il restera là, au fond de la vallée, immobile,
Il rappellera, à ceux qui s'y risquent, une vérité sans fard,
Que toute vie, si elle regarde assez longtemps son propre
reflet,

Découvre tôt ou tard un étang sans rives au centre de son
être.

MORT À LA FENÊTRE

La fenêtre donne sur une rue trop étroite pour le ciel, trop
large pour le silence,
Le verre porte la trace de mains anciennes qui ont cherché
l'air sans le trouver,
Dans le reflet tremblant, on distingue le monde et,
derrière, quelque chose d'autre,

Une ombre fine qui ne colle ni au mur ni au cadre ni au
contour du jour,

Elle se tient là depuis toujours, sans âge, sans visage,
patiente,

Comme une tache plus dense dans la transparence usée
du carreau,

Parfois elle semble reculer quand la lumière insiste,
brutale,

Parfois elle s'avance jusqu'à effleurer presque les yeux qui
regardent,

On ne sait jamais si c'est nous qui la voyons ou elle qui
nous voit,

Car la mort à la fenêtre n'a pas de regard, seulement une
présence qui pèse.

Chaque matin, la vieille femme écarte le rideau avec le
même geste tremblant,

Ses doigts repoussent la toile comme on ouvre un livre
qu'on connaît par cœur,

La rue est là, identique, avec ses pavés humides, ses murs
lépreux,

Les voisins qui sortent, les voitures trop pressées, les
chiens qui reniflent,

Elle les regarde passer comme on regarde une eau qui
coule sans nous,

Mais derrière cette routine usée, elle sent quelque chose
collé au verre,

Une fraîcheur étrangère, une fatigue qui n'est pas la
sienne,

Elle sait qu'un jour, il suffira d'ouvrir un peu plus grand
pour que ça entre,

Et cette certitude lui tient compagnie plus fidèlement que
tout le reste,

Comme un hôte invisible qui ne frappe jamais mais ne s'en
va pas.

Le soir, les lampadaires s'allument, jaunes, tremblants,
indécis,

Les silhouettes se dédoublent sur les murs, se rallongent
sur l'asphalte,

La fenêtre devient un écran où se reflète un autre théâtre,
Celui de la pièce pauvre, avec sa table, son lit, sa chaise
boîteuse,

La vieille femme passe devant, floue, absorbée dans ses
gestes lents,

La mort à la fenêtre se confond un instant avec son
ombre,

On ne sait plus qui regarde dehors et qui veille dedans,
La vitre est un mince pays où les rôles se renversent sans
bruit,

Elle s'arrête parfois, pose la main sur le carreau froid,
pensivement,

Comme si elle saluait quelqu'un qu'elle ne voit pas mais
qu'elle sent très proche.

Dans la maison d'en face, un enfant colle souvent son
front au verre,

Ses yeux grands ouverts boivent la nuit comme une
histoire sans paroles,

Il trace sur la buée des formes maladroites qui
disparaissent trop vite,

Des cercles, des croix, des maisons, des visages, des soleils
noirs,

Derrière lui, la mère crie de faire attention, de ne pas se
pencher,

Le monde pèse lourd dans sa voix, plus lourd que les murs,
L'enfant ne comprend pas ce poids, seulement cette peur
précipitée,

Il finit par obéir, mais avant de partir, il regarde une
dernière fois,

Et dans un coin du carreau, il aperçoit une ombre plus
sombre que la nuit,

Un petit morceau d'inconnu qui restera collé à sa
mémoire pour toujours.

Dans certains hôpitaux, les fenêtres donnent sur des cours
sans arbres,

Des rectangles de ciel blafard, découpés par des murs trop
proches,

Les malades y viennent chercher un reste de lumière, un
bruit de dehors,

Ils posent leur front contre le verre froid comme contre un
front aimé,

Leurs respirations dessinent des nuages laiteux qui
s'effacent aussitôt,

La mort, elle, se tient juste de l'autre côté, là où nul ne la
voit,

Elle suit le dessin de ces buées qui montent et qui
retombent,

Elle compte les secondes entre deux respirations
incertaines,

Elle sait déjà quelles mains lâcheront la rambarde du lit
cette nuit,

Et son calme terrible se reflète dans les vitres que
personne ne regarde vraiment.

Les nuits de garde, l'infirmière fatiguée traverse le couloir
désert,

Dans chaque chambre, une fenêtre veillée par des
machines et des gouttes,

Elle ne regarde jamais trop longtemps dehors, de peur d'y
voir autre chose,

Un visage dans la vitre, un reflet qui ne soit pas le sien,

Elle sait que la mort rôde, pas dans les couloirs ni sous les
lits,

Mais serrée contre le verre comme une buée qui ne se
dissipe pas,

Quand un cri l'appelle, elle accourt, les mains déjà
tendues,

Parfois elle arrive juste après la dernière expiration, trop
tard,

Elle tourne alors la tête vers la fenêtre par réflexe muet,

Et dans l'ombre du carreau, elle sent passer une fraîcheur
qu'elle ne nommera pas.

Dans les villes bombardées, les fenêtres n'ont plus de
vitres,

Elles béent comme des orbites vides sur des rues
déchirées,

La mort n'a plus besoin de se tenir derrière le verre,
Elle passe à travers les cadres tordus comme un vent
lourd,

Elle s'assoit sur les rebords éclatés, regarde les décombres
fumants,

Les rideaux déchiquetés flottent comme des drapeaux de
reddition,

Pourtant même là, un fragment de vitre subsiste parfois à
un angle,

Un petit triangle translucide où le ciel ose encore se mirer,
Et dans ce reste fragile, on devine une ombre inclinée,

Comme si la mort regrettait un peu la douceur de l'ancien
guet immobile.

Il y a des villages où tout le monde connaît la fenêtre d'un
certain homme,

Celle où, chaque soir, il apparaissait à l'heure exacte,

Pour regarder le soleil tomber derrière la colline noire,

On dit que le jour de sa mort, il s'y est tenu plus
longtemps que d'habitude,

Ses doigts crispés sur le rebord comme sur le bord d'un
bateau,

Ses yeux accrochés à la dernière ligne de lumière,
obstinés,

Les voisins l'ont vu, de la rue, silhouette découpée dans le
rouge,

Ils ont deviné quelque chose sans savoir le dire,

Plus tard, on a retrouvé la chaise renversée, le corps
absent,

Et la fenêtre, ouverte sur la nuit, gardait encore la chaleur
de sa main.

Parfois, c'est la mort elle-même qui regarde de loin,
depuis la rue,

Elle lève la tête vers les fenêtres éclairées comme un
passant sans réponse,

Elle voit des familles attablées, des écrans bleus, des
gestes pressés,

Des mains qui s'agitent, des rires, des larmes, des disputes
étouffées,

Elle n'entre pas encore, elle se contente de se tenir en
bas,

Comme un mendiant invisible appuyé contre le mur,

Elle attend que quelqu'un, là-haut, se lève dans la nuit,
Tire le rideau, ouvre la fenêtre pour chercher un peu d'air,
Alors elle montera l'escalier sans bruit, une marche après
l'autre,

Et se tiendra derrière le carreau, à hauteur du visage
offert.

À la campagne, certaines fenêtres donnent sur des
champs immenses,

Le jour, c'est une mer de blé, de neige, de brume, selon la
saison,

La nuit, c'est un noir plus large que toutes les chambres
réunies,

Le paysan fatigué vient s'y tenir avant d'aller au lit,

Il salue silencieusement ses bêtes invisibles dans l'ombre,

Les arbres, le fossé, la grange, la mare, le chemin,

Parfois, au loin, une petite lumière bouge, un voisin rentre
tard,

Il y a dans ce rituel une paix que rien ne vient troubler,

Sauf certains soirs où, dans le reflet du carreau,

Il voit derrière lui une silhouette qui n'est pas lui, plus
mince, plus fixe, plus froide.

La mort à la fenêtre ne frappe jamais comme dans les histoires,
Elle n'arbore ni manteau noir, ni faux, ni sourire macabre,
Elle est plutôt une légère condensation sur le verre,
Une zone où le froid s'installe plus vite que partout
ailleurs,
Un endroit où la buée des vivants refuse de tenir,
Où le souffle se retire comme gêné par une autre
présence,
Les enfants sentent ce détail sans savoir le formuler,
Ils disent seulement que cette fenêtre-là est « bizarre »,
Qu'ils n'aiment pas s'en approcher la nuit, même avec une
lampe,
Et leur peur innocente touche une vérité que les adultes
ont oubliée.

Dans certains rêves, on se tient derrière une fenêtre sans
savoir où,
On regarde un paysage flou, une rue inconnue, un jardin

étranger,

On veut ouvrir mais la poignée ne vient pas, reste collée

au bois,

On appelle mais aucun son ne franchit la barrière du verre,

Les passants ne nous voient pas, ou font semblant de ne

pas voir,

Nous sommes coincés dans cette chambre que nous ne

reconnaissons pas,

Une chambre sans porte, sans meubles, sans murs visibles,

Rien qu'une fenêtre et, de l'autre côté, le monde qui

continue,

C'est seulement au réveil qu'on comprend, avec un frisson

lent,

Qu'on a occupé un instant la place exacte de la mort qui

veille.

La sœur, parfois, se tient à sa propre fenêtre, quelque part

dans la ville,

Son visage pâle se découpe dans le cadre comme une

hostie blessée,
Ses doigts serrent le rebord avec une force
disproportionnée,
Comme si ce bois était la seule chose qui la rattachait au
monde,
Elle regarde la rue déserte, les réverbères, le banc, l'étang,
Elle voit son propre destin se refléter dans les vitres des
autres,
Chaque fenêtre allumée lui renvoie une version possible
de ce qu'elle n'aura pas,
Une table pleine, un rire, un enfant qui court, une fatigue
moins lourde,
Derrière elle, la mort à la fenêtre s'approche de l'intérieur,
avec douceur,
Et se superpose à son visage, jusqu'à ce que l'un et l'autre
ne fassent plus qu'une seule ombre.
Dans les grandes villes, les façades sont des échiquiers de
fenêtres,

Des yeux carrés tournés vers la rue et vers le ciel,
La nuit, certains restent allumés très tard, obstinément,
On y devine des insomniaques, des amoureux, des
solitaires, des fous,
Sur certaines d'entre elles, pourtant, la lumière ne revient
plus jamais,
Le rideau y reste tiré, la poussière s'accumule sur le
rebord,
La mort s'y est installée comme un locataire discret,
Elle regarde les saisons passer sur le trottoir d'en bas,
Sans payer de loyer, sans répondre aux lettres ni aux
appels,
Et personne ne vient la déloger, car son nom ne figure sur
aucun bail.
Les animaux sentent la mort à la fenêtre avant les
hommes,
Les chats fixent le carreau avec une intensité inquiète,
Leur dos se hérissé sans raison, leur queue fouette l'air,

Les chiens grognent parfois contre un coin de vitrage vide,

Ils refusent de s'approcher, reculent, se couchent plus loin,

Les oiseaux, dehors, dévient légèrement leur trajectoire,

Ils évitent certaines surfaces avec une précision inexplicable,

Comme s'ils voyaient, là où nous ne voyons rien,

Une densité différente dans l'air, une courbure de lumière,

Un seuil plus mince où quelque chose passe et repasse sans cesse.

Pour le poète, la fenêtre est une frontière douloureuse, Entre la chambre étroite où les mots tournent sur eux-mêmes,

Et le dehors vaste où tout se défait sans témoin, Il se penche sur le verre comme sur une page trop blanche,

Cherchant une phrase assez vraie pour traverser la vitre,

Mais chaque vers qu'il écrit laisse une trace de buée qui disparaît,

La mort, derrière le carreau, lit par-dessus son épaule, silencieuse,

Elle connaît d'avance la fin de toutes les métaphores,

Elle sait que la poésie ne la vaincra pas, ne la retardera même pas,

Mais elle tolère ce travail obstiné comme on tolère une prière inutile.

Parfois, quelqu'un ouvre brusquement la fenêtre pour chasser une odeur,

La fumée, la fatigue, la tristesse trop lourde d'une pièce,

L'air du dehors entre en courant, chargé de pluie et de poussière,

La mort recule d'un pas, surprise par ce vent soudain,

Puis elle reprend sa place dès que le battant se referme,

Comme si elle disait : « Je peux attendre encore un peu »,

L'odeur s'atténue, la pièce semble respirer mieux

quelques minutes,

Puis tout se repose, retombe, revient à son poids habituel,

La fenêtre n'est plus qu'un rectangle silencieux dans la

nuit,

Et derrière lui, la même patiente présence sans nom.

Il y a aussi des fenêtres dans les trains qui traversent le

pays,

Des rectangles de monde qui glissent à toute vitesse,

Les voyageurs y collent leur front, leurs pensées, leurs

regrets,

La mort voyage avec eux, assise sur le siège vide à côté,

Elle regarde défiler les champs, les villages, les zones

industrielles,

Les lumières uniques au milieu de la campagne noire,

Elle sait que certains ne rentreront pas au terminus prévu,

Qu'une courbe de rail, un freinage raté, un geste fou,

Peuvent transformer ces fenêtres en portes brusques vers

le dehors,

Où le ciel entier entre d'un coup dans les wagons
éventrés.

Dans les maisons délabrées, au bord des terrains vagues,
Les fenêtres cassées montrent des pans de ciel troué,
Les rideaux pendent comme des langues mortes,
Le vent y parle une langue faite de poussière et de feuilles,
La mort à la fenêtre s'y tient moins clairement, plus
diffuse,
Elle a déjà fait son œuvre, il ne reste plus rien à guetter,
Juste un peu de ruine, de mémoire, d'anciens rires éteints,
Cependant, la nuit, un passant peut jurer avoir vu là,
Un visage très bref se former dans le vide du cadre,
Comme si les murs se souvenaient eux aussi de ceux qu'ils
ont laissés partir.

Les jours de fête, quand les rues s'emplissent de musique
et de cris,

Les fenêtres se couvrent de guirlandes, de lampes, de
couleurs,

On y accroche des drapeaux, des banderoles, des souhaits,

On veut faire oublier que c'est par là aussi que le froid
entre,

La mort regarde ces ornements avec une étonnante
douceur,

Elle sait que c'est une manière maladroite de lui tourner le
dos,

De se convaincre, quelques heures, que la nuit est dehors
seulement,

Elle n'en veut à personne, elle sait que la peur est vieille et
juste,

Elle attend que les lampions s'éteignent, que les verres
soient vides,

Et, quand tout retombe, elle revient se poser sur le
carreau nu.

Dans certaines langues, on dit que l'âme s'envole par la
fenêtre,

Qu'il faut les ouvrir quand quelqu'un vient de mourir,

Pour laisser sortir ce souffle invisible qu'on ne voit pas
partir,

Dans d'autres, on les ferme au contraire, très vite, très
serré,

Pour que rien ne s'échappe, ni chaleur ni prière ni
mémoire,

La mort, elle, se joue de ces coutumes contraires,
Elle sait qu'elle n'a besoin ni de battants ni de clés,
Elle passe par où passent les regards, les soupirs, les
regrets,

Par ce mince espace entre l'intérieur et l'extérieur,
Où un simple carreau suffit à séparer deux infinis qui se
frôlent.

Un jour, la vieille femme cessera d'écartier le rideau le
matin,

Les voisins verront la fenêtre obstinément close, sans
lumière,

Ils diront qu'elle dort, qu'elle est malade, qu'il faut aller

voir,

On frappera à la porte, on appellera son nom, sans

réponse,

Quand enfin on entrera, la chambre aura l'air plus petite,

Comme si l'air lui-même s'y était contracté autour du lit,

Son corps sera là, très calme, les mains posées sur le drap,

La fenêtre, pourtant, aura été ouverte dans la nuit,

Le rideau remué, le carreau encore froid du passage du

dehors,

Et dans ce froid, on sentira qu'une hôte ancienne a enfin

changé de place.

Alors quelqu'un viendra s'asseoir à son tour près de cette

fenêtre,

Un voisin, un parent, un inconnu missionné par la

nécessité,

Il regardera la rue comme elle le faisait, avec la même

fatigue,

Il sentira sur la vitre la trace de sa main et d'autres mains

plus anciennes,
La mort, derrière le carreau, reprendra son poste
immobile,
Car il y aura toujours un visage à veiller, une silhouette à
attendre,
Une respiration à compter dans le demi-jour du matin,
La fenêtre restera, changeant seulement de corps devant
elle,
Et, tant que des yeux chercheront le dehors dans la
lumière brisée,
La mort à la fenêtre sera le miroir obscur de leur propre
passage.
Ainsi, de maison en maison, de ville en ville, de siècle en
siècle,
La mort à la fenêtre continue son guet sans triomphe ni
tristesse,
Elle ne vient pas voler la vie comme un voleur pressé,
Elle se contente d'être là où le monde touche au verre,

Là où les intérieurs hésitent à s'ouvrir au dehors,
Là où les regards se perdent dans ce qu'ils ne
comprendent pas,
Elle est la sourde gardienne de ce mince territoire
d'indécision,
Où l'on ne sait plus très bien si l'on est dedans ou dehors,
Vivants ou déjà un peu passés de l'autre côté,
Et c'est dans cet entre-deux que le tragique, parfois, prend
toute sa clarté.

LA CHAMBRE SOMBRE

La chambre sombre n'est pas un lieu mais une manière de
respirer,
Un espace où la lumière hésite à entrer comme un animal
battu,
Les murs y portent la trace d'épaules qui se sont appuyées
trop longtemps,
Le parquet se souvient de pas lents qui n'allaienr nulle
part,

Chaque meuble semble retenu dans son propre poids,
sans avenir,

La poussière y est plus épaisse, plus grave, presque
fraternelle,

Elle s'accroche aux angles comme une nuit qui ne veut pas
partir,

La fenêtre, trop étroite, filtre un jour déjà fatigué, presque
gris,

Et tout, ici, murmure qu'il existe un lieu où la vie se replie,
Non pour mourir, mais pour cesser un instant de
prétendre tenir debout.

On entre dans la chambre sombre comme on entre dans
un souvenir,

Avec la crainte de réveiller quelque chose qui dort mal,
La poignée grince d'une voix basse, presque humaine,
presque lasse,

L'air sent le linge froid, l'encre sèche, le livre refermé trop
tôt,

Une chaise attend quelqu'un qui ne viendra plus, c'est évident,

Un verre à moitié plein, posé depuis des jours, garde la forme de la main,

Les rideaux tirés laissent passer un souffle mince, tremblé,

On dirait que le monde dehors n'ose pas s'imposer,

Qu'il préfère rester sur le seuil plutôt que troubler ce retrait,

Comme si la chambre sombre possédait son propre climat, sa propre loi.

Ceux qui y vivent ne se plaignent pas : ils savent à quoi ils tiennent,

Ils comprennent que certains jours ne tolèrent pas le soleil,

Que certains coeurs ne supportent pas la clarté entière du monde,

Ils apprennent à bouger lentement, comme dans l'eau profonde,

À ne pas brusquer les ombres qui veillent sur leurs
épaules,

Ils se lèvent tard, s'asseyent tôt, marchent peu, respirent
beaucoup,

Leur souffle fait parfois trembler la poussière sur la table,

Ils écrivent quelques mots puis les effacent aussitôt,
Non parce qu'ils sont mauvais, mais parce qu'ils sont trop
sincères,

Et que la sincérité, dans cet espace, brûle comme un feu
sans oxygène.

La chambre sombre écoute tout : les larmes silencieuses,
les pas prudents,

Les chuchotements adressés à personne, les prières sans
destinataire,

Elle recueille les phrases qui n'ont jamais trouvé de
réponse,

Les doutes qui tournent comme des insectes autour d'une
lampe,

Les regrets qui se posent sur la table comme des feuilles mortes,

Elle ne juge pas, elle ne guérit pas, elle contient simplement,

Elle est le ventre obscur où la douleur perd son nom,

Où les chagrins deviennent vastes, anonymes, sans bord,

Où l'on peut enfin cesser d'être fort pour personne,

Et redevenir une figure sans masque, sans rôle, sans posture.

La nuit, la chambre sombre gagne une profondeur presque liquide,

Les coins disparaissent, le plafond s'éloigne, les murs respirent,

On pourrait croire qu'on flotte dans un puits de sommeil sans fond,

Un endroit où les rêves n'ont plus besoin de contours,

Où la mémoire élargit ses bras jusqu'à toucher les quatre murs,

Les objets eux-mêmes semblent remettre leur fatigue à la
pièce,

La table retient ses histoires, la chaise ses absences,
Le lit devient une barque tirée au rivage par un marin sans
yeux,

On s'y allonge comme on s'abandonne à un fleuve ancien,
Et la chambre sombre s'empare du reste, avec une
douceur étrange.

Les fenêtres sont des blessures qui s'ouvrent à peine sur le
dehors,

Elles laissent entrer un peu plus de nuit qu'elles n'en
laissent sortir,

Le jour, elles projettent sur le sol des rectangles de
lumière pâle,

Toujours les mêmes, toujours à la même heure,
imperturbables,

Ces rectangles deviennent des cadrans pour ceux qui y
vivent,

Des marques silencieuses qui disent : « tu tiens encore »,
Le soir, le verre reflète un visage fatigué qui ne surprend
plus,

On y voit un front chargé d'heures, une bouche qui ne
sourit pas,

Non par amertume, mais par simple économie du souffle,
Car dans la chambre sombre on ne dépense que ce qui est
nécessaire.

Certains écrivent ici des lettres qu'ils n'enverront jamais,
Des lettres à des morts, des absents, des souvenirs trop
lourds,

Ils alignent des phrases pleines de prudence et de
tremblements,

Des phrases qui disent ce qu'aucune voix n'a osé dire
dehors,

Puis ils plient ces lettres, les glissent dans un tiroir fermé,
Comme on range un animal fragile pour qu'il ne se brise
pas,

Parfois, ils les relisent des années plus tard,
Et découvrent qu'une part d'eux-mêmes s'est arrêtée là,
Exactement à la date de la lettre, figée dans ce morceau
de papier,
Comme si la chambre sombre conservait leurs âmes en
plusieurs versions.
Les amants qui sont passés ici ne s'y sont jamais attardés,
Leur peau sentait trop fort la lumière, leurs gestes étaient
trop nets,
La chambre sombre acceptait leur présence mais non leur
durée,
Elle les accueillait comme on accueille la pluie dans une
cave,
Brève, fraîche, inadéquate, vite absorbée par les murs,
Ils repartaient en se demandant ce qui les avait dérangés,
Sans comprendre que leur joie n'avait pas la bonne
densité,
Qu'elle brillait trop pour cet endroit où tout doit rester

mat,

Ils emportaient avec eux un frisson qu'ils mettaient sur le
compte du froid,

Et ne revenaient plus, sachant confusément qu'ils n'y
seraient pas utiles.

Il y a aussi, dans la chambre sombre, un miroir trop petit,
Un miroir fêlé qui renvoie des fragments de visage,
Jamais le tout, jamais une forme complète, toujours une
esquisse,

Ce miroir dit la vérité que la lumière tait :

Que nous ne sommes jamais entiers, même debout,
même vivants,

Que nos visages portent des brèches, des absences, des
ombres,

Le miroir ne ment pas, il ne flatte rien, il n'arrange rien,
Il montre ce que la lumière dissimule dans l'éclat du jour,
Les yeux un peu vides, la bouche un peu tremblante,
Et ce côté de soi qui vit déjà un pas dans l'autre monde.

Les livres dans la chambre sombre sont ouverts à la même page,

Depuis des mois, parfois des années, figés dans leur propre veille,

On y lit des phrases que personne n'a terminées,

Des dialogues suspendus, des poèmes arrêtés en plein souffle,

La poussière y forme un soulignement gris, discret,

Comme si elle prenait la relève de la main absente,

L'habitant lit un paragraphe, puis s'interrompt,

Non par lassitude, mais parce que la pensée voyage ailleurs,

Dans une zone sans mots, où le livre ne peut le suivre,

Un territoire d'ombre intérieure où seuls les silences savent lire.

Parfois, la chambre sombre semble respirer plus fort,

Comme si elle attendait une réponse qu'on tarde à donner,

Un choix à faire, une phrase à prononcer, un adieu à
assumer,

Elle se gonfle, se contracte, comme une bête au repos,

Puis tout retombe, le silence se referme, la poussière se
repose,

Et l'on comprend qu'il n'y a ici aucune urgence réelle,

Seulement l'obstination d'un lieu qui veille notre fatigue,

Qui accueille nos tremblements avec la patience d'un sol
ancien,

Et qui nous rappelle, d'une voix basse, presque chaude,

Que même les douleurs trop lourdes méritent un toit où
s'asseoir.

Les vieillards qui ont vécu longtemps dans la chambre
sombre

portent une paix que le monde ne comprend pas,

Ils parlent peu, marchent lentement, regardent beaucoup,

Ils savent que la lumière n'éclaire rien qu'on ne puisse
perdre,

Et que l'ombre protège parfois mieux que le jour,
Ils sourient d'un sourire qui ne cherche pas à convaincre,
Un sourire qui ressemble à un souffle revenu de loin,
On croit qu'ils sont résignés : ils ne le sont pas,
Ils ont simplement cessé d'exiger du monde ce qu'il ne
peut offrir,
Et la chambre sombre les a aidés à apprendre ce
renoncement doux.

Les enfants, eux, n'aiment pas y rester longtemps,
Ils sentent des présences que les adultes ont oubliées,
Des souffles dans les coins, des yeux qui veillent depuis les
murs,
Ils s'approchent du lit mais pas trop, posent une main, puis
la retirent,
Comme si le drap pouvait les attirer dans un sommeil trop
profond,
Ils demandent à sortir, à aller jouer, à ouvrir les rideaux,
Ils savent instinctivement que ce lieu n'est pas pour eux,

Qu'il appartient aux heures plus lentes, plus sombres, plus anciennes,
Et qu'ils doivent encore vivre des années de lumière
avant de comprendre ce que cache la chambre sombre.
Un frère y vient parfois, à l'heure où tout se défait,
Celui dont le miroir bleu garde la sœur blessée,
Il s'assoit dans un coin, entre deux ombres, sans bruit,
Il laisse la pièce respirer autour de lui, sans l'interrompre,
Il reconnaît dans cette obscurité la même densité que
dans le verre,
Une épaisseur de chagrin qui ne veut pas s'effondrer,
Il allume une lampe, puis la referme aussitôt, gêné par sa
brutalité,
Le bleu du miroir manque ici, remplacé par une nuit plus
épaisse,
Mais il sent tout de même la sœur veiller dans le repli des
ombres,

Comme un parfum léger qu'aucune fenêtre ne laisse
s'échapper.

Les morts ne hantent pas la chambre sombre : ils y
reposent,
Ils ne viennent pas troubler les vivants, ne claquent pas les
portes,

Ils se tiennent simplement dans les plis du silence,
Calmes, patients, presque humbles, comme des hôtes
discrets,

Leur présence est un poids léger, un frisson dans l'air,
Elle ne fait pas peur : elle rend seulement plus grave,

Plus lente, plus attentive, plus vraie la respiration,
On comprend alors que les morts ne partent jamais
entièvement,

Qu'ils s'effacent dans d'autres pièces, dans d'autres coins
du monde,

Et que la chambre sombre est l'un de ces lieux où ils
aiment attendre.

Les gestes ordinaires prennent ici une valeur sacrée,
Verser de l'eau dans un verre, allumer une bougie,
Ouvrir un tiroir, plier une couverture,
Tout cela demande un soin différent, une précision douce,
Comme si chaque action risquait de réveiller une douleur
endormie,
Ou de déranger une présence immobile derrière nous,
On apprend à écouter la pesanteur, à la respecter,
À ne rien brusquer, ni les objets, ni les ombres,
On devient un voyageur dans son propre corps,
Marchant dans la chambre sombre comme dans un
tombeau respirant.

Les jours de pluie, la pièce devient presque vivante,
Les gouttes résonnent contre la vitre comme un chœur
discret,
La lumière grise épouse les murs d'une tendresse
inattendue,
Le parquet assombri sent l'écorce et la terre mouillée,

Tout semble s'accorder à un rythme profond, régulier,
ancien,

On sent moins la pesanteur, moins la fatigue, moins la
solitude,

Comme si le monde entier venait partager un instant cette
obscurité,

Déposer un peu de sa tristesse dans un coin de la pièce,
Et reprendre souffle avant de repartir vers le jour plus
clair,

La pluie sait parler à la chambre sombre d'une langue que
seuls les murs comprennent.

Les jours de soleil, au contraire, la chambre sombre se
ferme,

Elle tolère mal cette clarté trop vive qui entre sans
frapper,

Elle se protège derrière ses rideaux, ses meubles, sa
poussière,

Les silhouettes y deviennent plus dures, plus nettes, plus

tristes,

On comprend alors que certains lieux ne supportent pas la

joie,

Non par mépris, mais par excès de fragilité,

La lumière y tombe comme un verdict trop brutal,

Elle met à nu ce qui préférait rester dans le demi-jour,

Elle révèle les creux, les plis, les absences, les oublis,

Et la chambre sombre se replie comme un animal menacé.

Il y a un après-midi, toujours le même,

Où quelqu'un que nous aimons y entre pour la dernière

fois,

Il pose sa main sur le rebord de la fenêtre, fatigued

extrême,

Il regarde dehors comme si quelque chose de définitif

l'attendait,

Puis il se tourne vers le lit, lentement, très lentement,

Il s'allonge avec le soin d'une dernière phrase qu'on ne

veut pas rater,

La chambre sombre devient alors une peau, une barque,
un souffle,

Elle enveloppe le corps comme une eau, sans douleur,
sans froid,

Le monde dehors s'efface jusqu'au silence,

Et l'on entend seulement la pièce elle-même respirer pour
deux.

Quand la mort vient, elle ne claque pas la porte,

Elle entre comme une sœur qui connaît la maison,

Elle s'assoit un instant sur la chaise basse,

Elle pose une main invisible sur le drap,

Puis elle attend que le dernier souffle accepte de la suivre,

Elle ne force rien, ne viole rien, ne vole rien,

Elle recueille simplement ce qui se rend,

Ce qui glisse doucement vers elle sans bruit,

Et la chambre sombre, alors, se fait plus légère,

Comme si elle rendait à l'air ce qu'elle gardait depuis trop
longtemps.

Plus tard, quand quelqu'un ouvrira la porte,
Il sentira immédiatement que quelque chose a changé,
L'air sera plus froid, plus vaste, presque lumineux,
La pièce aura perdu une part de son poids ancien,
Comme si un nœud intérieur s'était enfin délié,
Les draps seront tirés, les objets intacts,
Mais le silence aura une autre densité, une autre saveur,
Le visiteur comprendra sans explication,
Il s'assiéra et laissera la chambre sombre lui parler,
Et elle lui dira : « Ici, quelqu'un a fini de souffrir. »
Mais la chambre sombre ne reste jamais vide bien
longtemps,
Une autre fatigue finit toujours par venir s'y asseoir,
Un autre corps, un autre chagrin, un autre souffle,
Elle accueille les vivants avec la même douceur que les
morts,
Sans préférence, sans choix, sans jugement,
Elle sait que l'ombre est un passage et non une demeure

définitive,
Que chacun y vient parce que le jour est trop lourd,
Ou parce que la nuit réclame un peu de compagnie,
Et elle leur tend son silence comme une couverture,
Un refuge où l'on peut redevenir plus vrai que dehors.
Ainsi la chambre sombre traverse les générations,
Elle change de maison, de ville, de langue, de visage,
Mais elle garde toujours cette même obscurité patiente,
Ce même accueil pour les douleurs sans nom,
Ce même climat de veille lente, de présence fragile,
Elle est l'une des pièces secrètes du monde,
Un lieu où l'on peut rendre à la nuit ce qui lui appartient,
Sans perdre pour autant la possibilité du matin,
Car si la chambre sombre connaît tout de l'ombre,
Elle garde malgré tout une place pour la lumière qui
revient.

LA MAISON DES PÈRES

La maison des pères se dresse au bord d'un chemin que
nul ne prend plus,

Ses murs portent la couleur du temps, une pâleur de
pierre oubliée,

Le toit penche légèrement, non par faiblesse, mais par
fatigue ancienne,

Les fenêtres, étroites, ressemblent à des yeux qui ont trop
veillé,

Une vigne morte s'enroule autour de la façade comme un
souvenir,

La porte, lourde, respire encore l'odeur des mains
disparues,

Quand on s'en approche, le silence devient plus épais, plus
habité,

On pressent, avant même d'entrer, un souffle venu d'un
autre âge,

Une présence qui n'accueille ni ne repousse, mais qui attend,

La maison des pères garde ce que les vivants ont cessé de porter.

À l'intérieur, les pièces semblent plus petites que dans la mémoire,

Comme si le temps avait resserré les murs autour des souvenirs,

Les chaises craquent sous le poids de silhouettes invisibles,

Les tables gardent la trace des repas où la parole manquait,

Les portes grincent comme pour rappeler une faute sans nom,

Une horloge arrêtée marque une heure obstinée depuis des années,

Les tableaux veillent avec des regards qui ne pardonnent pas,

Et chaque pas fait résonner une plainte légère, presque humaine,

Ici, rien ne bouge vraiment : tout attend le retour de quelqu'un,

Non pour l'accueillir, mais pour lui rappeler d'où vient sa nuit.

Dans la cuisine, un bol ébréché repose sur une étagère,
On dirait qu'il attend encore la main qui le prenait chaque matin,

Cet objet simple contient plus de mémoire qu'un livre entier,

Le lait qu'on y versait, les miettes qui restaient, la fatigue du lever,

Un père s'asseyait là, les yeux encore lourds de l'aube,
Il pensait à ce qu'il ne dirait pas, à ce qu'il faudrait taire,
À la dureté du jour qui vient, aux enfants grandis trop vite,
Son souffle s'accrochait à la vapeur du thé trop chaud,
Et cette vapeur, aujourd'hui, semble rester dans l'air figé,

Comme si la maison refusait de laisser disparaître même
l'infime.

Dans la chambre où dormait l'aïeul, le lit est resté fait,
Les draps tirés avec une rigueur que personne n'ose
briser,

Le bois du chevet porte une marque ronde laissée par une
lampe,

Un carnet jaunit repose encore là, fermé sur une phrase
inachevée,

On dirait qu'il a quitté la pièce en laissant tout exactement
en place,

Comme si son absence n'était qu'une parenthèse trop
longue,

L'air sent légèrement la cendre froide et le linge demeuré
propre,

La fenêtre, orientée vers l'est, laisse filtrer un jour discret,
Ce n'est pas un lieu triste : c'est un lieu suspendu,

Un endroit où le temps lui-même semble hésiter à
poursuivre.

La maison des pères n'est pas seulement un abri de
pierres,

C'est un lieu où se rassemblent les voix qui ne parlent plus,
Elles montent des murs comme des rumeurs de sources,
Elles disent des phrases qui ne s'achèvent jamais tout à
fait,

Elles murmurent les regrets que les vivants n'ont pas
confessés,

Elles appellent par les prénoms d'enfants devenus adultes,
Elles répètent parfois des mots de colère ou de tendresse
cassée,

On ne les entend pas clairement, mais elles traversent
l'air,

Comme un frisson dans l'échine, une chaleur dans la
poitrine,

La maison des pères est faite d'ombres qui n'ont jamais
fini leur phrase.

Le soir, la lumière tombe en oblique sur les vieux carreaux,

Elle dessine des stries dorées sur le plancher effrité,

On croirait voir les traces d'un ancien passage répété mille
fois,

Un père allant et venant, préoccupé, pensif, silencieux,

Ses pas ont creusé le bois plus profondément que les
années,

Ils ont laissé un sillon invisible que le regard devine
encore,

Et quand quelqu'un marche aujourd'hui dans ces pas,

Il sent la fatigue d'un autre corps se mêler à la sienne,
Comme si les deux souffles marchaient ensemble un
moment,

Avant de se séparer à nouveau, chacun vers sa nuit
propre.

Dans le grenier, les malles alignées contiennent des vies dispersées,

Des lettres écrites d'une main tremblée, des photos aux bords usés,

Des vêtements qui portent encore l'odeur des absents,

Des carnets où la peur et la foi s'entrelacent maladroitement,

Des outils dont on ignore l'usage, mais pas l'usure,

Chaque objet semble parler dans un dialecte oublié,

Un langage de gestes, de labeurs, de sueur et de patience,

On y comprend que les pères ne vivent jamais pour eux-mêmes,

Qu'ils portent des poids que personne ne leur demande,

Et qu'ils meurent souvent sans avoir osé dire ce qu'ils étaient vraiment.

Les enfants revenus là après des années ne savent pas comment marcher,

Ils se tiennent au bord du tapis comme au bord d'une

frontière,

Leur voix baisse sans qu'ils s'en aperçoivent, par respect

instinctif,

Ils ouvrent les tiroirs avec une lenteur inhabituelle,

Craignant de déranger quelque mémoire trop vive,

Ils reconnaissent dans un objet un détail d'enfance,

La forme d'une poignée, l'odeur d'un drap, la rugosité

d'un bois,

Et en un instant, le passé remonte comme une vague trop

haute,

Ils se sentent redevenir petits dans cette maison trop

grande,

Et comprennent que rien de ce qui s'est vécu ici ne

disparaît jamais tout à fait.

Un père, parfois, traverse encore la maison en rêve,

Il apparaît dans l'encadrement d'une porte, humble,

discret,

Ses mains portent la fatigue de mille travaux silencieux,

Son regard cherche un peu de paix sans oser la réclamer,

Il parle très peu, comme il parlait de son vivant,

Il dit des choses simples que personne ne lui demande,

Puis il disparaît derrière un mur, comme englouti,

Et le rêveur se réveille en sueur, le cœur trop serré,

Non par peur, mais par excès d'amour tardif,

Par remords de n'avoir pas vu la profondeur de ces gestes quotidiens.

Dans certaines familles, la maison des pères devient trop lourde,

On la ferme, on la vide, on la vend, faute de mieux, faute de temps,

Mais lorsqu'on tourne la clé une dernière fois dans la serrure,

Un tressaillement traverse les murs, imperceptible mais réel,

Comme si la maison elle-même retenait son souffle,
Sachant qu'elle perd ceux qu'elle gardait depuis des

décennies,

Les pères, eux, ne protestent pas : ils veillent autrement,

Dans les mémoires, dans les gestes, dans la voix qui

tremble,

Mais la maison reste là, vide, respirant lentement,

Comme une bête ancienne qu'on aurait laissée sans

maître.

La pluie tombe souvent sur ces tuiles plus lourdes que les

autres,

Elle ruisselle le long des gouttières comme des larmes

fines,

Les murs en absorbent une part, la restituent en odeur de

terre,

Le jardin, en bas, garde l'humidité comme un vêtement

trop grand,

Les arbres qui s'y tiennent penchent vers la maison,

respectueux,

Le vent, à travers les branches, semble murmurer les

noms d'autrefois,

Tous les éléments conspirent pour maintenir ce lieu en
veille,

Comme si la nature elle-même refusait l'oubli trop rapide,
Et quand un oiseau chante au matin juste sous la fenêtre,
On dirait qu'il appelle quelqu'un qui ne peut plus
répondre.

La maison des pères n'est pas seulement un passé :

Elle est un miroir des fils qui tentent d'y revenir,
Chacun croit venir pour ranger, trier, jeter, comprendre,
Mais chacun, en réalité, vient y chercher sa propre
silhouette,

Ce qu'il a reçu sans le savoir, ce qu'il a rejeté trop vite,
Ce qu'il a fui comme un défaut, mais qui était une force,
Les pères nous construisent sans manuels ni discours,
Ils transmettent par le silence, par la fatigue, par la
retenue,
Et ceux qui reviennent dans la maison des pères

découvrent,
Trop tard souvent, qu'ils leur ressemblent plus qu'ils ne
l'admettaient.

Le soir, quand la lumière décline et que les ombres
grandissent,

Chaque pièce semble appeler par un prénom différent,
Comme si elle attendait le pas précis d'un ancien habitant,

La maison reconnaît les souffles, même après trente ans,
Elle sait qui entre avec respect et qui entre par devoir,

Elle se ferme aux indifférents, elle s'ouvre aux blessés,
Elle accueille ceux qui n'ont plus de lieu où déposer leur
fatigue,

Elle reconnaît les enfants devenus hommes au poids de
leur marche,

Et leur offre, comme jadis, un abri sans paroles,
Une place où s'asseoir quand tout à l'extérieur tremble
trop fort.

Dans la cave, l'air est plus dense, presque souterrain,
On y sent la moisissure noble des choses qui durent,
Les murs portent des inscriptions anciennes,
incompréhensibles,
Des dates, des initiales, des croix tracées à la craie,
On dirait un carnet secret tenu par plusieurs générations,
Un testament écrit en signes que seuls les silences lisent,
C'est là que les pères allaient s'isoler quand le monde
pesait trop,
Ils s'y asseyraient sur un tonneau vide, allumaient une
lampe,
Et réparaient, dans cette pénombre, leurs pensées
ébréchées,
Sans jamais dire à personne qu'ils avaient besoin, eux
aussi, d'un refuge.

Parfois, dans le jardin, un enfant trouve une pierre plate,
Il la ramasse, la retourne, y voit un insecte en fuite,
Puis la garde dans sa poche comme un petit talisman,

Il ignore que son père fit le même geste au même âge,
Que son grand-père aussi, et l'arrière-grand-père avant
lui,

Chaque génération laisse une pierre dans la maison des
pères,

Une pierre muette, simple, qui ne dit rien mais sait tout,
Ces pierres s'entassent dans un coin que personne ne
remarque,

Pourtant, elles portent la mémoire la plus fidèle qui soit,
Une mémoire sans mots, sans livres, sans récits, mais
vivante.

Les femmes qui ont traversé la maison des pères
y ont laissé une lumière différente, plus mobile, plus
fragile,

On y trouve des foulards oubliés, des épingle, des carnets
intimes,

Des traces de pas plus légères, mais tout aussi profondes,
Elles ont adouci les angles, nourri les lampes, ouvert les

fenêtres,
Elles ont porté leurs propres fatigues sans les dire,
Et leurs ombres, parfois, se mêlent à celles des pères,
Non pour les contredire, mais pour les compléter,
Car une maison ancienne ne vit jamais d'une seule
histoire,
Elle résonne de toutes celles qui ont traversé son seuil.
Il arrive que quelqu'un s'effondre enfin dans la maison des
pères,
Assis au milieu de la pièce, incapable de contenir plus
longtemps,
La maison ne le console pas : elle l'accueille seulement,
Elle lui offre un sol ancien où pleurer sans honte,
Elle recueille ses larmes dans les rainures du parquet,
Les pères ne viennent pas le relever, mais ils se tiennent
là,
Dans les murs, dans la table, dans la fenêtre entrouverte,
Ils veillent sans gestes, sans voix, sans reproche,

Et c'est cette veille muette qui finit par apaiser,
Comme si le passé posait une main immense sur l'épaule
du vivant.

Quand vient la mort dans la maison des pères,
Elle entre comme une vieille habituée des lieux,
Elle connaît les escaliers, les charnières, les planchers,
Elle sait où s'asseoir, où attendre, où poser sa fatigue,

Elle ne frappe pas, elle ne surprend personne,
Elle s'assoit près du lit, au pied, jamais sur le côté,
Elle écoute la respiration s'amenuiser doucement,
Puis elle emporte le souffle comme on prend un enfant
endormi,

La maison demeure silencieuse mais moins lourde,
Comme si elle avait rendu au monde un poids qu'elle
gardait.

Plus tard, on se rassemble dans la pièce principale,
On parle à voix basse, on s'assoit aux mêmes places
qu'autrefois,

On boit un café trop fort, on range, on déplace, on trie,
On ouvre les tiroirs avec une précision respectueuse,
Chaque objet devient alors une question sans réponse,
Une preuve d'amour trop tardive, une blessure de
mémoire,
Et chacun, à son tour, sent les pères se tenir derrière lui,
Non pour juger, mais pour accompagner ce geste difficile,
Ce geste où l'on reconnaît qu'un chapitre se ferme,
Sans savoir encore comment écrire le suivant.
Quand on quitte la maison des pères pour la dernière fois,
On sent derrière soi un regard que le mur ne peut cacher,
On ferme la porte, lentement, avec une vigilance
enfantine,
Puis on reste immobile, la main encore sur le bois,
Comme si un fil invisible nous retenait de partir,
Ce fil n'est pas un lien de sang ni un devoir,
C'est la reconnaissance tardive de ce qu'on a reçu sans le
voir,

De ce courage silencieux, de ces fatigues cachées,
De cette manière de tenir debout en plein vent,
Que les pères n'ont jamais su expliquer mais qu'ils ont
incarnée.

Et quand on reprend le chemin, plus loin,
On porte en soi quelque chose de la maison des pères,
Non pas ses murs, ni ses odeurs, ni ses ombres,
Mais une manière de marcher un peu plus lentement,
De respirer un peu plus profondément,
De parler avec une retenue plus grave,
On comprend que les pères ne meurent jamais tout à fait,
Ils se déposent dans nos gestes, dans nos voix, dans nos
silences,

Et leur maison continue de vivre en nous,
Comme une pièce intérieure qu'aucune nuit n'obscurcit
complètement.

LES SENTES NOCTURNES.

Les sentes nocturnes se réveillent quand les routes

officielles s'endorment,
Elles se détachent doucement du goudron comme des
veines secrètes,
Elles quittent les trottoirs, enjambent les fossés,
contournent les lampadaires,
Leur trace n'apparaît qu'à ceux dont le pas hésite un peu
dans l'ombre,
Elles traversent les terrains vagues, les vergers, les jardins
oubliés,
Elles glissent entre les maisons comme un murmure entre
deux phrases,
Ce sont des chemins sans nom, sans panneau, sans
promesse de retour,
Ils ne mènent nulle part que plus loin dans la nuit de
chacun,
Et celui qui s'y engage sent aussitôt que le monde change
de densité,

Que l'air devient plus lourd, plus grave, mais étrangement
plus vrai.

Enfant, tu as déjà suivi une sente nocturne sans le savoir,
En quittant la route du village pour couper par le champ,
En te laissant guider par la curiosité plus que par la
prudence,

Les ronces accrochaient ton pantalon comme pour te
retenir,

Le chien hésitait, grognait, puis te suivait malgré lui,
Au bout, il n'y avait pas de trésor, pas de maison de conte,
Juste un bout de bois, un fossé, une flaque, un vieux mur,
Mais quelque chose, là, t'avait regardé dans la pénombre,
Un regard sans yeux, une présence sans nom,
Qui ne t'a plus jamais quitté quand la nuit se pose sur la
vallée.

Les animaux connaissent mieux que nous ces sentes
invisibles,

Les renards y glissent, le dos rasé par les hautes herbes,

Les chats les empruntent pour rejoindre leurs royaumes
de gouttières,
Les hérissons les suivent, lourds, têteus, obstinés,
Ils savent quels détours prendre pour éviter les cris, les
phares, le bruit,
Ils traversent la géographie humaine comme une maladie
bénigne,
Ils se souviennent des forêts là où nous ne voyons que des
parkings,
Pour eux, les sentes nocturnes sont l'ancienne carte
intacte,
Celle d'avant les clôtures, les murs, les barbelés,
Et chaque nuit, en la parcourant, ils en empêchent
l'effacement complet.
Aux lisières des villes, là où s'arrêtent les lampadaires,
Une autre topographie commence, faite de graviers, de
déchets, d'ombres,
Les sentes nocturnes y serpentent entre les entrepôts et

les talus,

Elles longent les voies ferrées, les zones industrielles

éteintes,

Elles passent sous les ponts tagués où résonne le pas des

sans-abri,

Elles traversent les friches où se mélangent pneus, orties

et ronces,

Ce sont les chemins de ceux qui n'ont pas de clé pour les

portes,

De ceux qui contournent les entrées officielles où on les

refuserait,

La nuit leur offre cette géographie de recharge, rude mais

ouverte,

Où il est encore possible d'exister sans badge ni adresse.

Les maudits marchent souvent sur ces sentes effilées,

Leur pas y trouve une douceur que le trottoir refuse,

Le gravier pardonne mieux leurs hésitations que le bitume,

Ils suivent les courbes de la nuit comme un fil d'eau sous

la terre,
Leur ombre s'allonge entre les ruines, les hangars, les
clôtures,
Ils croisent parfois d'autres silhouettes sans nom, sans
adresse,
Un regard s'échange, bref, lourd de reconnaissances
muettes,
Puis chacun poursuit son chemin dans sa propre obscurité,
Car sur les sentes nocturnes on marche ensemble et seul à
la fois,
Avec la même fatigue, mais des gouffres intérieurs
différents.
Le frère dont le miroir garde la sœur blessée y vient aussi,
Quand la maison est trop pleine de souvenirs pour
respirer,
Il quitte le banc près du buisson d'épines, descend vers
l'ombre basse,
Il suit un sentier qui n'apparaît qu'après le dernier

lampadaire,
Sous ses pas, la terre devient plus meuble, plus
silencieuse, plus grave,
Les branches le frôlent comme des mains qui
reconnaissent sa nuit,
Chaque carrefour d'ombre lui rappelle un choix qu'il n'a
pas fait,
Chaque pierre blanche sous la lune ressemble à un mot
retenu,
Il marche jusqu'à entendre seulement son souffle et les
chiens au loin,
Et dans ce dénuement, la sœur, parfois, le rejoint comme
une pensée.
Les sentes nocturnes relient entre eux les lieux de ta
propre légende,
Le buisson d'épines, l'étang sans rives, la maison des
pères,
La chambre sombre où quelqu'un a fini de souffrir,

La fenêtre où la mort se tient, presque polie, presque tendre,

Elles forment dans l'ombre une constellation de failles,

Un collier de gouffres que la nuit porte autour du cou,

Ce ne sont pas des chemins pour fuir, mais pour approfondir,

Ils t'emmènent là où tu n'aurais pas osé aller en plein jour,

Là où les choses se dénudent de leurs histoires convenues,

Et montrent leur noyau de silence, brut, sans métaphores.

La maison des pères, la nuit, respire par ces sentes discrètes,

Les racines des arbres y prolongent ses fondations,

Les pas des anciens y circulent encore comme une rumeur de pluie,

Les fils, parfois, y reviennent sans en être conscients,

Ils croient couper par un chemin plus court vers le village,

Mais c'est leur propre mémoire qui les guide entre les haies,

Un caillou, une odeur, un bruit de graviers sous la
chaussure,

Et soudain, la maison surgit, plus sombre, plus vraie,
Comme si les pères avaient tracé eux-mêmes ce couloir
nocturne,

Pour continuer de veiller sans encombrer le jour des
vivants.

L'âme étrangère au monde trouve sur ces sentes son seul
pays,

Elle y marche enfin sans sentir le regard de côté des
autres,

Les arbres ne lui demandent pas d'expliquer son silence,
Les fossés ne jugent pas ses hésitations,

La nuit ne lui reproche pas de penser trop loin, trop haut,
trop bas,

Elle avance, invisible même à ceux qu'elle croise,
Et cette invisibilité lui donne une sorte de repos,
Car elle n'a plus à ajuster son visage aux attentes

humaines,

Elle peut être cette fatigue nue qu'elle cache le jour,

Et la sente nocturne l'accueille comme une sœur qui ne

pose pas de questions.

Le langage lui aussi a ses sentes nocturnes,

Des chemins de mots qui ne passent pas par les grandes

avenues,

Ils contournent les slogans, les discours, les déclarations,

Ils s'éloignent des estrades où l'on crie trop fort pour être

cru,

Ils serpentent entre des phrases chuchotées, des vers à

demi effacés,

Des lettres jamais envoyées, des journaux brûlés au petit

matin,

Ce sont les chemins de la parole blessée qui refuse de

mentir,

De la phrase qui sait qu'elle ne pourra pas sauver,

Mais qui veut tout de même témoigner de ce qu'elle a vu,

Avant de disparaître dans le noir comme une luciole sans
témoin.

Le poète, la nuit, suit ces sentes comme on suit le lit d'un
fleuve,

Il cherche sous les branches ce qui ne supporte pas le
plein jour,

Les mots qui tremblent, les images qui saignent, les
pensées interdites,

Il marche jusqu'à ce que ses pieds aient la même fatigue
que ses phrases,

Jusqu'à ce que la nuit autour de lui devienne une page
sans marges,

Alors seulement il s'arrête, au milieu de nulle part,
Et là, dans cette absence de décor, quelque chose se dit,
Pas un cri, pas un chant, pas une sagesse, juste une vérité
nue,

Qui tient tout entière dans un souffle, un seul,

Et qu'il devra ensuite trahir en l'écrivant pour ne pas la perdre tout à fait.

Les sentes nocturnes croisent parfois les lieux de la guerre,
Un vieux bunker envahi par les ronces, un talus marqué
d'éclats,

Une clairière où la terre sonne creux sous le pas,
Les morts d'autrefois y veillent sans bruit, sans drapeaux,
sans dates,
Ils écoutent les pas des vivants qui passent au-dessus
d'eux,

Ils reconnaissent dans les pas plus lourds ceux qui portent
déjà trop,

Dans les pas plus vifs ceux qui n'ont pas encore compris,
Ils ne réclament ni hommage ni justice ni mémoire,
Ils demandent seulement que quelqu'un marche parfois
sans bruit ici,

Pour que le sol se souvienne qu'il a englouti des visages et
non des chiffres.

Dans le brouillard, les sentes nocturnes deviennent presque irréelles,

On ne distingue plus le ciel du champ, le champ du fossé,

On ne sait plus très bien si l'on marche dehors ou dedans,

Les arbres se rapprochent, deviennent des silhouettes sans branches,

Les maisons s'effacent, ne restent que des rectangles de pâle,

Alors la nuit n'est plus seulement autour mais aussi en toi,

Tu avances dans une double obscurité, visible et secrète,

Tu ne peux compter ni sur les étoiles ni sur la ville pour te guider,

Tu dois te fier à cette mémoire invisible de tes propres pas,

Cette géographie intime qui se dessine à mesure que tu t'y risques.

En hiver, la neige recouvre les sentes comme un oubli trop blanc,

Les traces de la veille disparaissent au premier matin,
On croirait que la nuit a renoncé à ses chemins secrets,
Mais ceux qui connaissent la pesanteur de la terre sous
leurs pieds,
Sentent encore, sous la croûte froide, la douceur de
l'ancien passage,
Ils savent où la neige sonne creux, où le sol garde un peu
de chaleur,
Ils suivent un relief, une pente, un alignement d'arbres,
Et retrouvent ainsi, sous la blancheur trompeuse, la route
de l'ombre,
La neige ne fait que rendre ces sentes plus silencieuses
encore,
Plus proches du ciel qui, lui aussi, garde des chemins que
nous ne voyons plus.
Les sentes nocturnes passent souvent près des cimetières
sans y entrer,
Elles longent les murs, frôlent les pierres, évitent les allées

trop droites,

Elles préfèrent les herbes hautes au gazon trop bien

peigné,

Les croix rouillées aux marbres polis, les noms effacés aux

lettres d'or,

C'est qu'elles savent que les morts les plus lourds ne sont

pas toujours dessous,

Que beaucoup se tiennent encore à la surface des jours,

Dans les maisons, les photos, les miroirs, les gestes, les

voix,

Le cimetière n'est qu'un catalogue de leurs anciennes

adresses,

La véritable nuit des morts s'étend bien au-delà des murs,

Et les sentes nocturnes en sont les fils invisibles dans le

paysage.

Parfois, une seule lumière au loin suffit à justifier la

marche,

Une fenêtre encore allumée quand tout est éteint autour,

Un lampadaire isolé au bout d'un chemin de terre,
Une petite enseigne bleue dans un quartier désert,
Tu ne sais pas qui veille là, ni pourquoi, ni pour combien
de temps,
Mais cette lumière est comme une promesse qui n'en fait
pas,
Elle ne t'appelle pas, ne t'offre rien, ne te parle pas,
Elle prouve seulement qu'une autre conscience partage ta
nuit,
Qu'un autre cœur bat encore au bord du même gouffre,
Et cette simple preuve te donne le courage de faire
quelques pas de plus.

Les sentes nocturnes ont aussi leurs pièges, leurs illusions,
Des impasses qui ressemblent à des chemins, des mares
qui semblent solides,
Des murs qui ne se voient qu'au moment où on les heurte,
Elles ne sont pas plus sûres que les routes du jour,
Elles sont seulement plus honnêtes dans leur obscurité,

Elles ne promettent ni direction claire ni destination heureuse,
Elles offrent un espace où les mensonges se voient moins bien,
Parce que la nuit les rend aussi obscurs que le reste,
Celui qui s'y perd se perd vraiment, sans prétexte,
Mais celui qui s'y trouve sait qu'il ne doit rien à aucune signalisation.

Il existe de très anciennes sentes que plus personne ne prend,

Elles sont presque entièrement recouvertes par les ronces et l'oubli,

Seuls les animaux y passent encore, par habitude de leurs ancêtres,

Et quelques vieilles âmes qui refusent les chemins tracés,
Ces sentes relient des clairières qui n'existent plus pour nous,

Des sources taries, des hameaux détruits, des moulins

disparus,

Elles conservent dans le sol la mémoire de ces vies effacées,

Dans un alignement de pierres, une légère cuvette, un vieux chêne,

Le poète qui les suit marche avec des morts qu'il ne connaît pas,

Et pourtant il sent leurs pas dans les siens, comme une fraternité sans noms.

La ville elle-même a ses sentes nocturnes entre deux immeubles,

Des couloirs de béton où la lumière ne vient jamais vraiment,

Des escaliers de secours que seuls prennent les insomniaques,

Des parkings vides où les néons clignotent pour personne,

Des couloirs de métro désertés après la dernière rame,

Ce sont les entrailles de la ville, ses boyaux, ses arrières-

gorges,
Les sans-abri y laissent leurs couvertures, leurs bouteilles,
leurs murmures,
Les rats y tracent leurs propres cartes, les gouttes y font
un chapelet,
Ceux qui s'y risquent sans nécessité comprennent vite
Que la nuit urbaine n'est pas moins sauvage que celle des
vallées.
Les sentes nocturnes sont aussi intérieures que
géographiques,
Tu peux les emprunter sans quitter ton lit ni ta chaise,
Il suffit que le monde, soudain, ne fasse plus sens comme
avant,
Que les gestes habituels deviennent trop lourds, trop
vides, trop bruyants,
Alors quelque chose en toi dévie du chemin prévu,
Une pensée prend à gauche quand elle devait prendre à
droite,

Un souvenir se lève qu'aucune occasion n'appelait,
Tu te retrouves à marcher dans une forêt sans arbre,
Dans un quartier sans maisons, dans un corps sans
repères,
Et tu comprends que la nuit n'est pas seulement ce qui
tombe dehors.

Pour certains, ces sentes mènent à la folie ouverte,
À ce point où l'on n'arrive plus à revenir vers la lumière,
Où les voix dans les branches parlent trop fort pour être
ignorées,

Où les ombres deviennent plus réelles que le jour lui-même,
Leur pas s'accélère, puis se perd, puis se fige,
Ils restent assis au bord d'un fossé que personne ne voit,
À parler avec des arbres, des pierres, des souvenirs
fissurés,

Le monde, de son côté, les oublie vite, trop occupé,
Mais les sentes nocturnes n'oublient pas ceux qui s'y sont

perdus,

Elles gardent leurs murmures comme un chœur fragile au fond du paysage.

Pour d'autres, au contraire, ces sentes deviennent un art de vivre,

Une manière de ne jamais tout à fait appartenir au jour,
De garder en soi une réserve de nuit pour les heures brûlantes,

Ils connaissent les raccourcis entre deux douleurs, deux épuisements,

Entre deux responsabilités, deux scènes, deux obligations,
Ils s'échappent un instant par une venelle, un escalier, un parc,

Ils s'asseyent sur un muret invisible à la majorité,
Regardent le ciel sans rien demander, sans rien promettre,
Puis ils reviennent, plus lourds et plus légers à la fois,
Ayant confié à l'ombre une part de ce qu'ils ne pouvaient pas porter seuls.

Un soir, tu emmèneras un enfant sur une de ces sentes,
Non pour lui faire peur, mais pour lui apprendre à ne pas
fuir l'ombre,
Vous marcherez lentement, en parlant peu,
Tu lui montreras l'arbre, le fossé, le vieux mur, l'étang
noir,
Tu lui diras seulement : « Ici, on écoute plus qu'on ne
regarde »,
Tu l'inviteras à sentir la différence d'air, de bruit, de
battement,
Peut-être qu'il aura peur, peut-être qu'il rira trop fort,
Peut-être qu'il oubliera, peut-être que cela restera en lui,
Comme une graine de nuit prête à germer un jour de
grand soleil,
Quand il aura besoin de savoir que l'ombre n'est pas
seulement menace.
Et quand ton propre pas deviendra incertain, plus lourd,
plus court,

Quand tes nuits seront plus longues que tes jours,
Tu connaîtras par cœur les sentes nocturnes autour de ta
maison,
Tu pourras en dessiner chaque tournant les yeux fermés,
Tu marcheras moins loin mais plus profond,
Chaque pierre, chaque branche deviendra presque un
visage,
La nuit n'aura plus rien d'exotique ni de spectaculaire,
Elle sera ton élément, ta langue, ta patrie la plus fidèle,
Et dans la dernière de ces marches, si tu peux encore
sortir,
Tu reconnaîtras sous ton pas le même sol que celui de ton
enfance.
Alors, peut-être, tu comprendras ce que la nuit t'aura
appris,
Que les sentes nocturnes ne menaient ni à un secret ni à
un trésor,
Qu'elles t'enseignaient seulement à marcher sans balises,

À accepter de ne pas savoir exactement où tu vas,
À laisser le monde être plus vaste que tes plans,
À accueillir en toi des régions que le jour ignore,
Le tragique, le fragile, le sans-solution, le sans-pardon,
Et pourtant, au cœur de cette obscurité, un souffle qui
persiste,
Un souffle qui ne s'explique pas mais se reconnaît,
Comme le pas d'un frère qui te précède à quelques
mètres dans la nuit.

POSTLUDE

LETTRE À TRAKL

Un soir d'automne,

Là où du monde ne reste que la poussière

Georg,

tu avais encore des arbres, la sœur lunaire, ta barque sur

L'étang, des draps de neige, tachés de sang bien sûr, des

lueurs

Bleues, couleur du ciel nocturne et des ténèbres, l'obscur,

Des chevaux sauvages, dans la nuit forestière, sentes

nocturnes,

Un monde brisé, éclats d'un miroir de tes propres songes,

rêves,

Mais brillait encore, une lumière, fragile, malade, tissée

d'épines.

Tu pouvais chanter, un murmure échappé du haut de tes
chemins

Les plus sombres, les mots avaient une chair, celle d'une
étoile

Ou d'un crapaud, un mur en ruines, des marches trop
glissantes, un

Jardin d'été devenu larmes d'automnes, du sang au vin
mêlé.

Moi, je n'ai pas cela, Il ne reste que la poussière, sèche,
des

Machines tumultueuses, broyantes, inhumaines, des
visages

Vides, noyés dans les cycles du béton, cimetière du
nouveau

Monde, modernité cruelle, sans foi et sans raison,
tragique ;

La lumière ici ne se couche plus, elle s'éteint comme une
vague

Se retire et, derrière elle, rien, même pas une ombre, une trace.

Tu entendais encore la Mère, le moine, l'enfant pleurant dans

Les couloirs, présences en décomposition, mais là encore, les

Ruines d'un monde qui se déchire dans la chute du langage.

Moi, je n'entends plus personne, et s'il y a des voix, elles ne disent

Rien, elles fonctionnent comme des rouages dans un désert de sable.

Tu nommais les saints, tu savais leurs prénoms, tu lançais des pierres au ciel et les dieux, enfuis, tu leur disais ton amertume, tes pleurs de sel.

Moi, je ne reproche rien, je n'ai personne à accuser, ni
dieu ni maître,
Aucun temple à profaner, aucun ciel à maudire, tout juste
un souffle à
Préserver, sans couleur, sans cri, un mot absent qui se
colle à ma gorge.

Tu as sombré dans la couleur, le bleu nocturne que
palissait la lune,
Le blanc du visage de la sœur, lueur fragile au cœur de
l'enfouissement
Du monde, mais moi je tiens dans l'absence, dans le gris
de la cendre
comme un poumon qui voudrait oublier qu'il peut encore
respirer.

La nuit, ce tombeau de tes rêves enfouis, avait encore une
musique.

La mienne est muette, et pourtant, je te le jure, il reste,

dans ce silence opaque, un tremblement, non ce n'est pas
la beauté mais une persévérence.

Alors écoute, depuis cette autre rive qui borde le noir
étang où s'est noyé

Le monde : je ne cherche pas à te rejoindre, je marche là
où ta chute a laissé Pour moi une place, je creuse la
cendre, et si je trouve un dernier mot,
Non il ne brillera pas, il ne fendra pas la nuit épaisse mais il
tiendra.